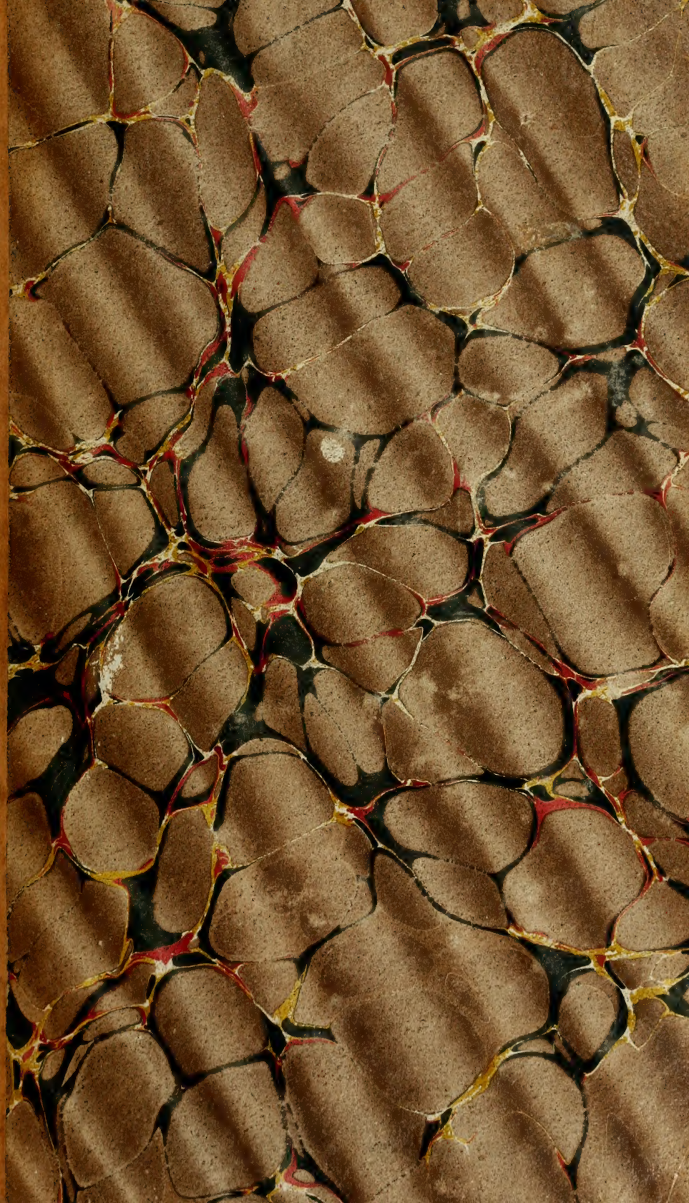


DE L'IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
ET D'UNE TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Pensées.

TOME QUINZIÈME.



A LYON,

CHEZ F.ois GUYOT, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE MERCIÈRE, N.° 39, AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1821.

SUJETS ET ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, ET DES AMITIÉS HUMAINES.

DE L'ÉGLISE, ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

ESSAI D'AVENT.

PREMIÈRE SEMAINE.

SECONDE SEMAINE.

TROISIÈME SEMAINE.

QUATRIÈME SEMAINE.

FÊTE DE NOEL.

ESSAI D'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

PENSEES

PENSÉES
SUR DIVERS SUJETS
DE RELIGION ET DE MORALE.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, ET DES AMITIÉS HUMAINES.

Caractère de la Charité chrétienne.

JE dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, et comme Dieu l'aime; l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité : trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire; comme ayant Dieu aussi bien que

moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu. De sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu; et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfans, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusque dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte et où il nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esaü et de Jacob, lorsque ces deux enfans, avant que de naître, se combattoient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus?

Or voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où de part et d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout, la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies: car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et

qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité, et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devroit être à l'égard des autres hommes, un frère pour les aimer et les traiter en frères, un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger, un confident à qui ils pussent ouvrir leur ame et déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager: on peut dire, au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux, et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissans, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer (1).

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions; et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix et veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et

(1) *Homo homini lupus.*

leur présence étoit incompatible avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les cours des princes, je n'en suis point surpris : car on sait assez quel est l'esprit de la cour ; et parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'ame qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de cour? gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connoissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que, dans le train de la cour, il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques, ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéramens, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où

l'un pense d'une façon, et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci, et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien, est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la cour ni dans le monde profane et corrompu, que la passion suscite ces guerres, et cause ces mésintelligences : mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ et entre ses ministres, jusque dans la solitude du cloître et dans le centre de la religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connoîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez, et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe, et pour donner à leur divin maître cette preuve d'un attachement si inviolable, les premiers chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité et que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des temps, la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restoit-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits, et spéciale-

ment dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi des hommes d'Eglise, parmi des prêtres du Dieu vivant, dans des retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues, et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là même qui, selon leur ministère, devroient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devroient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différends; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement, devroient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentimens trop vifs, et à sacrifier sur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun; si, dis-je, ceux-là même s'échappent, comme les autres, dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions? N'insistons pas là-dessus davantage: on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu, qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur et ne nous recommander rien plus expressément; en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnoissance, mon amour; puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour

lui à mes propres sentimens, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paroissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain et m'en éloigneroit. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre charité une étendue sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient, non-seulement praticable, mais facile; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque, qui nous étonne. A tout autre considération, nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci; et que pourrions-nous alléguer pour notre défense, quand on nous dit : Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu.

De là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit, et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite

et nos manières. On dit : C'est un homme inquiet et bizarre ; d'un moment à l'autre on ne le connoît plus, et quoi qu'on fasse, on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs et d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit : C'est un homme violent et emporté ; on ne sauroit lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup, et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. On dit : C'est un mauvais cœur et un ingrat ; on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, et ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit : C'est un malade bien importun ; il ne vous entretient que de ses infirmités ; et à force de se plaindre, il devient fatigant et ne donne pour lui que du dégoût. On dit : C'est mon ennemi ; il a pris parti contre moi en plus d'une affaire ; et je n'en ai jamais eu que des désagrémens. Enfin que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres et de leurs imperfections. Les raisons, vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser et les condamner. On s'établit là-dessus, et l'on demande : Comment vivre avec des gens de ce caractère, et comment aimer ce qui n'est pas aimable ?

Comment l'aimer ? à cette question la réponse est aisée et prompte : la voici telle que je l'ai déjà fait entendre, et elle est sans réplique. Comment dis-je, l'aimer? pour Dieu : point d'autre raison ; et si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et en perdant la charité du prochain, nous

perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain, par ce que l'un est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités; parce que l'autre est un esprit doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parce que celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de grâces et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir : vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talens et la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages et seroient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurois prescrite, et vous pourriez me représenter que tels et tels ne vous conviennent point et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisans, qu'ils sont faux et menteurs; que ce sont de petits génies, sans lumière et sans connoissance; que ce sont des ames dures, sans condescendance et sans pitié; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout à fait déraisonnables, à en juger suivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment; ceux

qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance ; ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent; ceux qui dans la société ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure, et user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'évangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu; et puisque je parle ici en qualité de ministre de Dieu et de son évangile, la charité que je prétends vous enseigner, ne connoît point toutes ces distinctions et ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée, s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-

même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute profane, sujette à mille exceptions et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare dans les termes les plus exprès et les plus touchans, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions-nous là-dessus à répondre ? et si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu : car, pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu, dans le fond de l'ame, nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose ; mais je prends tout sur moi, et si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai ; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi*(1).

(1) Philem. v. 18.

J'ajoute ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu : car en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui, selon le sentiment naturel, pourroient nous indisposer contre lui et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu, cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous y pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentimens, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière, par proportion, que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé

dans son évangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). Car selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions autant qu'il est possible à notre foiblesse aidée du secours de la grâce, c'est la perfection de la charité; et c'est aussi conformément à cette même règle et dans le même sens que le Sauveur du monde disoit aux apôtres: *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer comme je vous ai aimés* (2). Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parce qu'elle est singulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or comment Dieu, comment Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et, pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant? D'un amour sincère, par une bienveillance et une affection véritable du cœur; d'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits; enfin d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet : trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion, et à cette loi d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes !

(1) Matth. 5. — (2) Joan. 13.

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli; on a des airs affables, gracieux, insinuans; on affecte une complaisance infinie dans la société : on sait, et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout, et qui ne dit rien; qui embrasse tout, et qui ne va à rien; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens, et ne sent rien; langage dont le monde n'est point la dupe : car avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressemens étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens; ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir : rien davantage. De sorte que quiconque feroit fond sur cela, et voudroit tirer de là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des ames et en découvrir les dispositions intérieures,

de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; et si du moins on s'en tenoit là, ce seroit un état plus tolérable, et le mal seroit moins grand : mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous? les soulèvemens de cœur, les mépris, les jalousies, les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin; les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? n'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres; car à qui se fier, dit-on? On le dit et on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous. Il vouloit que, par une confiance réciproque, la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur, les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine; c'en étoit l'avantage le plus solide : mais il falloit pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une

charité intime et véritable. Or où la trouver? et tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parce que Dieu nous a aimés et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés et il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre et en est l'effet immanquable? Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut et selon qu'on le peut. Aussi quels bien n'avons-nous pas reçus de notre Dieu? quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous savoir, dit-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde* (1). Marque sensible et convaincante à quoi l'apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jésus-Christ, même pour lui en particulier : *Il m'a aimé* (2), s'écrioit ce maître des gentils, saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même; il m'a aimé, ce Dieu Sauveur, et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante est de *s'être livré pour moi.* Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à ex-

(1) Jean. 3. — (2) Gal. 2.

poser

poser notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons; mais ces rencontres, après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, et je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, et dont je ne fais point le détail parce qu'il seroit infini. Une ame que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connoître : elle les aperçoit d'elle-même; et pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante et aussi ingénieuse, que sa charité est prompte et ardente. Elle sait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sait assaisonner les services qu'elle rend par des manières encore plus gracieuses, que les grâces mêmes qu'elle fait. Elle sait compatir aux maux du prochain, le soulager, lui prêter secours et l'aider à propos. Elle sait, par l'esprit de charité qui l'inspire et qui la conduit, parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses intérêts, et renoncer à de justes prétentions. Elle sait, dis-je, tout cela, parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela; parce qu'intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment et ne laisse rien échapper à son attention et à sa vigilance. Mais par une règle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela disparoît à nos yeux et s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, et l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire,

dit-on, de celui-ci et de celui-là ? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir ; parce que dans une indolence et une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos : quiconque peut le troubler passe pour importun et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutaire : je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire et sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, et qui en a le mérite devant Dieu; mais je dis sanctifiante et salutaire pour celui même envers qui elle s'exerce, et qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification et leur salut, et que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là ; de même est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, et de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'évangile comme les apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les ames comme les ministres et les pasteurs de l'Eglise. C'est une vocation particulière et spécialement propre de certains états : mais outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune et générale à laquelle nous avons tous part, et qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a tous chargés les uns des autres* (1). Et certes si c'est pour nous un devoir

(1) Eccli. 22.

de charité d'assister le prochain dans ses besoins temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons et de la manière que nous le pouvons? Or, il y a mille conjonctures où nous le pouvons: où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut; où par de sages remontrances nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde et l'attirer dans les voies du salut; où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut et l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées et ses sentimens; on peut être pour ainsi dire, l'apôtre l'un de l'autre. Zèle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent et que c'est le souverain bien. Par là combien de mauvais exemples la charité feroit-elle cesser? combien de scandales retrancheroit-elle? combien écarteroit-elle de dangers et d'obstacles du salut? Elle sanctifieroit le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux temps de l'Eglise, où les fidèles vivoient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une ame. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le ciel, et c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse et immortelle où nous aspirons.

Deux sortes d'Amitiés : les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles et prétendues innocentes.

Rien de plus louable ni de plus conforme, non-seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue et prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable; c'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidens et les revers de la fortune, c'est une source de lumières et de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, c'est l'adoucissement des maux. Que d'avantages! et qui croiroit que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits? Mais par une malheureuse destinée, les meilleures choses sont sujettes à dégénérer et à se corrompre, comme nous le voyons dans l'amitié. Car, à ne parler même que des amitiés les plus honnêtes en apparence et selon l'opinion du monde, il y en a de deux sortes : savoir des amitiés solides et des amitiés sensibles. Amitiés solides ou prétendues solides, qui ne consistent point en certains sentimens tendres et affectueux, mais dans un attachement réel à la personne d'un ami, et dans un dévouement parfait à son service. Amitiés sensibles, qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent, mais du reste, à ce qu'il paroît, sans altérer en aucune manière son innocence, et sans le porter au-delà des règles du devoir le plus

rigoureux. Or, examinons un peu les unes et les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve et qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus : quels désordres dans la pratique ! quels abus énormes n'y trouverons-nous pas ? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître, et de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

Amitiés prétendues solides.

Un ami solide : belle qualité. Un ami qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentimens d'une affection et d'une tendresse puérile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, et ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une ame bien née, et qu'on ne peut assez estimer. Mais dans ce caractère si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, et des extrémités dont on doit se garantir : or ce sont ces limites que le monde ne connoît point, et c'est dans ces extrémités mêmes que le monde met la perfection de l'amitié. Car, qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde ? qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve, et dont on ne sauroit trop exalter la droiture, la fidelité, le bon cœur ? qu'est-ce, dis-je, que cet ami ? c'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés

et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes ; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami ; voilà, selon le monde, le modèle des amis ; mais quel renversement ! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais parce que les intérêts de cet ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustices, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane, et à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience ; en se portant pour ami, et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal à propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir ; et pour cela que ne fait-on pas ? quels ressorts ne remue-t-on pas ? Y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient ? On y

réussit, on en vient à bout; mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, et celui qui l'a gagnée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis; et celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir; et celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère; et l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami? Coups d'ami! c'est-à-dire, détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami! c'est-à-dire, vols et brigandages, cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire, inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien; et sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusques à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens; mais du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés

différens, et dans les tempéramens même qu'on prend et où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement et en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s'il ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, et croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, et qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserois de témoigner là-dessus le moindre doute, et d'en venir à une discussion qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne; et rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur et le même zèle que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, et que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hasard de la violer, cette justice qu'on ne connoît pas, et qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun : souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions

d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? Car, si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, et que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste et au foible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Ecriture, viendra juger les justices; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savois pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fond vous étoit inconnu, et dont les suites devoient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, et ce seroit même se déshonorer dans le public, et se couvrir de confusion. Mais après tout, que faire, disent-ils? c'est un ami : le voilà dans un mauvais

pas ; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine ? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout, et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant; car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être ; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges ; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux ; enfin, qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, savoir, qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la perte, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas ? si cet homme voyant les conditions dures et hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre et les rejette ? on saura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant d'incidens, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si

agréables promesses, on l'éblouira par des espérances si engageantes, en un mot, on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, et qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avoit en vue, qui étoit de dégager cet ami, et de le sauver d'un écueil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue, et l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe. Gloire dont les grands et les puissans du siècle sont surtout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes, et oublier le respect dû à leur grandeur et à leur rang ; ce seroit assez pour encourir toute leur indignation, et pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage qu'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat et sans bruit, se tenir dans le silence et ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr et le plus sage : pourquoi ? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups, et de résister à tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a des gens qui, sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres,

avec les meilleures dispositions et d'excellentes qualités, demeurent en arrière, et ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, et peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte, un malhonnête homme, l'emportera sur un homme de naissance et plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela ? c'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent ; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien, que lui-même et que son mérite. Or, le mérite sans les amis ne fait rien ; comme au contraire, indépendamment du mérite, il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs, de l'établir dans des postes honorables et importans, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas : de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les grâces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable, et un très-digne sujet ; d'écarter et de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin, et lui faire obstacle ; de ne ménager personne, et de sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts ; mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si, dans leurs vues et dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, et qu'ils quittent les voies droites et per-

mises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fermeté et de liberté, que de charité et de douceur, leurs égaremens. Tâchons de les redresser par nos représentations et nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons; mais du reste nous aurons la consolation que, sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir et de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié, et ce qui l'entretient. Mais après tout, cette complaisance ne doit point aller trop loin; cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connoissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très-dangereux et très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement, et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis, demande tant de circonspection et de précaution; car il est d'une conséquence infinie de ne

se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraînent dans tous leurs vices, nous plongent dans tous leurs désordres, nous inspirent toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres, qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres, et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde: qu'il faut vivre avec ses amis; qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux; que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce seroit être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, et un engagement irrévocable où l'ami est tout à son ami; que c'est un commerce, une espèce d'association, où l'on s'unit réciproquement, pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prêter la main dans l'occasion, envers tous et contre tous? Car telles sont les idées du monde; et, suivant ces idées, comment parle-t-on d'un ami? comment le définit-on? On dit: Voilà un ami sur qui je puis faire fond; c'est un homme à moi. Mais qu'est-ce à dire un homme à moi? à bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches; l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles, et de tous mes plaisirs même les plus infâmes; l'agent de toutes mes cabales et de

toutes mes prétentions ; le ministre de toutes mes inimitiés et de toutes mes vengeances ; le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés, et de tout ce qne peut me suggérer ou l'orgueil qui me posséde, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment et la colère qui me transportent.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère ; que ce soit un homme ennemi du travail, et plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire : que dis-je ? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et tout le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissemens qui tour à tour se succèdent ? Avec les talens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se sendre utiles au public,

et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts; mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entre eux, les arrêtent, et leur font oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, et souvent les nuits entières : tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, et de la table au jeu. D'où il arrive, qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, et pour l'ame, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, et l'on devient joueur de profession et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête, et un délassement : mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui naissent, et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles; et dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux, et

qu'ils

qu'ils aient encouru sa disgrâce; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre, et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquens et plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au-dehors, et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfans, et se perpétuent de génération en génération. Or, selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? Il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, et qu'ils s'en séparent. Il faut que, sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines; à ces duels

qui ont fait répandre tant de sang, et qui ont ruiné tant de familles, et damné tant d'ames. C'est là que paroît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car, à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner; et contre qui? quelquefois contre des parens, du moins contre des adversaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal, et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et ce seroit un opprobre de reculer; on se pousse avec acharnement, on se porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié sanguinaire et meurtrière? n'est-ce pas une fureur? n'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ce ne peut être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami, et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglemens; il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami qui se dérange, qui s'égare, qui se perd; il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme elle le conduit; il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle: mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudroit et dont il ne peut le guérir: mais

pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque sorte et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion, et les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusqu'aux autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami; mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'évangile nous ordonne même de renoncer pour cela père, mère, frères, sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les temps depuis la naissance du christianisme, on a vu aussi dans tous les temps des hérétiques ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étoient que par certains engagemens d'alliance et d'amitié. Tellement qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai sens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étoient *amis jusqu'aux autels* : c'est-à-dire qu'ils l'étoient jusques à quitter par amitié, leur première et ancienne croyance; jusques à embrasser, par le même principe, des doctrines étrangères et erronées; jusques à défendre des dogmes proscrits

et condamnés; jusques à se mêler dans des partis révoltés contre l'Eglise et frappés de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles, et sous nos yeux, au sujet des hérésies qui s'y sont élevées? Mille gens se sont attachés et s'attachent à des nouveautés avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des pasteurs et des juges ecclésiastiques, qui sont le pape et les évêques; on a beau raisonner et tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devroient être accablés: ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions dont ils se sont laissé préoccuper. D'où procède cette obstination et cet aheurtement? Est-ce qu'un ange est venu du ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation; et d'ailleurs l'apôtre saint Paul nous marque expressément, que si un ange du ciel nous apportoit une doctrine contraire à celle de l'Eglise, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, et qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles théologiens et les docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien: et comment y comprendroient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, et n'étant point dans leur état à portée de ces sciences

abstraites et trop relevées pour eux ? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux, et comme les élémens de la religion, seroient-ils suffisamment instruits sur des questions qui, pendant de longues années, ont de quoi occuper toute l'attention, et toute la réflexion des esprits les plus clairvoyans et les plus intelligens ? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité et avec simplicité au jugement de l'Eglise, ils osent prendre parti contre elle et contre ses définitions, et qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement et qualifié d'erreur ? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause, et que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc ? l'amitié, et voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs ; ils tiennent par le sang ou par quelque rapport que ce soit, à tel et à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, et répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un catholique, enfant de l'Eglise, pour un ministre même des autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : Cet homme est de mes amis, il est naturel que je me joigne à lui. O les belles conséquences, et l'admirable suite de raisonnemens : c'est mon ami ; donc je dois lui assujettir ma foi, et la régler selon ses vues et ses préventions : c'est mon ami ; donc son autorité

doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains pontifes et des prélats, dépositaires de la saine doctrine : c'est mon ami ; donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Eglise même , et lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion : c'est mon ami ; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui ; et s'il est rebelle à la vérité, je dois par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine et dans le christianisme, que la solide amitié, si elle exigeoit des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt, en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie, et pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise et positive : Je suis à vous, il est vrai ; je suis votre ami ; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Eglise, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, et que je veux conserver pure ; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir et de croire ; encore plus de mon ame, dont le salut dépend de ma catholicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide ; et de tout ceci il faut conclure que, quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui aient l'idée juste d'une solide amitié.

Amitiés sensibles et prétendues innocentes.

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres; et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudroit pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là, amitié dont on ne se fait aucun scrupule, parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte ! et de tous les piéges que doivent craindre certaines ames qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà, sans contredit, le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile et même presque impossible, que ces amitiés prétendues innocentes ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière : criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentimens qu'elles produisent; enfin, criminelles par les

extrémités où elles entraînent, et les chûtes funestes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudroit point d'autre preuve que l'expérience. Heureux si, déplorant le malheur d'autrui, nous savions en profiter pour nous-mêmes !

I. Amitiés criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement. Car qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres ? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur : ce sont les sens : d'où vient que ces amitiés sont quelquefois si bizarres et si mal assorties, parce que les sens sont aveugles, et que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi ? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup, ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire ; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir, et de nous faire franchir les lois de la conscience : tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse : et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles, qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié, dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manières engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur; une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'ame, les bonnes mœurs, le mérite ? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon et du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne, ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler; et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations des

personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois; ils n'ont point considéré si c'étoient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étoient des personnes libres ou dévouées à Dieu, si c'étoient des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions et toutes les professions, partout nous nous portions nous-mêmes, et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères, et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires, ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'église, un directeur forme par ses leçons la personne qu'il conduit, et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien! disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous: mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables pour vous précautionner

contre cette inclination, et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que par une confiance présomptueuse, et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-mêmes dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas ; mais c'est que vous ne le voulez pas voir ; mais on vous en a avertis plus d'une fois ; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire ; mais vous-mêmes, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché ; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, et qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, et je ne sais quel goût sensuel ; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, et vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est que ce goût du cœur, joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement au vice, et

y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'occasion du péché, et dans une occasion si prochaine, de s'y mettre sans besoin et par le seul désir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché ; et n'est-ce pas déjà en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit : *Celui qui aime le péril, y périra* (1)?

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible, qu'en le remarquant, on n'en raisonne. Chacun en juge à sa manière ; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète, et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns plus modérés et plus charitables l'attribuent seulement à légèreté, à vivacité, à un manque de considération et de circonspection ; mais d'autres plus rigoureux dans leurs jugemens ou plus malins, n'en demeurent pas là ; et selon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande ou est un tel, on répond, sans

(1) Eccli. 3. v. 27.

hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout à fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement; et en vérité, que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déjà marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire et de m'en expliquer: les mondains verront au moins par là, que s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi et on les condamne). Ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les ames, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont tout apostoliques, et que pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les saints: mais les saints le faisoient sans exception et sans distinction; mais les saints ne bornoient pas leur zèle au soin d'une

personne qui leur fût plus chère que les autres ; mais les saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdoient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde et de la malignité de ses raisonnemens. Que sera-ce d'un directeur qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule ame, à laquelle il donne toute son attention ; qui plusieurs fois chaque semaine passe régulièrement avec elle les heures entières, ou au tribunal de la pénitence, ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité ; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques momens, et l'a bientôt congédiée, mais ne sauroit presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, et les prend autant et peut-être plus à cœur que si c'étoient les siennes propres ? Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle évangélique ? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel, et il ne seroit pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choses plus favorablement ; mais dans le fond on ne sait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits

qui courent sur leur compte, et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me condamniez, vous ou quelqu'autre homme que ce soit* (1). *Dieu est mon juge*, et il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis; mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient* (2). Ils ne se souviennent pas de ce que disoit encore ce docteur des nations: *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai* (3), quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal* (4). Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable; et quand ils seroient, dans le secret de l'ame et dans toutes leurs vues, aussi purs et aussi innocens qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus griève qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation et de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point

(1) 1. Cor. 4. — (2) 1. Cor. 6. — (3) 1. Cor. 8. — (4) 1. Thess. 5.

jusque là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre? ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé; mille retours, et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on en a reçue; sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit. Ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent, et qui répandent dans l'ame une joie toujours nouvelle; ce sont, dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve; ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, et dont ils devroient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement que, dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit,

sur

sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? comment, dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vîte que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qu'il nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffiroit-elle. Du moins les ames les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des momens de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres?

Mais ces ames si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'ame et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connoît pas et qu'on refuse de connoître, une amitié telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous désa-

vouons tous ces sentimens, nous renonçons à toutes ces impressions qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu : *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent* (1). Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver; quand vous vous tiendrez à l'écart, et que, par une sage précaution, vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime, alors, si la tentation vient vous assaillir jusque dans votre retraite et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout à fait dégagé de ses habitudes et converti à Dieu. Il demandoit au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit; mais en même temps il craignoit que le ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire, que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi : or, ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas

(1) Matth. 18.

entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? on se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser; mais Dieu qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusque dans ses anges.* La vertu se forme difficilement; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les ames vertueuses et chastes; et ne révélons point des horreurs qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions, et qu'à déshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre dégénère bientôt, entre des mondains et des mondaines, dans l'amour le plus passionné, et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais

ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Eglise de Dieu aux ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, ses vicaires, ses substituts; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres, et regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois, par des chutes éclatantes, aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les ames zélées ont souvent gémi de voir, parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversemens, et une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat! comment êtes-vous tombé du ciel (1)*?* Vous faisiez fond sur vous-même, et considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance : *Je monterai* à la perfection la plus sublime. *Je m'assierai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-haut* (2), ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez et vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire, et plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute

(1) Isaï. 14. — (2) *Ibid.*

estime ? Quel prodigieux changement ! et d'où est-il arrivé ? Hélas ! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencemens, et très-circonspecte. *L'ange de Satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière* (1), pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu, et ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché, mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée; s'ils avoient su se modérer et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit; s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grâce, je dis d'une grâce spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusques à quel point ? Or si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde où les passions dominent avec plus

(1) 2. Cor. 11.

d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir, et est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes : car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami; on ressent ses prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgrâces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse que lorsque les sens y ont part; mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure que Dieu en est le sacré lien; et d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

Pensées diverses sur la Charité du prochain et les Amitiés humaines.

Cet homme est sujet à mille foiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de là? Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion : car Dieu vous

ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses foiblesses; et ce sont les foiblesses même du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir? et n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de saint Paul : *Supportez-vous les uns les autres* (1). Mais que cet homme ne se corrige-t-il ? De se corriger, c'est son affaire ; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; et du reste, n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

Ce qui cause les plus grandes divisions, et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits, et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme ; et n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde ? Cela est bon en général; mais en particulier, il y a une infinité d'esprits avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas; au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine, et vous aurez bien plutôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai, ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance; mais vous pro-

(1) Gal. 6; 2. Cor. 5.

fiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

Nous nous faisons de l'amitié une religion : et de la charité, nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre ; c'est-à-dire pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentimens, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer ? est-ce la profaner ?

Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très-désagréables ? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur et pour les lui faire mieux goûter ? rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve ; et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'ame d'autant plus avant et plus sensiblement qu'on pa-

roît le faire plus charitablement et plus amiablement.

On se réconcilie au lit de la mort; on fait appeler des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, et qu'on regardoit comme ennemis ; on se remet en grâce avec eux ; on leur pardonne, et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de conscience, et l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers sacremens de l'Eglise et d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure; et n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions et des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir ?

Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences; un ami zélé pour mon bien, et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne, et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi; un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, et du soutien dans toutes mes disgrâces; un ami fidèle, sur qui je puisse compter ; discret, à qui je puisse me confier ; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire

et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et avec qui je puisse utilement et saintement communiquer; un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événemens, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer; enfin, un ami qui, seul et jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resteroit nulle autre ressource, et que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche; mais où est-il, et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit; et à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que je reconnois, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes; mais quels amis! assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêts, assez d'amis d'intrigue et de politique; assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion, combien sur ceux-là même il y a peu de fond à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous!

La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs

dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour-propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre amitié et notre haine, nous regardent spécialement et s'attaquent à nos personnes; et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois et de froids amis, et de violens ennemis.

RIEN de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former, il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer : mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliroient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables: pourquoi? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patiens, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent, beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

ON dit communément, et on a raison de le dire: L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère : ils vous aperçoivent, ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent et demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez, et qui vous êtes.

Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis long-temps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang; mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui: il ne vous connoît plus; et comment vous connoîtroit-il, puisque infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connoît plus lui-même?

Hérode et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Helas! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble aux dépens du pauvre et de l'innocent!

Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne; mais vous voyez trop une seule personne que vous ne devriez plus voir; voyez le reste du monde et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux: celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.

DE L'ÉGLISE,

ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'Église.

Nous devons obéir à l'Eglise comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfans, et nous devons la soutenir et l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine; en qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ où nous sommes aggrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance; elle est notre mère, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits et élevés dans la foi; et elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il se l'est associée, et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugemens, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'évangile les plus pures et les plus saintes. Comme mère, elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels,

elle pourvoit à tous nos besoins et prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constans. Comme corps mystique de Jésus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable, elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce, elle nous communique tous les mérites de son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Eglise ! mais, hélas ! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, et donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets nous devons obéir à l'Eglise: pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain; pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses apôtres, qui dès-lors représentoient l'Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (1); c'est-à-dire tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel; si bien que tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ, son époux,

(1) Matth. 16.

lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'étoit pas un royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations, et l'autre le Prince même des apôtres. *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister, résiste à Dieu même et s'attire une juste condamnation* (1) : c'est la leçon que nous fait saint Paul. *Rendez-vous obéissans à vos maîtres; soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous ; soit aux commandans, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité* (2) ; c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que depuis le monarque qui domine sur le trône, jusqu'au plus vil sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusques au plus petit, depuis le savant jusques au plus simple, tous reconnoissent la souveraineté de l'Eglise, et se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

(1) Rom. 13. — (2) 1. Petr. 2.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes, et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon ame, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent; mais du reste, dans la persuasion où je suis qu'étant hommes comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreurs que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Eglise, à cette Eglise souverainement dominante, de nous dire : Croyez ceci, et de nous imposer par là une obligation étroite de le croire ; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini : elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'Eglise cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher

de

de sa communion, et à le frapper de ses anathèmes; triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grâce. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'Eglise, nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le Prophète disoit : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde* (1)? et, renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis de même : Un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, et à qui il est redevable de la vie et de la naissance? Une mère qui abandonneroit son enfant et lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mère; et un enfant qui renonceroit sa mère ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentimens naturels et toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mère et notre mère; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère, c'est, selon l'esprit et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, et elle s'est chargée de nous

(1) Isaï. 49.

donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous, ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, et c'est surtout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, et qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors; elle donne aux prêtres qui nous assistent, tous ses pouvoirs; elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame d'un mourant! Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre et de plus touchant? encore n'en demeure-t-elle pas là: ses enfans lui sont toujours chers jusques à la mort et après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossemens soient conservés avec la dé-

cence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs ames : et parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces ames, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie, et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages, ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir, tant qu'elle est incertaine de leur état et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre ? Supposons un fils bien né, et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas, et que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant ? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne ? est-il honneur qu'il ne lui défère ? est-il devoir qu'il refuse de lui rendre ? Si nous aimons l'Eglise, voilà notre modèle ; et pouvons-nous ne l'aimer pas dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours ? Pour peu que nous y pensions et que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyans. Dans le même esprit que David, et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disoit à Jérusalem, qui n'en étoit que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite, et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux et dont je dois faire le prin-*

cipal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche et qu'elle demeure collée à mon palais (1). Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi ? parce que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'Eglise, et que par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise, nous devons la soutenir et l'appuyer. L'Eglise est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ, et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son épître aux Ephésiens, où il parle de la sorte, au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Eglise, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection* (2). Comme si le grand Apôtre disoit : Mes frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Eglise : mais ces mêmes fidèles pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. Plus ces membres croissent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps par l'union des membres se fortifie et se perfectionne.

(1) Ps. 136. — (2) Ephes. 1.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non-seulement d'enfans de l'Eglise, mais de membres de l'Eglise, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu, et selon Dieu. Comme membres de l'Eglise, nous appartenons spécialement à Jésus-Christ, puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu, et par où nous fûmes aggrégés au corps de l'Eglise, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'Eglise, nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors;* mais nous sommes les *domestiques de la foi;* nous sommes *de la cité des saints et de la maison de Dieu*, *les pierres vivantes du nouvel édifice*, *bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes*, *où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle* (1). Comme membres de l'Eglise, nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure. Car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or de là, nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste, et combien il nous importe de travailler tous et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette Eglise subsistera en effet jusques à la fin des siècles, et que,

(1) Ephes. 2.

selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques-uns de ses enfans, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre ; et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des Apôtres, quand au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante et à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours et parmi nous le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'Eglise ; qui, dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talens et leurs soins à l édification de l'Eglise; qui passent les mers, et vont prêcher l'évangile aux barbares et aux idolâtres, pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre et le progrès de l'Eglise. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l Eglise, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car, suivant la figure dont se servoit saint Paul sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci, de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution

du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres; ainsi dans le corps de l'Eglise devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions ni d'états, devoir commun et universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens, ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela; et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel; ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Eglise

militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses désirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnoit à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune dans le cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se

trompe alors, et se flatte en vain d'être obéissant; car, à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or, nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Eglise, et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues et selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur, quand l'Eglise décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique, avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au prince des apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en haut, et de la grâce du Père céleste* (1).

Cette remarque regarde tous les temps, et spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : Pourquoi ce partage que vous faites, et pourquoi, contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Eglise en tout ce qui concerne la foi, ou ne

(1) Matth. 16.

vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi bien que l'autre; et elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Eglise, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal, et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Eglise, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ: *Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles* (1). Or du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Eglise, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non-seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Eglise, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnemens et à nos principes : de sorte que, dans notre adhésion et notre soumission, nous ne nous ré-

(1) Matth. 28.

glerons point tant sur ce que l'Eglise aura jugé, que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Eglise étoit, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffiroit de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixeroit toutes nos incertitudes, et arrêteroit toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit naturellement indocile auroit-il de la peine à plier, et peut-être préoccupé de ses opinions, seroit-il porté à disputer et à se défendre; mais bientôt nous le réduirions sous le joug, et nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Eglise qui se trompe, ou, malgré mes prétendues connoissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or de penser que, sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion et à la doctrine chrétienne, l'Eglise de Dieu, l'Epouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'Esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi, dans une sainte catholicité, je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, et non point l'Eglise, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du ciel, dans la question présente, lui ait été refusée, et que Dieu, dans cette conjoncture particulière, l'ait abandonnée? Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption,

de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connoître ; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste ? Avant qu'elle se déclarât, et tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon; je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher ; mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, et si la raison ose encore tenir et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même ; et, conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'Eglise a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable. On y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même, et l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile, et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que, dans toute la suite des temps, on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de savoir si les gentils convertis à la foi devoient être assujettis aux céré-

monies judaïques ; s'ils devoient observer la loi de Moïse, et s'ils étoient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenoient pas ; il y avoit des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions, on contestoit, on s'animoit, et la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or pour rendre la paix à l'Eglise, et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les apôtres ? Ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tout le corps des fidèles, juifs et gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde et la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Eglise, Pierre, vicaire de Jésus-Christ, au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire et qui l'autorise ; déclare où l'on s'en doit tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes frères*, dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous et les gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter* (1) ? C'étoit l'ancienne loi et toutes ses observances.

(1) Act. 15.

Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, et se joint au prince des apôtres, qui tous ensemble jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude; et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même temps des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie : tant on étoit persuadé qu'après le jugement de l'Eglise, il n'y a plus rien à revoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous, ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque-là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'Eglise, et qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu! Mais quel a été le désordre de tous les temps, et quel est encore celui de ces derniers siècles? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser, et noter nos adversaires. On n'a point de termes assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'Eglise qui n'en fût informé. Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce seroit

une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas; et l'occasion ne le fait que trop connoître. Car dans la suite et sur d'autres sujets, que l'Eglise vienne à nous juger nous-mêmes, et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnoissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop foible, et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte; mais c'est une voix obscure et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc, cette autorité de l'Eglise qu'on portoit si loin et qu'on faisoit tant valoir, on la conteste, on la restreint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très-étroites; c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là obéir? et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paroisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques: *Celui qui pèche dans un point, se rend coupable sur tout le reste* (1).

Actions de grâces d'une ame fidèle et inviolablement attachée à l'Eglise.

Graces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Eglise, de m'avoir mis au nombre des enfans de votre

(1) Jac. 2.

Eglise, de m'avoir nourri du pain, je veux dire, de la doctrine de votre Eglise : de cette Eglise formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs, tiennent la place en qualité de chef visible; de cette Eglise catholique, apostolique, romaine, la seule vraie Eglise; de cette Eglise la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plu faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; et voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leur naissance une éducation toute païenne! La nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les pères ont méconnu le vrai Dieu, et les enfans instruits, ou plutôt séduits par leurs pères, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, et vous le permettez encore par un de ces jugemens où nos vues ne peuvent pénétrer, et où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusques au milieu du christianisme, sont nés dans l'hérésie, l'ont sucée avec le lait, y ont vécu, et ont eu le malheur d'y mourir! Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi;

moi; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois estimer par-dessus tout, et dont je dois profiter; mais du reste, c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur; et me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement et son agrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentimens. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos grâces les plus particulières.

Hélas! entre les enfans même que l'Eglise a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à

combien plus forte raison devons-nous prendre part, et nous intéresser aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgrâces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfans, j'ose le dire, et je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire, ce témoignage, que tout ce qui part de votre Eglise, m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutot par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère, et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence sur ma destinée éternelle : c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Eglise et de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y auroit des contestations, des schismes, des partialités, et votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie

dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens et des agitations; j'entends bien des discours et des raisonnemens. L'un me dit: *Le Christ est ici*; l'autre : *Il est là*. Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'Eglise, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus, ni celui-ci, ni celui-là; ou je ne les écoute que pour rejeter l'un parce qu'il n'écoute pas l'Eglise, et pour me joindre à l'autre parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés: car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre; et toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils et je ne crains rien: pourquoi? c'est que je sais que dans la barque de Pierre, il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître, si je n'avois pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seroient renversées. Mais, mon Dieu si d'autres me

manquent, ah! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de là que ferois-je sur quoi je pusse compter? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre évangile, et dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain et comme un païen, quiconque n'est pas uni à l'Eglise, et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent; que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vides, et sans mérite par rapport à l'éternité; qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que, séparé de l'Eglise, en vain je ferois des miracles, en vain je transporterois les montagnes, je prédirois l'avenir, je répandrois tout ce que je possède en aumônes, je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un anathème, et je serois immanquablement rejeté, parce que, selon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte, et que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le Prophète, je veux confesser votre saint nom; mais je le veux *con-*

fesser dans votre Eglise (1). Je veux publier vos grandeurs, et célébrer vos louanges; mais je les veux *célébrer dans votre Eglise.* Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités; mais je les veux *annoncer dans votre Eglise.* C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir; c'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens et vous adresser leurs vœux; c'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos apôtres? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de satan, et toute autre chaire, qu'une chaire de pestilence. Heureux si, par une vie conforme aux divins enseignemens et aux règles de cette Eglise où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus. Ainsi soit-il.

Esprit de neutralité dans les contestations de l'Eglise.

QU'AI-JE affaire de telle et telle question qui causent tant de mouvemens dans l'Eglise? qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas; je ne suis pour personne

(1) Ps. 34.

ni contre personne. Tel est votre langage et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or rien de tout cela n'est bon.

Ignorance : parce que ce sont des matières au-dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur : parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Eglise, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique : parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager ; parce que vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer ; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seroient refusés, et dont il faudroit vous passer; parce que cet appui, cette protection vous manqueroit, et que vous en avez besoin : car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité : parce que tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guère en peine de ce qui regarde l'Eglise, et que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin, lâcheté : parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, et que, dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue et qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force, ni assez de résolution pour résis-

ter au mensonge et à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela, et votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner; et il est à propos que vous les pesiez mûrement, et que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une toute autre importance que vous ne l'avez conçu jusques à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous ne reconnoissiez d'abord l'illusion et le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai, n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part et d'autre sont controversés, et ne pouvant connoître par vous-même, entre les divers sentimens, quel est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, et de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire, et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale, règle commune aux esprits les plus grossiers comme aux plus pénétrans et aux plus subtils; règle visible et qui tombe sous les sens; règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de reconnoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Eglise.

Dès-là que l'Eglise a parlé, dès-là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer; et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès-lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires: mais c'est assez que vous sachiez que l'Eglise a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes et dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire: Je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savans et aux docteurs à produire leurs pensées et à s'expliquer, mais cela me passe; et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non,

encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe et dont on tâche de l'obscurcir; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Eglise, qui en a jugé, et de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Eglise condamne, et de rejeter ce que l'Eglise rejette, sans en vouloir d'autre raison, sinon que l'Eglise l'a condamné et qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'Eglise vous propose à croire, et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient, et pour vous en défendre il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentimens de l'Eglise, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or, du moment que vous les savez, et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut s'égarer, et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, et d'une humble et parfaite obéissance. Hé! où en serions-nous, s'il en falloit davantage? il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Pères, que

chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture et des saints canons? Ce seroit multiplier étrangement les docteurs, et, à force de doctrine, renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions, que les uns attaquent avec tant de zèle, et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe? Je conviens que, comme le Sage a dit des choses du monde, qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières, que l'Eglise les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnemens. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini: l'un enseigne d'une façon, et l'autre d'une autre; l'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable, et l'autre se fonde sur un principe tout contraire, et suit un système tout opposé qui lui paroît plus juste et plus raisonnable; on apporte de part et d'autre ses preuves, on propose ses difficultés, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête: mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problématiques, sur lesquelles l'Eglise a gardé jusqu'à présent le silence et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre ju-

gement sans incliner d'un côté plus que de l'autre, j'y consens, et l'Eglise vous le permet. Je sais de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement; car c'est là que tendent ces discours, que vous entendez partout : Qu'on veut tyranniser les esprits et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit; qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas; qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par l'Ecriture, autorisées par la tradition et par la plus vénérable antiquité; que ce sont au reste de ces sentimens qu'on peut embrasser ou contredire sans cesser d'être uni à l'Eglise; et qu'en un mot, soit qu'on les admette ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit, et voilà en même temps ce qui vous rassure; mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes? ne vous trompez-vous point? ne vous trompe-t-on point? Un doute de cette nature, et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or où en chercherez-vous l'éclaircissement, et où le trouverez-vous? vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux; car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'Eglise. Voyez quel jugement est émané de son tribunal; lisez et convainquez-vous.

Quoi ! ce que l'Eglise, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi ? Ces anathèmes partis du siége apostolique et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les églises particulières, tout cela ne vous étonne point ? vous pouvez tenir contre tout cela ? vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires ? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent ? quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Eglise universelle ?

III. Est-ce politique ? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures ; et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable et dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout, et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être rien : j'ai mes vues, j'ai mes prétentions ; et pour y réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs ce sont la plupart des

personnes de connoissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux; la prudence m'engage à les ménager. La prudence! mais qu'elle prudence? la prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu* (1); et puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu et réprouvée de Dieu.

Comment ne le seroit-elle pas? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société; y a-t-il considération et intérêt humain, qui doive vous lier la langue, et vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Eglise, et pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagemens de votre baptême, et ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupables de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu et à son Eglise sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde, mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde doit elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres; et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle* (2)?

Soyez sage et circonspect, je le veux, et je suis

(1) Rom. 8. — (2) 2. Cor. 6.

le premier à vous y exhorter : mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'Apôtre ; soyez-le jusqu'à certain point, et non au-delà. Ayez des égards, j'y consens ; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel. Car à l'autel, c'est-à-dire, quand la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'Eglise, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages*, je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possédera la vie éternelle* (1). Voilà une promesse bien avantageuse ; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie, la perdra ; et celui qui la perdra pour moi, la sauvera* (2). Dans le sens de l'évangile, qu'est-ce que cela signifie ? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagemens pour le monde, et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité ? est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Eglise et la religion ? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, et où vous devez mourir ? Est-il rien qui vous soit plus important

(1) Matth. 19. — (2) Matth. 10.

que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut?

Vous me direz : Je ne l'attaque pas. Non, vous ne l'attaquez pas directement ; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément ; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas ; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or quiconque n'est pas pour elle, est contre elle ; de même que *quiconque n'est pas pour Jésus-Christ, est contre Jésus-Christ* (1). Vous me direz : il n'est question que de quelques points ; et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler? Je le sais ; ce n'est que de quelques points ; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or, à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence, et il n'y a rien à négliger. Vous me direz : Ce n'est pas là mon affaire ; mais de qui sera-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire des hérétiques? est-ce l'affaire des infidèles? ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfans de l'Eglise, de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfans de l'Eglise : car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge : on en manque pour la vérité. Vous me direz : quand je me décla-

(1) Matth. 12.

erai, la cause de l'Eglise n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet? De quel poids peut être e suffrage d'un homme comme moi, d'un homme ans lettres et sans étude? On vous l'accorde : Eglise peut fort bien se passer de votre suffrage; t si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est oint précisément afin que la cause de l'Eglise en levienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, n vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, lis-je, afin que vous vous acquittiez de votre de-oir envers l'Eglise; afin que vous rendiez à l'Eglise 'hommage d'une soumission publique qu'elle exige le vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans ioler ses droits, et sans être coupable. De sorte ue je puis appliquer ici ce que disoit saint Augustin lans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion de uelques-uns qui gardoient le silence, et ne vou-oient point donner à connoître ce qu'ils pensoient: *Faisons-leur*, écrivoit ce saint docteur à Sixte, eulement prêtre alors, et depuis pontife, *faisons-eur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la crainte qu'ils ne nous nuisent, nais dans la crainte qu'ils ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle seroit honteuse dans le ervice d'un prince de la terre; et pour en éviter a honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'expo-ât : on n'y épargneroit pas sa vie. Mais présente-nent, qu'est-ce que je vous demande au nom de 'Eglise? une parole, un simple témoignage de votre déférence à ses sentimens, et vous n'avez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni

ni pour le donner, ce témoignage ! Où donc est l'esprit du martyre, dont tout catholique doit être animé ? Mais encore que craignez-vous, et qui craignez-vous ? Faut-il si peu de chose pour vous étonner ?

Malheureuse neutralité qui forme tant de fausses consciences ! car, sous le frivole et vain prétexte qu'on demeure à l'écart, et qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne vouloit de nous point d'autre confession que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Eglise de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite, que vous ne recevez pas le jugement que l'Eglise a porté, et que dans le cœur vous le rejetez, quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paroître neutre ? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises ? Ils se déclareroient, si vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Eglise aussi dans tous les temps a condamnée et traitée de prévarication.

Enfin, neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre. Car de même que dans une guerre civile les factieux sont contens, pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises, ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point et

qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste s'aider et se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas, et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix ; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de personnes, même de ceux qui ne sont point mal intentionnés, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, disent-ils, et pourquoi tout ce bruit? J'aimerois autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler du secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvemens et fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, sans ce bruit, que deviendroit le troupeau? La paix est à désirer : qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.

Pensées diverses sur l'Eglise et sur la soumission qui lui est due.

Il y en a qui des intérêts de l'Eglise font leurs propres intérêts, et il y en a qui, de leurs intérêts propres, font les intérêts de l'Eglise. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des intérêts de l'Eglise leurs propres intérêts : comment, et par où? par leur zèle

pour l'Eglise, par leur attachement inviolable à l'Eglise, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Eglise; soit sur ses avantages, pour y prendre part et s'en réjouir; soit sur ses disgrâces, pour s'en affliger et y compatir. De sorte que, sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Eglise, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Eglise; c'est-à-dire, que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'Eglise, comme des gens capables de rendre à l'Eglise des services importans, et d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien! Hé que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connoissent-ils mieux le fond de leur ame! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Eglise, que le bien et les revenus dont ils y jouiront.

On ne peut trop respecter la primitive Eglise; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchemens; et dans l'Eglise des derniers siècles, parmi les relâchemens qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

Oserai-je faire une comparaison? Elle est odieuse,

mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Eglise et pour ses jugemens qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, et même par les effets : n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui-même, son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venoient tour à tour se prosterner à ses pieds et l'adorer : voilà de grands témoignages de respect; mais en même temps ils le frappoient au visage, et lui donnoient des soufflets.

Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence et ce défenseur de la grâce, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne vouloit pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyoit au témoignage de l'Eglise. Aujourdhui des troupes de femmes, faisant profession de piété, et conduites par un directeur qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que

leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur : c'est le pasteur de mon ame : voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Eglise auxquelles ce directeur n'est pas soumis? conduite pitoyable et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de religion ; puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles et le corps des évêques qui lui sont unis de communion.

Dieu, par le prophète Isaïe, se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfans, de les élever, et qu'ils l'ont méprisé* (1). Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise, et lui font dire, dans un sens moral et spirituel, qu'elle nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance et par la grâce de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et

(1) Isaï. 1.

dans son sein; qu'elle nous y a fait croître, et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacremens : mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite et par une perpétuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste, et cette plainte, solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, ne vivent que du patrimoine de l'Eglise, et sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise, et les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre, que l'Eglise peut dire, des uns : *Je les ai nourris* (1), et la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel; des autres : *Je les ai élevés* (2), agrandis, et sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant, leur reconnoissance, à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances (3).

On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Eglise : c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues

(1) *Enutrivi.* — (2) *Exaltavi.* — (3) *Spreverunt me.*

et tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Ecriture, qu'elles ont si souvent dans les mains et où elles se piquent tant d'être versées et intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Eglise de Dieu* (1) ?

Zèle pour l'Eglise, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu, et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Eglise, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Eglise ne les prend elle-même ? Pourquoi ces abattemens, ces désolations où vous tombez? Pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles ? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur ? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance et de votre attention; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces dis-

(1) *Ad. Tim.* 3.

putes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette église pour laquelle ils semblent si zélés? une église à leur mode, et qu'ils se sont faite; une église, ou plutôt une secte séparée de la vraie Eglise. Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, et voilà ce qui éblouit les simples et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esaü* (1). C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de grâces participer au sacrement de l'autel, et dans cette pensée, il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'étoit un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque étoit catholique : *C'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il étoit uni de*

(1) Genes. 27.

communion et de créance avec l'Eglise romaine. Car sans cela, Satyre ne reconnoissoit point la vraie catholicité, et n'en devoit point reconnoître.

TOUT est subordonné dans l'Eglise : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement, selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi, entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction ; ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées et vivre à sa mode ; ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine et légitime puissance dont il relève et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace et plus persuasif, que tant de gémissemens et tant de plaintes, que tant de belles maximes

et tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se soumettant, affoiblir l'autorité dont on est revêtu, et c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due? donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grâce l'obéissance que nous devons.

Dans les troubles de l'Etat, le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'Eglise, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du siége apostolique et du corps des évêques.

Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier qui, par un intérêt temporel et tout humain, quitte son église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qu'il lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur* (1).

(1) Matth. 19.

D'autres n'ont garde d'abandonner un bénéfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bénéfices. Ils disent aisément, et le disent même bien haut : Ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire : C'est trop. Le Prophète, parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écrioit : *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter* (1). Il me semble que je pourrois m'écrier de même : *N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir?* Mais que dis-je, pour servir l'Eglise? elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

(1) Isaï. 5.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Véritable bonheur de l'Etat religieux.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines et dégagée de tout soin. On diroit, à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien a supporter; que rien ne lui manque et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au-delà lui sont ouvertes; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau: mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis et qu'on eût à attendre dans la religion? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des espérances qu'on auroit conçues en embrassant l'état religieux, il seroit sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix; et voilà sous quel aspect on

la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'évangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite? et qu'est-ce que l'évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une ame et la rebuter; et moi je réponds que c'est de là même au contraire qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution: comment? parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'ame religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela

seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disoit en général du christianisme et des chrétiens qui le professoient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes, nous sommes les plus malheureux* (1).

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut, qu'on m'y fera reconnoître une prédilection de Dieu, et une providence spéciale par rapport à mon salut, ah ! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations* et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie* (2).

J'ajouterai encore, comme le Prophète royal. *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu ! vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle* (3). Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe les dernières places ; que j'y ressente toutes les incommodités

(1) 1. Cor. 15. — (2) 2. Cor. 7. — (3) Ps. 83.

d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, domptée, immolée : il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter; autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre que l'évangile, après tout, que tous les Pères de l'Eglise, fondés sur la parole de Jésus Christ, promettent au religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente, un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui, dans le siècle à venir, n'obtienne la vie éternelle* (1). Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne

(1) Matth. 19.

peut être, pour une ame religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est ce que cette paix? voilà l'article essentiel et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour-propre : mais la paix de l'ame religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais par une espèce de miracle, moins il se ménage,

moins

moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une ame vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience, l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; et surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette ame et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie, que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humilians, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des ames qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations

cachées, suivant le témoignage du Prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en verité?

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience et le goût le plus sensible; de là, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contens et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux dans son dénument, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu; et l'Apôtre, qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens et que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà, encore une fois, par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là; mais que par là même aussi, elles le seront pleinement et constamment.

Vocation religieuse : combien il est important de s'y rendre fidèle et de la suivre.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus dans l'évangile même un exemple, qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci, et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin Maître, comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandemens* (1), lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur c'est ce que j'ai fait jusques à présent, et ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit ; il témoigna concevoir pour lui une

(1) Matth. 19.

affection particulière ; il l'envisagea d'un œil de bienveillance ; et l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait*, *allez*, *vendez tous vos biens*, *donnez-les aux pauvres et suivez-moi*. Voilà à peu près la vocation religieuse ; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne ; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire ; cette pensée l'attriste, il ne sauroit s'y résoudre, il se retire. De là, que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure ? sinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui étoient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, et que pour être sauvé, c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement : car se tournant vers ses disciples : *Je vous dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux* (1). Quelle conclusion ! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, et qui, par attachement aux richesses temporelles, avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *difficilement un riche parviendra à la perfection de mon évangile*. Cependant il ne s'en tient pas là ; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissoit, auroit

(1) Matth. 19.

bien de la peine à se sauver, et qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi ? parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui une obligation, en vertu de la grâce spéciale qui l'y appeloit, et qu'il rendoit inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut ; et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude et l'ardeur de Magdeleine, qui dans le moment, quitta tout dès qu'on vint lui dire : *Le maître est ici, et il vous demande* (1). Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non-seulement permise, mais en quelque sorte ordonnée, une pieuse dureté, pour voir, sans se troubler, le trouble d'un père, et sans s'attendrir, les larmes d'une mère. Car *je veux sauver mon ame*, disoit, dans une pareille conjoncture, la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De là même nous devons juger combien, de leur part, des parens se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans, et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait

(1) Joan. 11.

entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfans de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation; c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux, et souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que, d'une part, on lui présente le poison, sans lui présenter, d'autre part, le contre-poison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, et faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit dessiller les yeux à une jeune fille, et lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, et lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bon-

heur du monde est accompagné, ce seroit pour elle un préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; et cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornemens du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'apperçoit devant elle qu'une figure brillante et agréable, qui l'éblouit, et qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une : ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, et qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentimens et manquant aux desseins de Dieu sur elle; ou du moins que, persistant dans sa résolution, et se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler à certains momens d'amertume et d'ennui presque inévitables, jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez vous que, de votre côté, son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien, dans sa

sainte maison, l'éprouver lui-même, autant qu'il faut et selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour vous qu'en se dévouant à l'état religieux, son choix, de votre part, fût pleinement libre ; et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains, par des vues également contraires, et à l'esprit du christianisme, et aux sentimens de l'humanité. Car, quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux, en l'étendant jusque sur leur volonté ; et sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine, par une espèce de contrainte, à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, et à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelés. Or, qu'est-ce que cela ? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est présenté dans l'Ecriture ; le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au psaume cent cinquième, où le Prophète rapporte que les Juifs, séduits par les nations étrangères, et engagés dans leur idolâtrie, conduisoient eux-mêmes leurs propres enfans aux pieds des idoles, et que là, sans respect de la nature et de ses droits, ils versoient le sang de ces innocentes victimes, et les immoloient aux démons. Quels meurtres ! quels parricides ! Mais je puis le dire, et ce ne sera point

une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand des pères et des mères, trompés par les fausses maximes du monde, font violence à des enfans pour les bannir de la maison paternelle, et les confiner dans un cloître. Que dis-je, après tout? ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah! c'est à Dieu! Hé! ne sait-on pas combien ces parens inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu, et de son service! Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfans coûteroient trop à entretenir et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la soulager, et en réunir les biens, qui se trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et bien vifs; mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose : et si dans le monde on la concevoit de même, tant de pères et de mères y feroient

plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes; mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, et si ce n'est un sacrifice volontaire.

Esprit religieux : quels biens il produit ; comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre.

COMME il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendans d'Israël, quoique descendans d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israélites* (1) : et que leur manquoit-il pour l'être? l'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens, pour être de vrais chrétiens? l'esprit chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux ? l'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux? c'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos intentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé; telle est l'ame qui doit lui donner la vie, je dis cette

(1) Rom. 6.

vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre et le ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord, quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle* (1). En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état, enfin, la paix et un parfait contentement dans son état. Que d'avantages! Comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état : pourquoi? parce qu'alors le religieux estime son état. Or de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, et que nous voyons encore de nos jours tant de personnes

(1) Sap. 7.

religieuses de l'un et de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, et semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, et que ce qui devroit, selon les sentimens ordinaires, leur inspirer de l'horreur et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la désire véritablement et ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude, ce sont ses devoirs; toute son occupation, ce sont ses devoirs; toute sa vie, ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, et autant de soin, que si c'étoit le seul dont il fût chargé et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui, sans être proprement des devoirs, ni d une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et

la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or, ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent, et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix, et un parfait contentement dans son état : dernier avantage, qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérites qu'il amasse et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit par une conséquence infaillible, se plaire dans son état, et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusques à présent ont vérifié ; et comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grâce, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste, cette onction que Dieu répand dans l'ame religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers, ni de ces vaines douceurs où les mondains font consister leur prétendu

bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui, par l'alliance la plus merveilleuse, s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique, et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue ; où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or, encore une fois, qui fait tout cela ? je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui, du fond de l'ame où il réside, se communique au dehors, et se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et de deux religieux, ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat par où, selon l'ordre et la sage discipline de l'Eglise, il faut passer, avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone, et qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient par-dessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, et ne leur recommandent rien avec plus d'instance, que

de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, et de l'y maintenir jusques à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir ; et que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière et conforme à la profession religieuse.

II. Mais parce que les contraires ne paroissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vu quels biens produit l'esprit religieux, voyons quels abus et quels désordres s'introduisent dans une communauté dès qu'il commence à s'éteindre. Il seroit à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes et moins éclatantes ; mais on est obligé de le reconnoître, quoiqu'avec une extrême douleur : c'est par là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'étoit conservée dans toute sa vigueur, et qui long-temps avoient été l'édification de l'Eglise. Dieu y étoit servi fidèlement et saintement : la bonne odeur de leur piété se répandoit de jour en jour et se perpétuoit d'année en année ; tout le public en étoit instruit, et les regardoit comme des asiles de l'innocence chrétienne, et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnoit, et qui, d'un grand nombre de sujets, ne faisoit qu'un même cœur et qu'une même ame. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie, et renversé ce bel ordre ? comment est arrivé ce changement prodigieux, et cette triste décadence qui a

perdu des communautés où l'observance étoit si exacte, et la règle si bien établie ? c'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux ; je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission ; l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse ; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions : car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie, semée dans le champ du père de famille, y étouffe tout le bon grain ? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange, et qu'elle prenne une face toute nouvelle ? que de maison de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints règlemens sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies ; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérité ? S'il y reste encore quelques ames vraiment religieuses, de quel œil

voient-elles

voient-elles une défection si générale et si déplorable, et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissemens, d'autant plus douloureux qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige: car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles savent que tout ce qu'elles diroient seroit mal reçu, et ne serviroit qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours: à mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminue; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières: et en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égaremens, à quels scandales? Hélas! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai, après tout, que de pareilles chutes sont moins ordinaires et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient et qui s'écartent de leurs devoirs. Car quoique le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés, c'est-à-dire, qu'il peut y avoir de mauvais sujets qui se relâchent et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un seul, il est certain

que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens; peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies; au milieu de sa course, il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin; et qui sait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus! *O aveugles et insensés!* disoit saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair; vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même, et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance* (1)? Cet obstacle, à l'égard du religieux dont nous parlons, et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit et le gouvernoit. Trop de commerce et de distractions au dehors, trop de mouvemens même et d'agitations au dedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligences et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or, n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes; il ne pense plus comme il pensoit,

(1) Galat. 5.

il ne goûte plus ce qu'il goûtoit, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit, lui devient ennuyeux et insipide ; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes et gênans ; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grâce, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche, imparfaite et sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite? Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est! Car dans ce relâchement, il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui au jugement de Dieu seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus! Il y en a encore; et quel est-il? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une ame qu'on ne puisse le rappeler,

et il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une ame religieuse, et pour s'opposer à la grâce qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien, avec l'assistance divine, reprendre l'esprit du christianisme; pourquoi lui seroit-il plus difficile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai

reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer est la réflexion. C'est-à-dire, que je dois attentivement considérer, et me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, et en certaines rencontres, surtout quand je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison; que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon ame, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi et de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux; des hommages qui lui sont dus, des grâces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend et qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même; je dois me dire : Où en suis-je, et que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté et de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, et en m'y consacrant, qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon ame; et jusque dans l'asile où elle devroit être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; et ce monde que je fuyois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plai-

qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi, qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appeloit, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois; que je marche dans ses voies, et que j'accomplisse ses desseins; que je le serve selon qu'il le demande et qu'il le mérite; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée? Hélas! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir? Demeurera-t-elle toujours impunie? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même, et quand je paroîtrai à son tribunal, aura-t-il la même indulgence? Toutes ces pensées, bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une ame, et c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion, et d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit : *Si je comprenois, je croirois*, lui répond : *Croyez, et vous comprendrez.* On peut faire la même réponse à un religieux : Si j'avois, dites-vous, l'esprit religieux, j'agirois; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; et vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit ? vous le pouvez, aidé de la vertu céleste; vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle ; vous pouvez, aux heures et aux temps prescrits, vous recueillir devant Dieu et méditer, lire de bons livres et vous y appliquer, rentrer en vous-même et faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation ; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez assez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté : soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une

généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, et suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'esprit de Dieu, ou pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le ciel, et vous vous écrierez comme le saint homme Job: *Ce que mon ame rejetoit avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture* (1). Votre profession et tous ses engagemens, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient, ou qu'ils vous le sembloient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons, et disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir; et voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son évangile par ces paroles si expresses: *Demandez, et vous recevrez.* Or, si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines et d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son esprit, et que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi, l'ame religieuse concevant les dommages in-

(1) Job. 6.

finis que lui a causés la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, et touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : Helas ! Seigneur, elle est extrême, et vous en êtes témoin; vous voyez la désolation de mon cœur et le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc et toute desséchée* (1). Ah! mon Dieu! il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom Qu'elle se reconnoisse coupable, et qu'elle lui en témoigne humblement et affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, et je confesse devant vous que j'ai péché; juste sujet de mes regrets et de mes gémissemens! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères et vous le savez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, et qu'elle lui redemande cet esprit de grâce qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever elle-même : Jusqu'à quand, ô mon Dieu! jusqu'à quand? n'y a-t-il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, et ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre esprit, et l'esprit de la sainte religion où il vous a plu de m'appeler; avec cet esprit religieux, vous me rendrez la vie; mais sans cet esprit

(1) Job. 13.

religieux, je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées et des miracles que sa grâce a opérés en faveur de tant d'autres: Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux ? Ils s'étoient égarés comme moi, et peut-être plus que moi; mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier désir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, et revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté; et après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. He! mon Dieu! puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions! J'en ai le même besoin, je les désire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que je n'en ressente les mêmes effets. Enfin, que l'ame religieuse insiste toujours, et qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir, et qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas long-temps sa persévérance; car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique, trésor caché et tout intérieur, mais si nécessaire et si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux quiconque le possède; plus heureux quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusques à la mort.

Habit religieux : ce qu'il signifie, et à quoi il engage.

Ce que l'apôtre saint Paul recommandoit aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ* (1). Or dans un sens spirituel, se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ et de ses sentimens ; c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pauvre ; elle se revêt de l'humilité de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste et humble ; elle se revêt de la pénitence de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, et voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de religieux. Voyons quels en sont les engagemens, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchemens, de quelle manière il nous honore, et de quelle manière nous l'honorons,

(1) Rom. 13.

ou nous les déshonorons, selon l'esprit qui nous anime, et la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au dehors. De tout ceci, nous pourrons tirer des leçons très-salutaires, et de puissans motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? c'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement : je veux dire que c'est un signe visible des dispositions intérieures et des sentimens invisibles de l'ame religieuse. Le religieux touché de Dieu, et sentant l'efficace de cette parole évangélique, *Bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jésus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses; et c'est pour en faire une profession ouverte qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple d'un Dieu humilié, et connoissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ; et c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paroître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel, et d'y briller dans la splendeur des saints. Le religieux mort à lui-même, ou désirant d'y mourir, et sachant quelle est la cor-

ruption des sens, et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de Jésus-Christ; et c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent; comme s'il disoit: Que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi je suivrai mon Sauveur crucifié, et chaque jour je me chargerai de sa croix, et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux, les personnes du sexe ajoutent le voile; ce voile sacré que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourroit être exposée, et contre tous les assauts de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais quoi qu'il en soit de la pensée de ce Père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux désirs les plus pernicieux, et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux, et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il

annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne; ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie qui les fait reconnoître entre tous les prélats de l'Eglise ; ainsi les bienheureux mêmes dans le ciel, ont-ils selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or tel est par comparaison l'habit religieux; et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable? ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres de Jésus-Christ, de fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant; et de tout cela que doit apprendre le religieux ? que doit-il conclure ? quel retour doit-il faire sur lui-même? qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre ? C'étoit la pratique de saint Bernard ; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, et il se demandoit : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu ?* Solide réflexion, et utile souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander : Quel est l'habit que je porte, et qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre, des sentimens tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie ; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque ; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusé ; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent ; de n'avoir point de repos qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage ; d'affecter même quelquefois (pitoyable foiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes) d'affecter, pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se

ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé ? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste, des sentimens tout contraires à l'humilité chrétienne, de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement ; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter ; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir ; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc, dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien ; fuyant, autant que je le puis, la peine et le travail ; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière et pour m'en décharger ; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses et obtenir des soulagemens dont je pourrois fort bien me passer ; enfin,

vivant

vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence ?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparoître aux yeux du monde pour me séparer du monde ; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation : qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde ; c'est-à-dire d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices et me les rend ennuyeux ; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion ; qui, peu à peu, éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection ; qui, peut-être à certaines heures, me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens, et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée ?

Qu'est-ce en effet que tout cela ? Quelle contrariété entre l'habit et les sentimens ! et, dans cette contrariété, à qui peut-on mieux comparer le religieux, qu'à ces faux prophètes qui, selon l'expression de l'évangile, se montroient sous des vêtemens de brebis, mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient ? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut en imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction. Et comment

ne s'en apercevroit-il pas ? Car outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir que, comme il y a des séculiers qui, sous l'habit du monde, font voir des sentimens tout religieux, il n'y a que trop de religieux qui, sous l'habit de religion, font voir des sentimens tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde qui les voit et qui les entend, en est surpris : et s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux ? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous : à l'habit près, quelle différence y a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, et qui le déshonore : mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit ; mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, et honorons-le de telle sorte par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Epoux, et avoir part au banquet céleste.

Vœux de religion, ou Sacrifice religieux.

Ce qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion ; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les Pères de l'Eglise en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême qui efface les péchés, et qui ne fait plus seulement renaître l'ame chrétienne à la vie de la grâce, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité : martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paroît que le Prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ses paroles, *offrez-lui un sacrifice de louange, et présentez vos vœux au Très-Haut* (1).

(1) Ps. 49.

Sacrifice tout religieux : comment? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parce que dans ce sacrifice c'est le religieux qui, lui-même et en personne, tient la place d'hostie et de victime. Le religieux, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et victime qui est offerte. Prêtre qui offre, et qui, par cette oblation et ce sacrifice, s'engage à Dieu solennellement et authentiquement : victime qui est offerte, et qui, en conséquence de cette oblation et de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute ame religieuse peut se considérer : deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir sur son état et sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes et de très-salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même, en un mot, qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agréer; le ministre député de l'Eglise y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux

même, et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car, selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre ; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même et se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grâce ; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire ; mais après tout, cette grâce, cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables, et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice et sa perpétuité. Tout ceci est important. 1. La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui, de son gré et d'une volonté pure, vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'autel ; en vain, au milieu

d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et distincte la formule prescrite et les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale ; et c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent, comme promesse vaine et de nulle valeur, tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux et de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention, ni animé de cet esprit, il ne devroit être censé, au jugement de Dieu, que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendroit à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'ame ? Et qu'ai-je à faire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple, et du sang des animaux qui coule sur mes autels ? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, et ne se portent point vers moi. 3. Le mérite et l'utilité de son sacrifice : Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre ; mais à qui ? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres et de tous ses héritages ; mais à celui qui lui-même et volontaire-

ment les aura quittés : non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs ; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera séparé d'eux : non pas à celui qu'on aura entraîné après lui ; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire ; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité : les vœux de religion sont irrévocables, et par là même ils sont perpétuels, et en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, et où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer ; et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'ame religieuse bien des sujets et de consolation et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation,

lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur pour se déclarer à la face de l'Eglise, et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publique, elle peut se dire à elle-même et le dire à Dieu : que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves; mais un esprit d'amour, qui est l esprit des enfans; que ce n'est point un esprit d'intérêt, qui est l'esprit des mercenaires ; mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus ? Oui, Seigneur, me voici : je viens ; mais vous me permettez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous cherche, et que le don qu'il vous fait n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu ! votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, et que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminée que par le mouvement de votre divin Esprit, et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'ame religieuse. Consolation durable qui, de ce premier moment où l'ame commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car

il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui sur l'heure et dans un espace de temps très-court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir, que c'est lui-même qui se l'est imposé : tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez: mais de là même quelles instructions tire le religieux? quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs et pour se reprocher ses relâchemens et ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! J'ai dit à Dieu: Vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle; je voulois en accomplir toute l'obligation et en acquérir toute la perfection. Or ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir? ou, si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je

plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude et pénible, surtout à certains temps ; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et bien des ennuis : mais j'ai dû prévoir tout cela : que dis-je? je l'ai même en effet prévu; et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Etoit-ce pour la révoquer? étoit-ce pour me démentir? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte et j'anéantissois la vertu d'un sacrifice où, moi-même et en personne, j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre.

II. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car, dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même, et que tout ce qui lui peut appartenir. Or, en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse : je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien : mais ce rien, après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être, rien après Dieu n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac; c'est ton fils unique*

et tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, et que là tu me le sacrifies (1) ; car je te le demande. Le saint patriarche obéit ; il mena son fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bûcher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; et si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien-aimé alloit être répandu et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges et canonisé comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monumens les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, et que pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.*

Or, sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Ecriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais

(1) Genes. 22.

encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même; et il en faut toujours revenir à la maxime de l'Evangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux; et c'est par là qu'il pratique à la lettre, et dans toute la force de son sens, cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même* (1). Prenez garde, remarque saint Grégoire pape, c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout; le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est et à sa personne (2).

2. Offrande la plus honorable : comment? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi, on offroit à Dieu les fruits de la terre, on lui offroit le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetoit point ces victimes, il vouloit bien les accepter : mais dans le fond étoit-ce des victimes dignes de ce souverain Etre, et de quel œil voyoit-il ses autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du Roi prophète, et dans les termes les plus énergiques et les plus formels: *Ecoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices*; *je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin*

(1) Matth. 16. — (2) *Minus est abnegare quod habet : valdè autem multùm est abnegare quod est.* Greg. hom. 32. in Evang.

qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu, poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerois au-delà de tout le reste, et ce qui conviendroit mille fois plus à ma grandeur? ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi* (1)? Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères! reconnoîtrons-nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, et rien ne doit plus servir à ma gloire : car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance et marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil* (2), et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu dès les premiers temps disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que, dans la loi évangélique, il dit à l'ame religieuse; et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et lui rendant* par ce sa-

(1) Ps. 49. — (2) Eccl. 15.

crifice d'elle-même *le culte raisonnable* qu'elle lui doit, et qui lui est le plus glorieux (1).

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'ame. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens; biens de l'ame, qui sont l'entendement et la volonté : or le religieux, en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté; biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté; biens de l'ame, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc? rien. Mais je me trompe, et s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici : Car quand je me trouverois, par le malheur de ma naissance et de ma condition, dans un dénuement entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir; du moins pourrois-je en espérer la possession par mille voies justes et mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage; du moins pourrois-je en désirer la possession, et sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois et à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois, dis-je,

(1) Rom. 12.

comme tout autre que moi le pourroit de même: pourquoi? par ce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néamoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées et communément de vaines chimères: je le veux; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment et qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs; et c'est là même aussi que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étoient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurés et présens, compte ces désirs comme si c'étoient des possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ: *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (1). Quelle confiance, dit saint Jérôme! Qu'étoit-ce que Simon-Pierre? un pauvre pêcheur. Qu'avoit-il quitté? des filets qui faisoient toute sa richesse, et qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant: *Nous avons tout quitté.* Ah! il est vrai, Pierre, dans le fond à proprement parler, n'avoit rien quitté: mais selon l'esprit et dans la préparation de son cœur il avoit tout quitté, parce

(1) Matth. 19.

qu'il avoit quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu et en vue de Jésus-Christ son Sauveur et Fils de Dieu. Ainsi, ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même et avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'ame religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu, et l'être par état; c'est n'être plus à soi; ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est

être

être dans un état de mort, et comme un mort, se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, et dans le même sentiment que l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, et à chaque moment *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole* (1). Vue admirable pour l'ame religieuse : je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelque prix que ce puisse être : rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leur intérêt, les victimes de leur plaisir et de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être

(1) Rom. 8.

dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose, ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce seroit un larcin que Dieu, selon le terme de l'Ecriture, auroit en horreur, et qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtimens. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et par une protestation toute nouvelle rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur : car vous êtes un maître trop grand pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé ! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je? et ce que j'en ai retranché jusques à présent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; et si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer, et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

Jugement du Religieux, ou le Religieux au jugement de Dieu.

C'EST une promesse bien consolante pour le religieux, que celle de Jésus-Christ aux apôtres : *Je*

vous dis en vérité, qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle (1). Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu ; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espérance ! quelle récompense ! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit au religieux un fonds inépuisable de réflexions, et des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné ; et plus on lui aura confié de talens, plus on lui en redemandera* (2). C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, et selon les grâces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtimens à craindre. Car, suivant ce qui est encore

(1) Matth. 19. — (2) Luc. 12.

écrit dans l'évangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni* (1).

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable où Dieu ne distinguera les conditions et les professions, que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est-là que nous comparoîtrons tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie, et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusque dans le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous après cela que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent, et réservés aux vengeances du Seigneur ?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être ; et comment Dieu y procédera-t-il ? quelle forme de jugement observera-t-il ? que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre ? quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation, enfin l'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation.

(1) Luc. 12. v. 47.

Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeler au christianisme, de l'agréger par le baptême au corps de son Eglise, de lui révéler les vérités de son évangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandemens, des voies ordinaires du salut. Grâces communes qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette ame religieuse, Dieu avoit eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avoit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, et dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposoit de la voir croître, monter, s'élever, et voilà pourquoi il l'avoit distinguée et spécialement élue. C'étoit de sa part une faveur, une élection toute gratuite; et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite; comment il l'avoit prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer; comment dans un âge foible il lui avoit donné assez de force

et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir ; comment il l'avoit reçu dans sa maison, dans son sanctuaire, pour n'y être occupé que des choses divines et pour ne vaquer qu'à de pieux exercices ; comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et il lui en avoit ouvert les voies ; comment il avoit eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il étoit possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre en quelque manière dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est en effet l'excellence de la vocation religieuse ; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les grâces de Dieu, surtout certaines grâces, portent avec elles leurs obligations ; et selon le prix et la mesure de ces grâces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre : et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance : de pauvreté, en dévouant à Dieu tous nos biens ; de chasteté, en dévouant à Dieu tous nos sens ; d'obéissance, en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs,

éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagemens, chacun une règle, où, dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus : le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure ; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences ; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail et aux fonctions de son emploi ; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'ame religieuse et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point, au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle ; reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire et ce que vous deviez être ; vous l'aviez promis, et je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession ? il falloit l'honorer comme elle vous honoroit ; il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée : il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible, mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qui s'y rencontre, eu égard à notre foiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grâce, et de nous le rendre prati-

cable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'évangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son ame une sainte ferveur et pour l'avancer ?

Temps d'épreuve où tout récemment sorti du monde et novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des saints et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite où, rentrant en lui-même et repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négligences, il reprend sa première ardeur et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement où, pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites ; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données ; il s'engage par de nouvelles protestations, et se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers : la méditation, la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacremens, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les

entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle, et qui, par une édification mutuelle et une sainte émulation, se soutiennent les uns les autres. Ajoutez les grâces du ciel, grâces intérieures, grâces particulières, grâces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs, lumières, sentimens, inspirations.

Que faut-il de plus? et ce que Dieu disoit à Israël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un religieux: *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait* (1)? Je vous ai sauvé de l'Egypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste; ma miséricorde vous environnoit de toutes parts, et je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? Que vous demandois-je au-dessus de vos forces; et pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, et combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Voici le point capital et décisif, voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse

(1) Isaï. 5.

procédure. L'évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit que des feuilles, est coupé, desséché et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi, que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux cité au tribunal de Dieu, paroîtra devant cette souveraine majesté et aux pieds de ce juge inexorable qui n'a acception de personne? que sera-ce, dis-je, quand Dieu, s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant: *Rendez-moi compte de votre recette* (1). Car voilà ce que vons aviez reçu, et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation, tels étoient les devoirs de votre vocation, tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation: à quoi tout cela s'est-il terminé, et de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu, reprenant le fil et toute la suite de sa vie, pendant les trente, les quarante années, et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion et plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété et sans dévotion; des vœux très-imparfaitement

(1) Luc. 16.

gardés, et souvent tout à fait violés; des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-médisantes et très-malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale.

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère: c'est-à-dire (et faut-il, hélas! que nous soyons contraints de faire un tel aveu!) c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il seroit à souhaiter que les égaremens plus affreux encore et plus déplorables, fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or, encore une fois, que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, et d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendoit de lui, et ce qu'il devoit en attendre? est-ce là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, et qu'il se dégagea avec une détermination si ferme et si constante, de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? étoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître,

et de recevoir, pendant une année de probation, tant de leçons; de prendre des engagemens si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? Il n'y avoit qu'à rester dans le siècle, et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant; et que sera-ce encore, quand, pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison : je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, et qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, et dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point, ou presque point, de si mauvais religieux, qui, vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentimens, et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit résolu de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience dont il goûtoit toute la douceur et toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors?

à quoi étiez-vous disposé ? que faisiez-vous ? qu'y avoit-il dans la règle que je vous avois imposée et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât ? Vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement ? Ce qui étoit un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être ? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux ? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations, ont-ils perdu toute leur force ; et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage, est-il devenu plus pesant et moins soutenable ? Soyez vous-même votre juge ; car c'est à vous-même que j'en appelle : ce que vous avez voulu en telle conjoncture et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, et toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu ; mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes ames qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'évangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs ! Quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion ! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrit un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance ! Quelle docilité aux leçons de ce directeur, et quelle

obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même ! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter ! Combien d'autres opérations de la grâce qui ne paroissent point, parce que ce sont des ames sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher que de se produire aux yeux du public ! Il n'y a que les prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères : et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochoient mes imperfections et mes foiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu, et quels prétextes le religieux pourra-t-il alléguer là-dessus pour sa défense? Le Fils de Dieu parlant des Juifs, disoit : *Les Ninivites s'élèveront au jugement contre cette nation, et la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence ; et voici plus que Jonas*(1). Le même Sauveur ajoutoit : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux : mais les enfans du royaume seront rejetés* (2). Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du religieux, et voilà comment Dieu, pour ainsi parler,

(1) Matth. 12. — (2) Matth. 8.

lui confrontera des troupes de séculiers dont la vie et les exemples feront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs, ils se sont sanctifiés; et vous, dans la terre des saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis? Ils étoient au milieu des périls, et ils se sont sauvés; vous, dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut? Tout conspiroit à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi et de la perfection de ma loi; vous, tout vous portoit vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps? Cette perfection où ils sont parvenus n'étoit pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas néanmoins négligé ni volontairement omis un seul point: pour vous, c'étoit un devoir indispensable, c'étoit un précepte de la désirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse, et de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres, et sur mille sujets, avez-vous même observé l'essentiel de l'évangile, et satisfait au commandement?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains qui, possédés du monde dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde et à son service, toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire, et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres reli-

gieux, et qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant d'exercices pénibles et laborieux, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, partout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir. Or toutes ces peines, tous ces mouvemens, tous ces assujettissemens, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître assez grand, et le monde devoit-il être mieux servi que moi? Etoit-il plus puissant, plus riche que moi? Etoit-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avoit-il, sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avois sur vous? Lui appartenoient-ils autant que vous m'apparteniez? car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit étoit-il moins pesant que le mien? et en le portant, ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer? Toutefois comment le portoient-ils? Ils servoient le monde comme leur divinité; m'avez-vous servi comme votre Dieu?

De

De là quelle décision, quel arrêt? C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer: car qui sait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais du reste, il est certain qu'il y en a dans chaque communauté à qui cette matière convient davantage, et que, par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'évangile une parabole qui les regarde, et qui devroit rabattre leur confiance. C'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étoient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eut cinq que l'Epoux rejeta et à qui il répondit : *Je ne vous connois point* (1). Affreuse réponse pour une ame religieuse que la mort aura conduite au tribunal de Dieu! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi* : mais quel coup de tonnerre, quel anathème! si Dieu vient à lui dire : *Je ne vous connois point.* He! Seigneur, je suis de ces vierges que vous aviez appelées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombée dans un som-

(1) Matth. 25.

meil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître, en arrivant, trouvera sur ses gardes et dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens* (1). Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connois point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs, et plaise au ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire ! Saint Paul craignoit d'être réprouvé; et ce que ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem et dans les saints lieux, écrivoit saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite, et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons le même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-mêmes en jugement avec nous-mêmes; mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons dans l'amertume de notre ame toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps; et sans faire aucun fond sur le passé, concluons comme David : *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer* (2).

(1) Matth. 24. — (2) Ps. 76.

Saintes résolutions d'une ame religieuse qui reconnoît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités.

Je vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrois ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrois être, et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être, mais ce que je suis néanmoins, et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appelez-vous, et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état où votre grâce m'a conduit? voilà ce que je devrois être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même, combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; et si je les avois constamment et fidèlement suivies, je serois un saint: hélas! mon Dieu, que suis-je, qu'un prévaricateur et un pécheur?

Je le reconnois: mais après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant, que toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de

ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement, il est vrai : mais enfin je n'ai point, comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, et de l'infecter d'une contagion mortelle; je ne me livre point à ces injustices, à ces violences, à ces excès où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi; et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si, me connoissant tel que je me connois, j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, et je suis assez instruit des iniquités qui

s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin ? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; et sans être assez téméraire pour me comparer à votre Prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui : *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre :* je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, et j'en ai été ému jusque dans le fond de l'ame; *j'en ai séché de regret et de tristesse* (1). Je le dis en effet; mais dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance, et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égaremens, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, et selon les apparences ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux et avec eux; c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagemens m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le pharisien,

(1) Ps. 118.

qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes, et qui par là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudroit de vos dons, et qui, par une présomption insoutenable, sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire, que je reconnois, et qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serois peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont; ou que, s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, et de les rassembler auprès de vous et dans votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent, et que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer: dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondans et les plus puissans. Mais de pouvoir pratiquer le bien et de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile,

qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé ! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois désiré, et qui par ma faute n'est point encore arrivé ; quand, dis-je, viendra-t-il cet heureux temps où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux ?

J'ai de bons momens où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échouer ! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille et qui voudroit se lever, mais que l'appesantissement où il est replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et, malgré tous mes projets, me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu ! créateur des ames et leur sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi, sa dernière perfection. D'être dans la terre des saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux ; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque dans

cette terre des saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état ; car ce qui peut me suffire comme chrétien, seroit trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux : mais c'est au religieux que vous en donnez jusques à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter ; et si celui des serviteurs qui avoit reçu deux talens, dut les rendre et deux autres au-delà, c'est avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois fait, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service et que je m'y suis engagé ! Où en serois-je ? où en sont tant d'autres que je vois comblés de vertus et de grâces ? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière, et que, chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Etoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, et que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'ames choisies ? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier ? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à

vous ? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisoit, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient, cette dernière heure ; et que sera-ce, si je la laisse venir, et qu'elle arrive sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devois? Car à parler de bonne foi et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais, n'est rien ; ou si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit et que de nom ?

C'est bien tard que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer : mais, Seigneur, entre les ouvriers du père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnèrent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire présentement ; et de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me

décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course. Moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, et malheur à moi, si je ne le voulois pas, si désormais je n'y donnois pas tous mes soins, si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grâce m'inspire et que je sens se rallumer dans mon ame. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paroît, je ne saurois me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires.

QUAND on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant, les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; et l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, et même plus difficile de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure dans une maison religieuse est une prérogative, c'est une distinction; mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un

honneur. Les fondateurs inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres, y ont établi une forme de gouvernement nécessaire pour lier ensemble le chef et les membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même partout; et comme il y a une diversité de grâces et de voies par où la divine Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Eglise. Mais tous, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvemens. Or, que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, qu'il s'arrête (et, afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement), qu'une supérieure n'ait pas les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre. Car voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement

et dans l'esprit et dans le cœur: dans l'esprit, pour les connoître; dans le cœur, pour vous y affectionner; que vous en confériez souvent avec Dieu, et qu'aussi souvent vous en confériez avec vous-même, et vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse; les écueils y sont communs, et des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué! Quoiqu'il en soit, si le pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse; et si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous et pour vous observer, non-seulement vous vous égarerez, mais au jugement de Dieu, vous deviendrez responsables de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation et de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement, que vous ne l'avez point recherché, et, pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur* (1). D'où vous avez droit de conclure que vous y êtes appelée de Dieu, et que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grâce vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en

(1) Hebr. 5.

haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel ; que dis-je ! vous devriez vous attendre de la part du ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, et il diroit de vous ce qu'il disoit des faux prophètes : *Je ne les envoyois point, et ils couroient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes* (1).

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas ? ne le voyez-vous pas ? L'envie de dominer, disons mieux et ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout à fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus à rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; et parce que, selon le sentiment naturel, qui est partout le même, on aime à se voir considéré, ménagé, craint, respecté, de là vient que sans résistance et sans combat on succombe à la tentation, et qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, et comment y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, et qu'on témoigne sur cela son désir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, et l'on affecte en toutes ses paroles et toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite et même une espèce d'éloignement.

(1) Jerem. 23.

Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, et reconnoissant son peu de suffisance et son indignité : mais ce sont des discours ; et avec ces beaux discours, le désir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule; mais il agit et il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, et c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions, et se montrer plus affable et plus officieuse que jamais envers tout le monde, surtout envers les amies. Enfin, le jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner depuis qu'on a vu les apôtres mêmes élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance, et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence ; c'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres et qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle et la directrice ; c'est que dans une place où elle espéroit trouver de la douceur et de la

satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événemens fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes, dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et où elle vivoit mille fois plus tranquille et plus heureuse; c'est que, pour la punir et pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisoit, et que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne et toute la discipline religieuse se dérègle. Châtiment aussi juste qu'il est terrible, et que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons, et puisque de bonne foi vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, et d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, et bien fait: je le veux; et je n'en puis douter, connoissant votre droiture et votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière; mais le point est de la fournir heureusement et dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre ame. Vous voulez donc savoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle, et que vous n'en avez eu jusques à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut

se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela, j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai; mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires que le reste de la communauté : vous pouvez vous en dispenser plus impunément; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément puisque dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagemens que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres; je le sais, et on ne vous les conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec

qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément, ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, et qu'on attend d'elle ? Saint Paul disoit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ* (1) ; et c'est ainsi, par proportion, que la supérieure, dans une communauté religieuse, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : Agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations ? Osera-t-elle même parler ? Osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien ? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagemens et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer ? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel ? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire ? ou si malgré tout cela elle venoit à s'expliquer et à se plaindre

(1) 1. Cor. 11.

des relâchemens qu'elle aperçoit et des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui alléguer ce proverbe cité par Jésus-Christ dans l'évangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (1) ?

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-griève : car c'est de là que dépend, ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais, en vérité, bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerois. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le Prophète au psaume cent treizième. On leur présente de l'encens ; mais du reste, *elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont des mains et n'agissent point, elles ont des pieds et ne marchent point.* C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité ; pourvu qu'on ne les importune point et qu'on les laisse en repos,

(1) Luc. 4.

elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe ; mais cependant mille usages s'introduisent, et chacune se donne des libertés qui passent en coutume et qui sont de véritables abus ; mais cependant les anciens règlemens s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit, plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison ; et plaise au ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint !

Or rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure ; et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur je n'en étois pas instruite ? Non, elle ne l'étoit pas, mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être, ou qu'elle ne le vouloit pas bien ; mais parce qu'elle se soucioit peu de l'être ; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter ; et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée ? Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité tout opposée ; et apprenez à distinguer la vigilance, qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une foiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante ; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout et que tout alarme. Esprits défians et soupçonneux. Leurs vivacités, leurs mouvemens, leurs agitations continuelles, les fatiguent beaucoup,

quoiqu'assez inutilement ; et par là même elles ne fatiguent pas moins une communauté, composée de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir ; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre ! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : *dans toute la perfection que vous devez l'avoir.* Et en effet, cette charité commune et fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles ; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère ; je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités ; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs et leur procurer tous les soulagemens conformes à leur état ; une charité affable et prévenante, pour leur ouvrir le cœur et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentimens ; une charité douce et patiente, pour les écouter à toutes les heures et ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer ; une charité universelle qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte, vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance ; lui obéir par amour,

et non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs ames dans ses mains.

Mais que seroit-ce, si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses qui pensent bien plus à relever leur autorité, qu'à l'adoucir et à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres? Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart, et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ nous assure, dans les termes les plus formels, que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug qui, selon la promesse de notre divin maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès: mais il

me semble, après tout, que dans une supérieure, il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance; mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paroîtra-telle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables; et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer, comme un mur d'airain, à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à

tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son Prophète ; elle est terrible, elle vous regarde : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annoncer mes ordres et lui déclarer mes volontés. Si par une considération humaine, et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence ; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché ; mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère, rejaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation* (1). C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagemens où vous n'en devez point avoir ; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là ? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne : vous le voudriez ; et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on

(1) Ezech. 35.

est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez ; et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez ? et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagrémens ? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, et qui accorde tout. On vous méprisera ; et celles même qui vous témoigneront plus d'attachement parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'ame. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respec-

ter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante, voilà l'ame de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence, on est presque toujours assuré du succès; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, et qu'on n'a rien entrepris mal à propos. Mais sans cette prudence, combien fait-on de fautes et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles: combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui du reste étoit un très-bon sujet, ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais: pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les

suites d'un avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, prioit Dieu, dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chute. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plaît et comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai qu'avec le secours d'en haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion, et par de fréquens retours sur soi-même. On l'acquiert par les épreuves passées, et par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'on sait être les plus capables de nous diriger. Mais surtout on l'obtient par la prière : car *si quelqu'un a besoin de sagesse*, dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu* (1). Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu, et les lumières de son Esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé qui pourroit vous séduire; et puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon ame. Je ne*

(1) Jac. 1.

veux que ce que vous voulez : mais comment connoîtrai-je votre divine volonté , et comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez ? Envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu ! Envoyez-la moi du plus haut des cieux , afin qu'elle travaille avec moi, et que je travaille avec elle (1). Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté, et à votre sanctification.

Pensées diverses sur l'Etat religieux.

De tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher, que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ, de prisonnier dans le Seigneur et pour le Seigneur* (2). Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses épîtres; tant il s'estimoit heureux dans ses fers, et tant il trouvoit de goût et d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause et l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome, où il avoit été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montroit sa chaîne, et leur disoit : *Cette chaîne que vous voyez, mes frères, autour de moi, c'est pour l'es-*

(1) Sap. 9. — (2) Ephes. 3. — *ad Philem. v. 1. et 9.*

pérance d'Israël que j'en suis chargé (1). Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étoient réservés, voilà ce qui lui adoucissoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphoit de joie, il en étoit pénétré et rempli de consolation.

Or, pourquoi dans un sens moins littéral, ne pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentimens à une ame religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges, qui, volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste et dont la nature ne doit pas s'accommoder: mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se tronve jointe? Certainement une fille quoique née libre, ainsi que l'étoit saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand apôtre, qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée et même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante, qu'elle est captive *pour Jésus-Christ ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur et pour le Seigneur ;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfans du siècle; et plus elle conçoit

(1) Act. 28.

les dangers de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens; elle voudroit, s'il étoit possible, les serrer toujours davantage; elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

Qu'est-ce que la volonté de l'homme, et qu'est-ce surtout que ce qu'on appelle propre volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme tout entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit et quelles divisions s'ensuivroient, si chacun, dans toute sa conduite, n'avoit point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, et entre les autres saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse: c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles, et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi, malgré la diversité et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, et pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les déréglemens de notre volonté et ses égaremens, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurité; c'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus ; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute ; c'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre ; c'est une volonté capricieuse et bizarre : souvent on veut sans raison, et même contre toute raison ; c'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage ; c'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus ? c'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate ; c'est une volonté artificieuse et trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit et pour le prévenir en sa faveur. Mais par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte

par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi .Telles sont, dis-je , les malignes qualités de la volonté humaine ; telles en sont les dispositions , et pour les connoître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or , à tout cela il faut un correctif ; et ce correctif si nécessaire , c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle , l'obéissance la dirige ; cette volonté inconstante et volage , l'obéissance la fixe ; cette volonté incertaine et irrésolue , l'obéissance la détermine ; cette volonté capricieuse et bizarre , l'obéissance la redresse, cette volonté dure et opiniâtre , l'obéissance la fléchit ; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet ; cette volonté violente et précipitée , l'obéissance la réprime ; cette volonté artificieuse et trompeuse , l'obéissance la dévoile ; enfin , cette volonté perverse et criminelle , l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles , et de là que d'heureux fruits doivent naître ! Car toutes les volontés dirigées de la sorte et conduites par l'obéissance , fixées, déterminées , redressées , fléchies , soumises , réprimées , éclairées , sanctifiées , s'ajustent alors et s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression , un même moteur qui les remue , un même guide qui leur trace la voie , un même législateur qui les gouverne , et qui , à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut , prend soin de les assortir tellement ensemble , qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière, se vérifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète , savoir : Qu'on verroit le lion et l'agneau

paître en repos dans les mêmes pâturages, et se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire, que sans égard à la différence des pays, des tempéramens, des humeurs, on verroit parmi des personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour; et y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissemens perpétuels et très-réels, à moins qu'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il

est-il une famille qui puisse bien se soutenir, si la subordination y manque, et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très-importunes et très-onéreuses? Quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous: je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug: mais c'est le joug du Seigneur; et pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes; et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend et à qui l'on obéit. De là, bientôt nous apprendrons comment, dans la maison de Dieu, nous devons obéir à Dieu même.

On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction, et l'on

se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille où l'on a pris naissance et à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'ame, sur quoi l'on fait au dehors éclater sa joie. Si c'étoit par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus: car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur, parce qu'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération, parce que des égaux dans une communauté et même des supérieurs nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection. Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or, est-ce là un détachement parfait, ou plutôt n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

Le monde nous quitte beaucoup plus vîte que nous ne le quittons. A-t-il besoin de nous? malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver; mais avons-nous besoin de lui? il commence à nous méconnoître. Ainsi, du moment qu'une jeune per-

sonne a pris le saint voile et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire ; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, et le témoignoit à une dame de piété, en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivoit-il, *vous nous comblez de vos grâces ; et nous en sommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parens*, ajoutoit ce Père, *en est-il un seul qui ait soin de nous ? En est-il un, je ne dirai pas qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous ? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage* (1).

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit ; pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du

(1) *Propinquis nostris facti sumus tanquàm vas perditum*, ep. 118.

salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs ames : mais du reste qu'avons-nous affaire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, et nous inquiéter de tout cela? Hé! du moins, mourons au monde comme le monde meurt à nous.

Le Fils de Dieu disoit à ses apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, et à qui, dans un sens tout opposé, l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.*

Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde : mais dans quelle vue doit-il y aller, et comment y doit-il paroître? comme l'ambassadeur d'un prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de saint Paul : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ* (1). Or le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il? il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des

(1) 2. Cor. 5.

connoissances, ce n'est que par rapport à son maître et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout, de son maître qu'il prend tous les ordres, à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches ; car il est l'homme du prince qui le députe, et pourvu que ce maître qu'il sert soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas : ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui, par une vocation apostolique, sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va; mais pourquoi et comment? parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins. Le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte : tellement que s'il cessoit de trouver cette gloire de Dieu et ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au dehors, et se tiendroit profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que seroit-ce si, prenant l'essor

et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyoit le monde par goût; si, dis-je, il voyoit le monde parce que le monde lui plaît, parce que le silence et la solitude l'ennuient, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent; s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands et en être reçu avec distinction; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps et en certaines conjonctures! Guerres entre les Etats, batailles sanglantes, victoires et défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de cour, établissemens de fortune, décadences et révolutions : mille autres événemens dans la société humaine plus particuliers et moins éclatans, mais très-connus toutefois et très-remarquables : les uns qui s'avancent et les autres qui demeurent, les uns qui gagnent et les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent et les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute répu-

tation et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion : morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprenois d'en venir à un détail immense dans son étendue ? Or là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des intérêts ! Que de discours et de raisonnemens ! que d'agitations et de mouvemens ! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures ; tout est en alarmes, tout est en feu dans une cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une ame religieuse, dans le fond de sa solitude, où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de rempart contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi ? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques ; assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine ; et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, et ne s'inquiète pas davantage, s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et

se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* (1).

Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si dans un sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi dans un autre sens, et un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chrétien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses : le nécessaire, le commode, le superflu : le nécessaire que la raison demande, le commode que la sensualité recherche, le superflu, dont l'orgueil se pare et qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain et du religieux ? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, et aller jusqu'à l'abondance et à la superfluité; au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle ; car comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux désirs, et voulant toujours être plus à leur aise et dans une plus grande

(1) Matth. 8.

abondance ; tandis que le religieux qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde ; il est content, parce qu'il ne souhaite rien davantage : et il ne souhaite rien davantage, parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être ; et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

AVERTISSEMENT.

Du temps que le Père Bourdaloue entra dans le ministère de la prédication, c'étoit un usage fort commun parmi les prédicateurs de se proposer pour tout le cours de l'Avent un dessein général, et d'y rapporter les sermons qu'ils avoient chaque jour à faire. Ainsi voyons-nous que Biroat, le Père Giroust, le Père Texier, célèbres prédicateurs, avoient pris pour sujet des Avents qu'ils ont prêchés, l'un *la Condamnation du monde par l'avénement de Jésus-Christ;* l'autre, *les faux Prétextes du Pécheur;* et l'autre *l'Impie malheureux.* Suivant cette méthode, le Père Bourdaloue avoit lui-même formé le projet d'un Avent; et quoiqu'il ne l'ait jamais exécuté, il en avoit dressé tout le plan et arrangé toutes les matières. J'ai cru qu'il n'en falloit pas frustrer le public : les Prédicateurs en pourront profiter, aussi bien que les personnes pieuses qui cherchent à s'édifier par de bonnes lectures.

ESSAI D'AVENT.

DESSEIN GÉNÉRAL.

Saint Jean, précurseur de Jésus-Christ, et disposant le monde à la venue du Messie.

Hic est, de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

C'est là celui dont il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin. En saint Matth., chap. 11.

Le Prophète l'avoit dit, et selon l'exprès témoignage du Fils même de Dieu, cet ambassadeur, cet ange qui devoit précéder le Messie, et lui préparer le chemin, c'étoit Jean-Baptiste. Aussi est-ce à lui que s'adressoit Zacharie, quand, éclairé d'une lumière céleste, et dans le ravissement de son ame, il s'écria: *Et vous, saint enfant, vous serez appelé le prophète du Très-haut : car vous irez devant le Seigneur, et vous enseignerez à son peuple la science du salut pour la rémission des péchés* (1).

(1) Luc. 1.

Il est donc venu, mes frères, ce divin précurseur, et il vient encore maintenant, sinon en personne, du moins en esprit, s'acquitter de l'importante fonction pour laquelle il fut prédestiné. C'est lui qui, dans tout le cours de cet Avent, vous instruira; c'est lui qui, par ses oracles et ses excellentes leçons, vous disposera à recevoir cet adorable Rédempteur qui nous a été promis, et dont bientôt nous devons célébrer la naissance; c'est de ma bouche, si je l'ose dire, que partira cette voix qui retentissoit sur les rives du Jourdain, et se faisoit entendre à ces nombreuses troupes que Jean rassembloit autour de lui. Toutes les paroles qu'il prononça, je les recueillerai, je les développerai, je vous les appliquerai par ordre et avec méthode; j'en tirerai tous les sujets que je me propose de traiter dans cette chaire, et fasse le ciel que vous sachiez en profiter.

Ainsi tout mon dessein se réduit à vous représenter Jean-Baptiste annonçant Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu, et le désiré des nations. Or en cette qualité de précurseur, il falloit, 1. qu'il fît connoître aux peuples Jésus-Christ; 2. qu'il prêchât aux peuples la pénitence comme une disposition nécessaire à l'heureux avénement de Jésus-Christ; 3. qu'il traçât aux peuples les règles de morale qu'ils devoient suivre dans toutes les conditions, et qu'il leur marquât de quoi ils devoient se préserver, pour ne pas éloigner d'eux Jésus-Christ; 4. qu'il achevât enfin de perfectionner les peuples, et que par d'utiles pratiques il les formât aux exercices les plus ca-

pables de les unir à Jésus-Christ. Voilà, dis-je, ce que demandoit de lui son ministère, et voilà ce qu'il accomplit sans en rien omettre. Tellement que nous le verrons faisant tout à la fois, si je puis parler de la sorte, l'office de théologien, de prédicateur, de docteur, de directeur. L'office de théologien, en nous découvrant le grand mystère de l'incarnation divine, et nous donnant de la sacrée personne de Jésus-Christ la plus haute idée; l'office de prédicateur, en nous exhortant à la pénitence la plus parfaite, et nous en proposant les motifs les plus solides et les plus touchans; l'office de docteur, dans ses décisions sur les points de conscience les plus essentiels, et en établissant pour la réformation des mœurs et le bon ordre de la vie, les plus droites et les plus saintes maximes; l'office de directeur, en nous apprenant de plus en plus à nous avancer par l'usage des choses saintes, et conduisant les ames à Jésus-Christ par les voies les plus pures, et par la pratique des plus sublimes vertus.

Souverain auteur de notre salut; Verbe incarné, Dieu fait homme pour la rédemption de tous les hommes, c'est vous qui inspirâtes votre zélé précurseur; c'est votre esprit qui l'éclaira, qui l'anima, qui le remplit de cette force et de cette grâce dont tous ses discours furent accompagnés. Répandez sur moi le même esprit, revêtez-moi de la même force, donnez à mes paroles la même grâce pour vous préparer les cœurs et pour vous les attacher. Et vous, glorieuse mère de mon Dieu, vierge sans tache,

qui dans votre chaste sein portâtes toute la ressource et toute l'espérance du monde, secondez mes vœux, et dans la carrière que j'ai à fournir pour la gloire de votre fils, et la sanctification de mes auditeurs, daignez me favoriser de vos regards, et m'aider de votre puissante protection.

PREMIÈRE SEMAINE.

Jean-Baptiste annonçant aux peuples Jésus-Christ, et le faisant connoitre.

Le premier devoir du précurseur de Jésus-Christ étoit de le faire connoître, et voilà par où saint Jean commence. Il fait connoître Jésus-Christ, 1. comme Dieu-homme : *Celui qui va venir après moi, est avant moi* (1) ; 2. comme auteur de la grâce et sanctificateur des ames : *Nous avons tous reçu de sa plénitude... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ* (2) ; comme instituteur des sacremens, et en particulier du baptême : *C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu* (3); 4. comme juge de l'univers : *Il a le van en main, et il nettoiera son aire* (4) ; 5. comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés : *Il amassera son blé dans le grenier* ; 6. comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés: *Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point* (5). Tout cela fournit la matière d'autant de discours fondés sur les paroles et les enseignemens du divin précurseur.

(1) Joan. 1. — (2) *Ibid.* — (3) Luc. 3. — (4) Matth. 3. — (5) *Ibid.*

DIMANCHE.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme Dieu-homme.

SERMON

SUR L'INCARNATION DIVINE.

Qui post me venturus est, ante me factus est : quia prior me erat.

Celui qui va venir après moi, est avant moi; car il est plus ancien que moi. Joan. 2.

Dans ces paroles il y a, ce semble, de la contradiction; mais cette contradiction apparente, c'est ce qui nous fait connoître en Jésus-Christ une double génération; l'une éternelle, l'autre temporelle. Génération éternelle dans le sein de Dieu son Père, et génération temporelle dans le sein de Marie sa mère. Selon cette génération éternelle, qu'est-ce que Jésus-Christ? le Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même : mais selon sa génération temporelle, qu'est-ce que ce même Jésus-Christ? le Fils de Marie, et homme semblable à nous. Voilà donc comment il étoit tout à la fois, et avant, et après Jean-Baptiste. Avant Jean-Baptiste, comme Dieu : *Il est avant moi, et plus ancien que moi;* Après Jean-Baptiste, en qualité d'homme : *Il va venir après moi.* Mystère d'un Dieu-homme, mystère ineffable! mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé au monde dans la suite des siècles. En trois mots qui contiennent tout le

fonds

fond de ce discours, mystère dont nous devons faire, surtout en ce saint temps, le sujet le plus ordinaire de nos méditations, c'est le premier point; l'objet de nos plus tendres affections, c'est le second point; la règle universelle de nos actions, c'est le troisième point.

Premier point. Mystère dont nous devons faire le sujet le plus ordinaire de nos méditations. C'est particulièrement en cette vue que l'Eglise a institué l'Avent. Il est vrai que dans tous les autres temps de l'année, nous ne pouvons mieux ni plus utilement nous occuper que des incompréhensibles merveilles de l'incarnation divine : mais l'Eglise veut encore qu'il y ait des jours spécialement consacrés à la mémoire du Verbe incarné; et ces jours, ce sont ceux où nous entrons. Que n'avons-nous point à méditer dans ce profond mystère! Quels prodiges à considérer! Quels abîmes à creuser! Dieu descendu jusqu'à l'homme, et l'homme élevé jusqu'à Dieu; Dieu glorifié par ses anéantissemens mêmes, et l'homme sauvé; toute la puissance de Dieu déployée dans ce grand ouvrage; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son infinie libéralité, sa charité, toutes ses perfections connues et manifestées. Plus nous y penserons, plus nous découvrirons de nouveaux miracles.

Mais sur cela deux désordres. Les uns jouissent du don de Dieu, et du plus signalé bienfait; mais par un monstrueux oubli, ils y font aussi peu de réflexion que s'ils n'y avoient nul intérêt. Cependant

de quoi se remplissent-ils l'esprit ? de mille sujets frivoles, et des divers événemens du monde, où souvent ils n'ont point de part, tandis qu'ils perdent le souvenir de l'événement le plus prodigieux, et dont il leur est le plus important d'être bien instruits, puisque c'est le mystère de leur rédemption et de leur salut. Les autres y pensent; mais par une curiosité présomptueuse, ils voudroient comprendre et pénétrer avec les foibles lumières de leur raison, ce qui est au-dessus de la raison humaine et de ses connoissances. D'où il arrive qu'abandonnés à leur propre sens, ils tombent dans les plus grossières erreurs, et qu'ils s'y attachent quelquefois avec une telle obstination, qu'il n'est presque plus possible de les en retirer. L'Eglise, hélas! ne l'a que trop éprouvé, et n'en a que trop gémi, puisque c'est de là que sont venues tant d'hérésies qui l'ont désolée.

Ne cessons point de méditer un mystère si digne de toute notre attention; mais méditons-le en chrétiens, c'est-à-dire, avec toute la simplicité de la foi, et toute sa soumission. Car nous ne le pouvons connoître que par la foi; et plus même notre foi sera simple et soumise, plus serons-nous en état d'entrer, si j'ose parler ainsi, dans ce sanctuaire, et de découvrir les immenses trésors de grâce et de gloire qui y sont renfermés : je dis de grâce pour nous, et de gloire pour Dieu. Ce sont les humbles que Dieu éclaire, et c'est à eux qu'il communique ses vérités les plus sublimes et les plus secrètes; au lieu qu'il laisse errer en d'épaisses ténè-

bres, ces esprits orgueilleux qui présument d'eux-mêmes, et prétendent tout voir par eux-mêmes.

SECOND POINT. Mystère dont nous devons faire l'objet de nos plus tendres affections. Un Dieu-homme, réduit à toutes les misères de l'homme, et cela pour l'homme, si ce n'est pas un objet propre à exciter dans nos cœurs les sentimens les plus affectueux, il n'y a rien qui puisse nous affectionner et nous toucher. Sentimens d'admiration, de vénération, d'amour, de reconnoissance, de zèle : et si nous avons eu jusques à présent le malheur de ne rien faire pour un Dieu qui a tout fait pour nous; si même, par la plus énorme ingratitude, la passion nous a portés jusqu'à l'offenser et à lui déplaire, sentimens de repentir, de douleur, de confusion; résolutions à l'égard de l'avenir les plus sincères, protestations les plus vives, désirs les plus ardens. Tels ont été, dès l'ancienne loi, les sentimens des patriarches et des prophètes; dans la vue anticipée que Dieu leur donnoit de Jésus-Christ qu'ils attendoient, et après lequel ils soupiroient. Tels ont été, depuis la venue de ce Fils éternel de Dieu les sentimens de toute l'Eglise; et voilà ce qui fait le plus doux entretien des ames fidèles. De là ces extases, ces ravissemens, ces saints transports où elles entrent. De là *ce feu qui s'allume dans leur méditation* (1), comme parle le Prophète royal, et dont elles sont tout embrasées.

Cependant, affreux déréglement de l'esprit de

(1) Ps. 38.

l'homme ! ce même mystère, capable de produire des sentimens si justes, si purs, si relevés, ce fut pour les Juifs un scandale ; ce fut pour les gentils une folie ; et n'est-ce pas encore l'un et l'autre pour tant de libertins et de prétendus esprits forts ? Ce qui devroit leur rendre un Dieu-homme plus adorable et plus aimable, je veux dire ses abaissemens et ses humiliations, c'est ce qui les en détache, c'est ce qui choque leur fausse prudence, ce qui les révolte et qui les rebute, ce qui devient la matière de leurs impiétés et de leurs blasphèmes.

Ils ne peuvent se persuader qu'un Dieu ait voulu descendre de sa gloire, et s'assujettir à toutes les infirmités d'une nature aussi foible que la nôtre. Cet état vil et obscur, cet état de pauvreté, de misère, de souffrance, de dépendance, leur paroît indigne de la majesté du Très-haut : pourquoi ? parce qu'ils en jugent en hommes, et qu'ils n'ont jamais compris quelle est l'étendue des divines miséricordes. Mais par une conséquence toute contraire, plus mon Dieu s'est fait petit, dit saint Fulgence, plus il m'est cher : comment cela ? c'est que je sais qu'il ne s'est ainsi humilié, ainsi anéanti que pour moi : ç'a été de sa part un excès d'amour ; mais cet excès d'amour pour moi, est justement ce qui demande et ce qui excite tout mon amour pour lui. Que les impies raisonnent tant qu'il leur plaira, et comme il leur plaira ; malgré leurs raisonnemens et leurs vaines difficultés, nous conclurons toujours avec saint Bernard, et nous dirons : *Ah ! Seigneur, que ne vous dois-je point pour*

m'avoir créé ! mais après m'être perdu moi-même, combien vous suis-je encore plus redevable de m'avoir racheté, et racheté à ce prix !

Troisième point. Mystère dont nous devons faire la règle universelle de nos actions. Pourquoi ? c'est qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu vient se proposer à nous comme notre modèle ; car c'est dans ce dessein qu'il nous est donné ; de sorte que Dieu, selon le témoignage exprès de l'Apôtre, ne nous reconnoîtra jamais pour ses enfans et pour ses élus, qu'autant qu'il nous trouvera conformes à l'image de son Fils. Et voilà pourquoi ce Dieu-homme s'est revêtu de notre chair, afin de pouvoir se montrer sensiblement à nos yeux, et que nous puissions en observer tous les traits et les imiter. S'il étoit seulement Dieu, remarque saint Léon, il ne pourroit nous servir d'exemple, parce que nous ne pourrions le voir ; mais étant Dieu et homme tout ensemble, il a de quoi frapper nos sens, et il a droit de nous dire : Regardez-moi, et formez-vous sur moi. Il nous le dit en effet ; il veut qu'entre sa vie mortelle et la nôtre il y ait une ressemblance aussi parfaite qu'elle peut l'être ; car il ne prétend point tellement nous sauver par l'efficace de ses mérites, qu'en même temps nous ne nous sauvions pas nous-mêmes par la sainteté de nos œuvres. Or, nos œuvres ne sont saintes qu'à proportion qu'elles sont faites en Jésus-Christ, selon Jésus-Christ, conformément à l'esprit et aux œuvres de Jésus-Christ : si bien que chacun de nous, pour user de l'expression de saint

Grégoire de Nysse, devienne dans toutes ses intentions, tous ses désirs, toutes ses entreprises, dans toutes ses démarches et toute sa conduite, comme un autre Jésus-Christ.

Excellente règle, règle toute divine, qui ne nous peut tromper. Car pour nous tromper, il faudroit ou que Jésus-Christ se trompât lui-même, ou qu'il voulût nous tromper. Or Jésus-Christ comme Dieu, est tout à la fois et la sagesse même et la bonté même. Puisqu'il est la souveraine sagesse, tout lui est présent et rien n'échappe à sa connoissance : d'où il faut conclure qu'il est donc incapable de se tromper; et puisqu'il est la bonté souveraine, il nous aime et ne cherche que notre bien : ce qui prouve évidemment qu'il ne veut donc pas nous tromper. Ainsi nous pouvons et même nous devons, avec une confiance entière, régler sur lui tout le plan de notre vie. Mais est-ce là la règle que nous suivons? Déplorable renversement dans le christianisme! Nous sommes chrétiens, ou nous nous disons chrétiens; mais du reste, comment vivons-nous, et par quels principes agissons-nous? selon les maximes du monde, selon les jugemens du monde, selon les intérêts du monde, selon les coutumes et le torrent du monde. Toutefois, prenons-y garde, et ne nous flattons point : Jésus-Christ est la voie, comme il nous l'a fait lui-même entendre, et l'unique voie. Par conséquent, toute autre voie nous égare et nous mène à la perdition. Point de milieu : ou la vie par Jésus-Christ; ou hors de Jésus-Christ, une mort éternelle et la damnation. Plaise à Jésus-Christ

même, notre médiateur et notre rédempteur, de nous aider à le suivre et à parvenir au bienheureux terme dont il vient nous enseigner le chemin.

LUNDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme auteur de la Grâce, et sanctificateur des ames.

SERMON

SUR LA GRACE.

De plenitudine ejus nos accepimus.... Gratia et veritas per Jesum Christum facta est.

Nous avons tous reçu de sa plénitude.... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ. Joan., chap. I. 16.

Le saint Précurseur l'avoit déjà dit, que le Verbe de Dieu, que l'homme-Dieu étoit *plein de grâce*, et c'est de cette plénitude qu'il nous apprend maintenant que nous avons tous reçu. Car c'est par Jésus-Christ que la grâce est venue, par Jésus-Christ qu'elle s'est répandue sur tous les hommes, et par Jésus-Christ qu'il s'en fait encore tous les jours, pour la sanctification des ames, de si salutaires effusions. Don de la grâce que le prophète Isaïe nous a représenté comme des eaux bienfaisantes qui coulent des sources du Sauveur, et que nous y devons puiser avec joie; don infiniment précieux, et par sa nécessité et par sa force. Appliquez-vous à

l'un et à l'autre. Je dis la nécessité de la grâce par rapport au salut, et la force de la grâce; sans la grâce nous ne pouvons rien : en voilà l'absolue nécessité; avec la grâce nous pouvons tout : en voilà le pouvoir et la force. De ces deux principes, qui feront le sujet des deux parties, nous tirerons, sur l'importante matière que je traite, et sur l'usage de la grâce, les conséquences les plus solides et les plus morales; elles regarderont surtout deux sortes de personnes. Les uns sont des présomptueux qui se confient en eux-mêmes; et dans la nécessité de la grâce il y aura de quoi abaisser leur orgueil et le réprimer; les autres sont des pusillanimes qui s'étonnent des moindres obstacles; et dans la force de la grâce, il y aura de quoi relever leur courage et le ranimer.

Premier point. Sans la grâce nous ne pouvons rien. N'entrons point là-dessus dans une sèche et longue dispute, mais tenons-nous-en à la foi : elle nous suffit. Il ne nous faut point d'autre preuve que la parole expresse de Jésus-Christ, point d'autre que l'incontestable témoignage de son Apôtre, point d'autre que les décisions des conciles contre les erreurs de Pélage, et que la créance commune de l'Eglise. Il est donc certain que de notre fonds, et à l'égard de ce salut, qui nous est promis comme la récompense de nos œuvres, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu et de sa grâce; et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter Jésus-Christ, la vérité éternelle, quand il nous dit:

Vous ne pouvez rien faire sans moi (1). Prenez garde, remarque saint Augustin : *soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidés de celui sans qui l'on ne peut rien faire.* Nous n'avons qu'à consulter saint Paul, l'apôtre et le docteur de la grâce, quand il nous enseigne que *nous ne sommes pas capables de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, de former une bonne pensée ; et que si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine* (2). Nous n'avons qu'à parcourir les définitions des conciles et des Pères de l'Eglise, lorsqu'ils ont décidé tant de questions sur la grâce du Rédempteur, et qu'ils en ont déclaré leurs sentimens. Nous n'avons même qu'à suivre les lumières de la raison, qui nous dicte assez, que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu, ne peuvent partir d'une nature aussi foible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder, et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

De là, quatre conséquences qui doivent nous servir de règles dans toute la conduite de notre vie. Première conséquence : c'est de reconnoître l'extrême dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, et de son infinie miséricorde ; c'est de nous humilier dans cette vue, et de trembler sous la main toute-puissante de Dieu ; c'est de ne nous glorifier de rien, ou de ne nous glorifier qu'en Dieu, *qui fait vouloir et exécuter* (3) suivant sa volonté toute bienfaisante, et qui, selon que s'exprime saint Augustin, *en couronnant nos vertus, couronne ses dons,*

(1) Joan. 15. — (2) 2. Cor. 3. — (3) Philip. 2.

beaucoup plus que nos mérites. Seconde conséquence : c'est de lever sans cesse les yeux au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des grâces divines. Car Dieu veut que nous les demandions : il veut que, sentant notre besoin, nous ayons recours à lui, que nous lui adressions nos vœux, que nous le sollicitions ; et n'est-ce pas aussi sur la nécessité de la grâce qu'est particulièrement fondée la nécessité de la prière ? Dans l'impuissance où nous réduit notre foiblesse, il ne nous reste que de nous écrier presque à chaque moment : *Ah ! Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous allons périr* (1) ! Troisième conséquence : c'est de bénir la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissé jusques à présent manquer de grâce. Tant de fois il nous a prévenus ! tant de fois il nous a éclairés, pressés, excités ! Voilà le sujet de notre reconnoissance, et voilà peut-être en même-temps le sujet de notre confusion et de notre condamnation. Dieu nous a appelés ; mais avons-nous prêté l'oreille à sa voix ? Il nous a inspirés, mais avons-nous répondu à ses inspirations ? en avons-nous profité ? Au contraire, combien de combats avons-nous livrés et soutenus, pour nous défendre de sa grâce, et pour en arrêter les mouvemens ? combien de temps l'avons-nous laissé frapper à la porte de notre cœur ? et maintenant même ne l'y laissons-nous pas encore sans lui ouvrir ? C'est le reproche qu'il faisoit à Jérusalem, et qu'il a bien droit de nous faire. Combien de fois, disoit-il à ce peuple infidèle, ai-je voulu te recueillir dans mon

(1) Matth. 8.

sein et entre mes bras? mais tu ne l'as pas voulu; et ma grâce, mille fois redoublée, n'a servi qu'à redoubler tes révoltes, et qu'à te rendre plus criminel. Reproche suivi de la plus affreuse menace. Car, poursuivoit le Seigneur, c'est pour cela, peuple rebelle, que tu seras abandonné; pour cela que cette grâce, si long-temps et si indignement rebutée, se retirera de toi. Or, sans le secours de ton Dieu, que feras-tu, que deviendras-tu? Quatrième et dernière conséquence : c'est de ne plus recevoir en vain la grâce, quand il plaît à Dieu de nous la donner; de ne nous pas exposer, par nos retardemens et nos résistances, à perdre un talent qui nous doit être d'autant plus cher, qu'il nous est plus nécessaire. S'il nous échappe, où le retrouverons-nous? Quelle autre ressource aurons-nous? Il n'est rien que nous négligions dès que la fortune ou que la vie en dépend; et nous négligeons, que dis-je? nous méprisons formellement, nous rejetons des grâces à quoi nous savons que le salut est attaché.

Second point. Avec la grâce nous pouvons tout. Qu'est-ce que la grâce? un secours de Dieu, qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout étant possible à Dieu, il s'ensuit que tout, avec le secours de Dieu, nous doit être possible? Allons par degrés : possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent; possible, jusqu'à devenir aisé et facile; possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. Quelle force! Voyons de quelle manière la grâce opère toutes ces merveilles.

possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent. Paul, ce vaisseau d'élection, en est un exemple bien marqué. Assailli de la tentation, il prie Dieu de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : *Ma grâce te suffit* (1). Mais, Seigneur, l'attaque est violente ; c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans relâche : Il n'importe ; quand tout l'enfer seroit déchaîné contre toi, *ma grâce te suffit.* Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité ? Non, ne crains point ; *ma grâce te suffit, et c'est dans l'infirmité même qu'elle éclate davantage et qu'elle paroît plus puissante.* Qui peut dire en effet combien la grâce dans tous les temps a fait de miracles ? miracles de conversion, miracles de sanctification. Qui peut dire combien d'endurcis elle a touchés, combien d'opiniâtres elle a soumis, combien de lâches et de paresseux elle a portés aux entreprises les plus héroïques ? Quelles sortes d'obstacles n'a-t-elle pas surmontés ? Quelles sortes d'engagemens n'a-t-elle pas rompus ? Demandons-le à Magdeleine, à cette femme pécheresse, que tant de nœuds attachoient si fortement au monde, et qui d'un premier effort de la grâce, brisa tous ses liens, renonça à tous les plaisirs et à toutes les pompes humaines, se dévoua pour jamais, et sans réserve, à Jésus-Christ. Demandons-le à saint Augustin, en qui la grâce, par un double triomphe, surmonta si heureusement, et l'obstination de l'hérésie, et la corruption du vice. Demandons-le à une multitude

(1) 2. Cor. 12.

innombrable de pécheurs aussi fameux par l'éclat de leur pénitence, qu'ils l'avoient été par l'excès de leurs désordres.

Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Nous savons quels exercices et quelles austérités pratiquoient dans les déserts tant de solitaires, et dans les cloîtres tant de pénitens dont nous avons entendu parler. Qu'étoit-ce que leur vie? Retraite, pauvreté, prières, jeûnes, veilles, travaux, macérations du corps, une parfaite abnégation d'eux-mêmes. Tout cela leur sembloit-il difficile? trouvoient-ils le joug trop pesant? se plaignoient-ils que Jésus-Christ les eût trompés en les assurant que *son fardeau est léger* (1)? Tous les chemins s'ouvroient devant leurs pas; et non-seulement ils marchoient, mais *ils couroient*, comme le Prophète, *dans les voies de Dieu* : pourquoi? parce que la grâce *leur dilatoit le cœur* (2), parce qu'elle leur aplanissoit les sentiers les plus raboteux et les plus épineux, parce qu'elle les emportoit sur ses ailes et les enlevoit. Sa vertu est toujours la même qu'elle étoit alors; et quoique la charité se soit refroidie de nos jours, il y a néanmoins encore de ces ames ferventes à qui la grâce fait accomplir tous les devoirs de la justice chrétienne avec une facilité et une ardeur que rien n'arrête.

Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. C'est le prodige que les siècles passés ont admiré dans les martyrs. Quel spectacle! Des hommes livrés aux tourmens les plus cruels, des hommes exposés aux bêtes féroces, attachés à des croix, étendus

(1) Matth. 11. — (2) Ps. 118.

sur des brasiers, plongés dans des huiles bouillantes, et cependant remplis de joie, s'estimant heureux, goûtant les plus pures délices et les plus sensibles consolations ! Voilà ce qu'on voyoit, et où l'on reconnoissoit le doigt de Dieu. Or ce doigt de Dieu, qu'étoit-ce autre chose que l'Esprit de Dieu, qui versoit dans leurs cœurs l'onction de sa grâce ? Car tel est le caractère de la grâce, d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficace.

De tout ceci quelle conclusion? quelles résolutions à prendre ? quelles erreurs à corriger ? Le voici en trois mots. De ne plus tant écouter nos défiances et nos craintes naturelles, quand il est question d'obéir à Dieu, et de travailler à notre salut et à notre perfection. De n'en point juger par nos propres forces, mais par la force de la grâce ; de nous abandonner à ses saints mouvemens, et de compter que ce que nous aurons entrepris et commencé avec elle, elle nous le fera soutenir et achever ; de nous encourager comme l'Apôtre, et de nous affermir contre les répugnances et les révoltes de la nature par ce généreux sentiment : *Je puis toutes choses en celui qui me fortifie* (1). Oui, je puis tout, mais en qui et par qui ? non point en moi-même, ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien, je ne puis rien : mais je puis tout dans le Tout-puissant, et par le Tout-puissant. Plus même je reconnoîtrai devant lui mon insuffisance, et je me confierai en lui dans la vue de ma

(1) Phil. 4.

foiblesse, plus je l'engagerai à verser sur moi les richesses de sa grâce, et à déployer en ma faveur toute sa vertu. Aura-t-elle pour moi moins de pouvoir que pour tant d'autres? Le bras du Seigneur n'est point raccourci, et sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est inépuisable.

MARDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme instituteur des sacremens, et en particulier du Baptême.

SERMON

SUR LE BAPTÊME.

Ipse vos baptisabit in Spiritu sancto et igni.

C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et de feu. Matthieu, chap. 3.

Ce feu de la charité, ces dons du Saint-Esprit répandus dans les cœurs, ces opérations divines et secrètes : voilà l'essentielle différence qui se rencontre entre les sacremens, soit de la loi de nature, soit de la loi de Moïse, et les sacremens de la loi de Jésus-Christ. Il n'appartenoit qu'à ce Dieu-homme de nous conférer, sous des signes extérieurs et visibles, une sainteté intérieure et invisible ; et c'est surtout ce qu'il fait dans le sacrement du baptême. Sacrement que nous marque spécialement Jean-Baptiste, et auquel j'ai cru devoir m'attacher dans ce discours. Sacrement dont peut-être nous n'avons

jamais bien connu, ni les avantages, ni les obligations. Or il nous est important de les connoître. Avantages du baptême, obligations du baptême. Avantages que j'appellerai la grâce du baptême : obligations que j'appellerai les engagemens du baptême. Cette grâce du baptême, c'est ce que nous avons reçu de Dieu et ce qui demande toute notre reconnoissance : premier point. Ces engagemens du baptême, c'est ce que nous avons promis à Dieu, et ce qui demande toute notre fidélité : second point. L'un et l'autre mérite une attention particulière, et les plus sérieuses réflexions.

Premier point. Grâce du baptême, grâce infiniment précieuse en deux manières : parce que c'est une grâce de salut et de sanctification, et parce que c'est une grâce de choix et de prédilection. Grâce de salut et de sanctification : comment cela? parce que c'est en vertu de cette grâce, que l'homme, conçu dans le péché, et né dans le péché est tout à coup régénéré en Jésus-Christ, et revêtu de Jésus-Christ; que d'enfant de colère il devient enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ. Car voilà, par le changement le plus merveilleux, ce qu'opèrent dans nous ces eaux saintes dont nous sommes lavés sur les sacrés fonts. *Autrefois*, écrivoit l'Apôtre aux Ephésiens, *nous n'étions devant Dieu, selon notre naissance, que des objets de haine et de colère; mais ce même Dieu, qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts,*

nous

nous a vivifiés en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, par l'excès de sa charité (1). C'est donc là que tout péché est effacé, que toute peine due au péché est remise ; là que l'ame est enrichie des trésors célestes, que la foi, l'espérance, la charité, que les habitudes des plus excellentes vertus lui sont infuses ; là, pour ainsi dire, que le sceau de Dieu lui est imprimé, et qu'au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, elle reçoit un caractère ineffaçable, qui est le caractère de chrétien. Caractère plus glorieux mille fois que tous ces titres de noblesse dont le monde repaît son orgueil, et dont il tire tant de vanité. Caractère dont la dignité, si j'ose user du même langage que saint Léon, va jusqu'à nous rendre en quelque sorte participans de la nature divine. Caractère que nous porterons avec nous au tribunal de Dieu, pour y être reconnus comme les disciples de son Fils bien-aimé, comme son peuple, comme son troupeau.

Telle est, dis-je, la grâce du baptême ; tels sont pour nous les avantages inestimables qu'elle renferme. Mais y pensons-nous ? est-ce par là que nous mesurons notre bonheur, et que nous nous croyons favorisés du ciel ? Si Dieu, par proportion, nous avoit autant élevés selon le monde ; s'il nous avoit délivrés des misères du monde et comblés de ses prospérités et de ses honneurs, peut-être alors serions-nous touchés de quelque reconnoissance. Du moins serions-nous sensibles et très-sensibles à l'éclat de cette fortune temporelle. Mais qu'il nous

(1) Ephes. 2.

ait purifiés, mais qu'il nous ait réconciliés, mais qu'il nous ait sanctifiés, et que par cette sanctification du baptême nous soyons entrés dans nos droits à l'héritage éternel, ce sont des faveurs trop au-dessus des vues humaines, pour intéresser des mondains accoutumés à n'estimer les choses et à n'en juger que par les sens. O homme aveugle et tout terrestre! ne prendrez-vous jamais des sentimens conformes à votre véritable grandeur? ne la reconnoîtrez-vous jamais? Rendez grâces à la divine Providence des autres qualités dont il lui a plu vous honorer à l'égard de cette vie mortelle et présente, j'y consens, et vous le devez. Quoique ce ne soient que des qualités passagères, et que toutes les grandeurs qui y sont attachées doivent périr, ce sont toujours des dons Seigneur; mais de quel prix ces dons peuvent-ils être à vos yeux, dès que vous les mettrez en parallèle avec ce don parfait, comme parle l'Apôtre, avec ce grand don qui descend spécialement du Père des lumières, et qui vous approche de votre Dieu par de si étroits et de si saints rapports? Avançons.

Non-seulement grâce de salut et de sanctification, mais grâce de choix et de prédilection. Ce choix, cette préférence nous plaît en tout, et nous flatte. Or elle est entière ici, et c'est une circonstance bien remarquable. On a formé jusques à présent et l'on forme tous les jours tant de raisonnemens et de questions sur cette multitude d'enfans morts avant que de naître, et hors d'état, par cette mort prématurée, de parvenir à la grâce du baptême. On

demande par quel malheur imprévu, ou quelle conduite de la Providence, d'autres heureusement nés et sur le point de recevoir la sainte ablution, ont été enlevés dans le moment qu'on s'y attendoit le moins, et sans qu'on ait pu les pourvoir d'un sacrement si nécessaire. On demande pourquoi, dans des terres infidèles et dans les plus vastes empires, Dieu permet que des peuples entiers manquent de ce secours, et soient privés de ces sources de vie qui nous sont ouvertes. On fait là-dessus bien des recherches, on propose bien des difficultés, on imagine bien des convenances : et moi, sans prétendre m'ingérer dans les conseils de la sagesse éternelle, je me contente d'adorer la profondeur de ses jugemens. Car à qui appartient-il de connoître les voies du Seigneur, et qui peut pénétrer dans ses pensées? Mais du reste, le point capital à quoi je m'attache, c'est de faire un retour salutaire sur moi-même; c'est d'apprendre de l'infortune des autres et du triste abandonnement où ils semblent être, quel est donc le bien que je possède. Hé! mon Dieu! où en serois-je, si vous m'aviez traité comme eux; et pourquoi, Seigneur, avez-vous jeté sur moi un regard plus favorable? Qu'avoient-ils fait contre vous? qu'avois-je fait pour vous? Mystère de grâce dont je suis redevable à votre miséricorde : et sur quoi je n'ai autre chose à dire, que de m'écrier avec le Prophète royal, dans les mêmes sentimens d'admiration, d'amour, de gratitude : Le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers *n'en a pas usé de même envers toutes les nations;* il ne les a pas distinguées comme

moi, *et ne leur a pas révélé ses commandemens* (1). Heureux si je sais lui rendre ce qu'il attend de ma fidélité !

SECOND POINT. Engagemens du baptême. Le baptême est une grâce, nous n'en pouvons douter ; mais c'est en même temps une dette. Nous y avons contracté des engagemens inviolables ; et pour concevoir une juste idée de ces engagemens du baptême, considérons-en, dans une courte exposition, et l'étendue, et la solennité. Engagemens les plus étendus, puisqu'ils embrassent toute la loi. Engagemens les plus solennels, puisque nous en avons pris Dieu même à témoin et toute son Eglise.

Je dis d'abord engagemens les plus étendus : car comme l'Apôtre instruisant les Galates, leur déclaroit, et, afin de donner plus de force à ses paroles, leur protestoit que quiconque, selon la pratique et l'esprit de l'ancienne loi, se faisoit circoncire, étoit dès lors, et en conséquence de cette circoncision légale, étroitement obligé de garder tous les préceptes de la loi judaïque; ainsi dois-je avec la même assurance, non-seulement annoncer et déclarer, mais protester à tout homme honoré dans la loi nouvelle du caractère de chrétien, que du moment qu'il commença de *renaître par l'eau et par le Saint-Esprit*, il commença d'être soumis à la loi et à toute la loi du divin législateur dont la grâce lui fut communiquée; c'est-à-dire, que dès ce jour et dès cet instant, il s'assujettit à l'indispensable obligation où

(1) Ps. 147.

nous sommes de professer cette loi, de ne rougir jamais de cette loi, de vivre selon cette loi, de persévérer jusques à la mort dans l'observation de cette loi, d'éviter tout ce que cette loi défend, et de ne rien omettre de tout ce qu'elle ordonne. Et parce que l'ennemi commun de notre salut, parce que le monde, la chair, s'opposent continuellement dans nous à la pratique de cette loi, et qu'ils emploient tous leurs efforts à nous en détourner, c'est pour cela qu'en entrant dans la milice de Jésus-Christ, nous avons renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités. D'où vient que, selon l'excellente morale des apôtres, et les enseignemens qu'ils nous ont laissés, avoir été baptisé en Jésus-Christ, c'est être mort au péché, mort à soi-même, à ses passions, à ses sens, à tous les désirs du siècle, pour ne mener sur la terre qu'une vie céleste.

Saints engagemens aussi solennels qu'ils sont étendus. Je dis engagemens solennels, et c'est l'autre article que j'ajoute. En effet, ces engagemens du baptême, ce sont des promesses, mais des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la face des autels, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garans des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes dans le cours des temps nous avons confirmées. Quand donc, par le déréglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les Pères ont traité

de parjure, de désertion, d'apostasie. Or n'est-ce pas le désordre presque général du christianisme? Où en sommes-nous, et que sommes-nous? Sommes-nous chrétiens, sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre; ni païens, puisque nous croyons en chrétiens; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse; c'est un abus sacrilége et une profanation.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux pour sa confusion et pour son désespoir: et Dieu en aura toujours le souvenir présent pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là en effet que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier, et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la grièveté des péchés selon la sainteté des états; et suivant cette règle très-juste et très-bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui pèche est plus coupable qu'un simple laïque, parce qu'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux que dans un homme du monde, parce que le religieux est appelé à une plus haute perfection que le séculier. Or, nous de-

vons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peuples nés dans les ténèbres de l'infidélité et privés de la grâce du baptême. Malheur à vous, disoit le Sauveur des hommes, parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avoit fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous : car au jugement de Dieu vous serez traités avec plus de sévérité que ceux de Tyr et de Sidon : pourquoi? parce que ces idolâtres se seroient convertis, et qu'ils auroient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avoient été éclairés comme vous et prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas de n'être point né, que d'avoir trahi et vendu son maître, il vaudroit mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au christianisme que de n'en avoir pas rempli les devoirs, et d'avoir violé des engagemens aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

MERCREDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme juge de l'univers.

SERMON

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Cujus ventilabrum in manu suâ, et permundabit aream suam.

Il a le van en main, et il nettoiera son aire. Matthieu, chap. 3.

Dans cette figure, qui ne reconnoît Jésus-Christ envoyé du ciel, non plus pour sauver le monde, mais pour le juger? Comme au temps de la moisson le laboureur prend le van dans les mains et nettoie son aire, il viendra, ce juge des vivans et des morts, armé du glaive de sa justice, pour faire le discernement des justes et des pécheurs, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Jugement universel où cet homme-Dieu présidera lui-même et en personne : pourquoi? par trois raisons : afin que ce jugement soit plus sensible, c'est la première; afin que ce jugement soit plus irréprochable, c'est la seconde; afin que ce jugement soit plus rigoureux, c'est la troisième, et voilà le sujet des trois points.

Premier point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus sensible. Développons

cette première pensée. C'est un mystère de notre religion que ce qui nous est déclaré en termes exprès dans l'évangile au sujet du jugement général, savoir, que *le Père céleste*, tout Père et tout Dieu qu'il est, *ne juge personne, mais qu'il a donné à son Fils toute la puissance de juger* (1). Et ce qui paroît encore plus surprenant, c'est que l'évangile ajoute que le Père a donné cette puissance à son Fils, *non pas absolument et précisément parce qu'il est son Fils, mais parce qu'il est Fils de l'homme* (2). Mystère qui ne nous est pas tellement révélé par la foi, qu'il ne se trouve en même temps fondé sur une très-importante raison. Car il est vrai : c'est à Dieu qu'il appartient de juger souverainement; mais, comme a fort bien remarqué saint Augustin, Dieu demeurant dans la forme et dans la nature de Dieu, étoit trop élevé au-dessus de nous, trop éloigné de notre vue et de nos sens, pour entreprendre d'exercer lui-même à notre égard un jugement public et réglé. Il a fallu qu'il s'humanisât, et, si je l'ose dire, qu'il se proportionnât à nous; c'est-à-dire il a fallu qu'il se fît homme, afin qu'ayant à juger des hommes, il pût se montrer sensiblement à eux et se faire entendre. Voilà ce qu'exprimoit admirablement le saint patriarche Job, lorsque, parlant à Dieu, dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de son ame, il lui disoit : *Seigneur, ne me condamnez pas* (3); quelque coupable que je sois, ne me poursuivez pas dans la rigueur de votre justice : mais suspendez-en les arrêts; et s'il est nécessaire pour m'en défendre que

(1) Joan. 5. — (2) *Ibid.* v. 27. — (3) Job. 10.

je me prévale de ma foiblesse, en vous opposant votre propre grandeur et l'excellence de votre être, permettez-moi de vous demander s'il vous convient d'entrer en jugement avec moi? *Avez-vous comme moi des yeux de chair? voyez-vous les choses comme je les vois? Vos jours sont-ils semblables aux miens*, et êtes-vous homme mortel comme je le suis? Sentiment, au rapport même de l'Ecriture, dont Job étoit prévenu, dans la connoissance anticipée qu'il avoit qu'en effet notre Dieu se feroit chair, et que, dans cette chair empruntée de nous, il seroit plus en état de faire comparoître devant lui toutes les nations et d'appeler tout l'univers à son tribunal.

Nous le verrons donc, et nos yeux seront frappés de l'éclat de sa gloire. Nous le verrons, dis-je, *ce Fils de l'homme, venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* (1). Quel spectacle. quel objet de terreur, quand, après les guerres, les famines, les pestes; après les tremblemens de terre, les frémissemens et les débordemens de la mer; après la chute des étoiles, les éclipses de la lune, du soleil; après le bouleversement du monde et la résurrection générale des morts, il paroîtra accompagné de toute la milice du ciel, et qu'il s'assiéra sur son trône! *Les hommes en sécheront de peur* (2). Et qui ne trembleroit pas, à la présence de ce juge redoutable, devant qui toute distinction humaine disparoîtra, toute dignité sera abaissée, toute autorité détruite, toute grandeur

(1) Luc. 21. — (2) *Ibid.*

anéantie? Car il n'y aura plus là, à proprement parler, ni grands, ni petits, ni rois, ni sujets, ni riches, ni pauvres : tout sera confondu; et d'homme à homme, il ne restera plus d'autre différence que le mérite des œuvres. Craignons dès maintenant celui qu'il ne sera plus temps de commencer à craindre, lorsqu'il se fera voir sensiblement à nous, le bras levé et prêt à lancer la foudre sur nos têtes. Honorons-le et imitons-le dans les travaux et les humiliations de son premier avénement, si nous voulons nous le rendre favorable dans son avénement glorieux, et au grand jour de ses vengeances éternelles.

SECOND POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus irréprochable. Comme Dieu est la vérité même et la sainteté, c'est le caractère de tous ses jugemens d'être saints et sans reproche. Dès que ce sont les jugemens du Seigneur, dit le Prophète, ils n'ont point besoin de justification, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes. Cependant, afin que ce dernier jugement, où tous les hommes seront cités et qui fera la consommation des siècles, fût encore, autant qu'il est possible et dans le sens que nous devons l'entendre, un jugement plus irréprochable, il falloit que Jésus-Christ même, rédempteur du monde, y tînt la place de juge, et qu'il y prononçât la sentence. La preuve en est évidente, et la voici : car s'il y a un jugement qui soit à couvert de tout soupçon, c'est-à-dire, s'il y a un jugement qui ne puisse être suspect, ni de prévention, ni d'inimitié, ni d'antipathie, ni

d'envie, ni d'intérêt propre, ni de toute autre disposition mauvaise et de toute autre passion, c'est sans doute celui d'un ami, celui d'un bienfaiteur, d'un patron, celui d'un frère uni à nous par les nœuds les plus étroits de la nature et du sang. Or Jésus-Christ, en qualité de sauveur, est à notre égard plus que tout cela; et quel droit par conséquent, le pécheur auroit-il de le récuser? Qu'aura-t-il à lui opposer? Quelle plainte aura-t-il lieu de former, ou de quelle excuse pourra-t-il s'autoriser?

Dira-t-il que c'est un juge préoccupé contre lui? mais de quel front oseroit-il le dire, lorsqu'il verra ce Dieu fait homme pour lui; lorsqu'il verra la croix où ce Dieu fait homme fut attaché pour lui; lorsqu'il verra sur le sacré corps de ce Dieu fait homme, les cicatrices des plaies qu'il reçut pour lui? Dira-t-il qu'il n'étoit pas instruit des voies du salut et qu'il ne les connoissoit pas? Mais comment pourroit-il le dire, lorsque ce Dieu fait homme lui présentera la loi qu'il est venu, comme nouveau législateur, nous enseigner autant par ses exemples que par ses paroles, et qui tant de fois au milieu du christianisme (car c'est à des chrétiens que je parle ici) lui a été annoncée, notifiée, expliquée? Dira-t-il que les grâces, que les moyens lui ont manqué? Mais auroit-il l'assurance de le dire à ce Dieu fait homme, qui lui produira son sang comme une source inépuisable de secours spirituels dont il fut si abondamment pourvu; qui lui demandera compte de tant de lumières et de vues, de tant d'inspirations et de mouvemens intérieurs, de tant de retours se-

crets et de remords de la conscience, de tant d'avertissemens, de conseils, d'exhortations, de leçons; qui lui fera le même reproche que Dieu faisoit à Jérusalem et dans les mêmes termes : *Réponds, ame ingrate, réponds. Qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie pas fait?* (1) et de tout ce que t'a suggéré la malice de ton cœur, que n'a-tu pas fait contre moi? De là, cette conviction qui accablera le pécheur, forcé de reconnoître la multitude et l'énormité de ses iniquités. De là, cette confusion qui le troublera, qui l'interdira, qui lui fermera la bouche. He! quelle pourroit être sa défense? Quoi qu'il voulût alléguer en sa faveur, l'univers assemblé le démentiroit. Car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous le fait entendre au livre de la Sagesse, et dans les termes les plus formels : *Il armera toutes les créatures, pour tirer vengeance de ses ennemis, et le monde entier combattra avec lui contre les insensés* (2). Humilions-nous dès maintenant en sa présence. Ne cherchons point par de vaines excuses à nous justifier; mais confessons-nous coupables et dignes de ses châtimens, afin que l'humilité de notre confession et la sincérité de notre repentir attirent sur nous ses miséricordes.

TROISIÈME POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus rigoureux. Il paroît étrange, et il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que nous devons être jugés avec moins d'indulgence, parce que c'est un Dieu Sauveur qui nous

(1) Isaï. 5. — (2) Sap. 5.

jugera. Nous comprenons sans peine la parole de saint Paul : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant* (1). Mais qu'il soit en quelque sorte plus terrible de tomber dans les mains d'un Dieu médiateur, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut : voilà ce qui nous étonne et ce qui renverse toutes nos idées. Cette vérité néanmoins est une des plus constantes et des plus solidement établies : comment? c'est qu'après avoir abusé des mérites d'un Dieu sauveur et profané son sang précieux, le pécheur en sera plus criminel, et qu'une bonté négligée, offensée, outragée, devient le sujet de l'indignation la plus vive et de la plus ardente colère. Job disoit à Dieu : *Ah ! Seigneur, vous êtes changé pour moi dans un Dieu cruel* (2). Funeste changement qu'éprouveront tant de libertins et de pécheurs, de la part de ce Dieu-homme qu'ils auront, les uns méconnu en renonçant à la foi, les autres méprisé et déshonoré par la transgression de sa loi. Ce qui devoit leur donner un accès plus facile auprès de lui, et leur faire trouver grâce, je veux dire les abaissemens et les travaux de son humanité, sa passion, sa mort, c'est, par un effet tout contraire, ce qui l'aigrira, ce qui l'irritera, ce qui lui fera lancer sur eux les plus sévères arrêts et les anathèmes les plus foudroyans.

Juge d'autant plus inexorable qu'il aura été sauveur plus miséricordieux. Aussi est-il remarquable dans l'Ecriture, qu'à ce dernier jour, qui sera son jour, il nous est représenté comme un agneau, mais

(1) Hebr. 10. — (2) Job. 30.

un agneau en fureur (1), qui répand de tous côtés la désolation et l'effroi. Telle est l'affreuse peinture que nous en fait le disciple bien-aimé, saint Jean, au chapitre sixième de son Apocalypse, lorsque annonçant par avance le dernier jugement de Dieu, dont il avoit eu une vue anticipée, et le décrivant, il dit que les rois, les princes, les potentats de la terre, les conquérans, les riches, que tous les hommes, soit libres, soit esclaves, saisis d'épouvante et consternés, allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et qu'ils s'écrièrent : Montagnes et rochers, tombez sur nous et dérobez-nous à la colère de l'Agneau : car le grand jour de sa colère est arrivé; et qui peut soutenir ses regards?

Il n'y aura donc point à lui remontrer, dans l'espérance de le fléchir, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous : il s'en souviendra, mais pour régler par ce souvenir même la mesure de ses vengeances. Je le sais; j'ai tout fait pour vous, tout souffert pour vous; mais vous en avez perdu tout le fruit. Or il faut que j'en sois dédommagé, que j'en sois vengé; et pour cela, *retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel* (2). Ils y descendront, et c'est là qu'ils seront tourmentés, selon qu'ils auront été, dans la distribution de ses grâces, plus ou moins libéralement partagés. Car la rigueur de ce jugement, quoique extrême du reste, aura ses degrés. Jugement rigoureux pour tous; mais plus encore pour les uns que pour les autres. Il ne tient qu'à nous de le prévenir, de nous rendre Jésus-Christ propice, en

(1) Apoc. 6. — (2) Matth. 25.

nous revêtant de son esprit et nous conformant à lui; d'employer utilement ses dons, et de marcher dans les voies du salut qu'il nous a tracées; de pratiquer fidèlement son évangile, de prendre tous ses sentimens, d'imiter toutes ses vertus. C'est ainsi que nous mériterons qu'il nous mette au nombre de ses élus, quand il fera cette fatale séparation des bons et des méchans, et qu'il nous dise : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde* (1).

JEUDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés.

SERMON
SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Congregabit triticum suum in horreum.

Il amassera son blé dans le grenier. Matthieu, chap. 3.

Ce n'est pas seulement pour la condamnation des pécheurs que Jésus-Christ a reçu de son Père le pouvoir de juger le monde, mais pour la gloire et la récompense des justes. Comme le bon grain que le père de famille, selon l'expression figurée de Jean-Baptiste, fait recueillir et garder avec soin dans ses greniers, le Sauveur des hommes doit conduire avec lui ses élus dans son royaume, et leur faire goûter dans cette sainte patrie toutes les douceurs du bonheur

(1) Matth. 25.

céleste.

céleste. Suprême bonheur, capable de nous rendre vraiment heureux, et dans la vie future, et dans la vie même présente : dans la vie future, où nous le posséderons; dans la vie même présente, où nous l'attendons. Nous allons donc voir, en premier lieu, comment la possession de ce bonheur est, dans le ciel, pour les élus de Dieu, une félicité consommée; et nous verrons, en second lieu, comment, même dès ce monde, la seule attente de ce bonheur est déjà, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux vérités qui, par la haute estime qu'elles nous donneront de cette souveraine béatitude, nous engageront à y penser uniquement, et à redoubler sans cesse nos soins pour la mériter.

Premier point. Bonheur du ciel, bonheur dont la possession est pour les élus de Dieu une félicité consommée. Car un état où l'homme n'a plus rien à désirer de tout ce qui peut contribuer à sa béatitude, et un état où l'homme n'a plus rien à craindre de tout ce qui pourroit troubler sa béatitude et la terminer, voilà ce que nous pouvons appeler une félicité complète. Or tel est l'état des élus de Dieu dans le ciel. Ils possèdent Dieu, et dans Dieu ils trouvent le repos le plus parfait et l'assemblage de tous les biens : le repos le plus parfait, puisque Dieu est leur fin dernière, et que chaque être parvenu à sa fin, s'y repose comme dans son centre; l'assemblage de tous les biens, puisque Dieu est seul tout leur bien, et que lui seul, par une conséquence naturelle, il leur tient lieu de toutes choses. C'est pourquoi le Sauveur des

hommes disoit à ses disciples, *Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez rien à mon Père* (1), leur faisant entendre que rien alors ne leur manqueroit. Mais qu'est-ce que cette possession de Dieu? Qu'opère-t-elle dans l'ame bienheureuse? Comment la remplit-elle, la rassasie-t-elle, l'enivre-t-elle de ces torrens de joie dont a parlé le Prophète? Mystères, nous répond le grand Apôtre, qu'il n'est permis à nul homme sur la terre de pénétrer. Mystères au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu, de tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu, de tout ce que l'esprit de l'homme a jamais compris. Et de ce que ni l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, ni l'oreille de l'homme n'a jamais rien entendu, ni l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de pareil, n'est-ce pas cela même qui nous fait mieux connoître l'excellence de ce bonheur incompréhensible et ineffable?

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir, et la foi nous l'enseigne, que dans cette béatitude tous les désirs de notre cœur seront tellement accomplis, qu'il ne nous restera plus rien à souhaiter; de même aussi que dans tout l'avenir et dans tout le cours de cette éternelle béatitude, nous n'aurons plus rien à craindre, parce que c'est une béatitude sans terme, et qu'elle nous mettra à couvert de toutes les révolutions et de tous les changemens. Ainsi nous a-t-elle été annoncée dans l'évangile et promise par Jésus-Christ, comme *une joie* durable et permanente *que personne ne peut ravir;* comme un bonheur indé-

(1) Joan. 16.

pendant de tout accident humain, de toute puissance ennemie; comme *une rédemption* (1), un affranchissement, une délivrance de tous les maux, soit de l'ame, soit des sens; de toutes les entreprises et de toutes les persécutions où peuvent exposer l'animosité, l'envie, la violence, l'intrigue, la cabale. Eternellement les élus du Seigneur, rassemblés dans son sein, aimeront Dieu et seront aimés de Dieu; et dans cet amour mutuel et invariable, éternellement ils jouiront de l'abondance de la paix et des plus pures délices.

Que prétendons-nous, et à quoi aspirons-nous, si ce n'est pas là que nous portons tous nos vœux? Qui nous arrête? et quel autre bonheur nous enchante? Où le faisons-nous consister, ce faux bonheur dont nous sommes si jaloux? Est-ce dans ces biens bornés, qui jamais n'éteignent notre soif, et nous laissent toujours un vide infini dans le cœur? Quel opulent du siècle a dit quelquefois: C'est assez? Quel ambitieux comblé d'honneurs, a dit: Il ne m'en faut pas davantage, et je ne vise pas plus haut? Quel voluptueux, nourri dans le plaisir, a dit: Je suis content, et je ne veux rien de plus? Est-ce dans ces biens passagers, que nous ne possédons jamais sans inquiétude, parce que nous savons à combien de revers et à quelles décadences ils sont sujets? Hommes aveugles et insensés! jusqu'à quand le charme de la bagatelle nous fascinera-t-il les yeux, et nous cachera-t-il le seul bien solide et véritable que nous devons rechercher? Quelle comparaison

(1) Luc. 21.

de ce souverain bien, et de ces ombres sans fond et sans consistance, de ces vaines figures qui nous éblouissent et qui nous jouent? Cependant, par le renversement le plus déplorable et par une espèce d'ensorcellement, c'est à ces figures que nous nous attachons, et c'est après ces ombres que nous courons. Car voilà à quoi se passe la vie de tout ce que nous voyons de mondains, les uns tout occupés de leur agrandissement selon le monde, les autres dominés par un vil intérêt et dévorés d'une insatiable avidité, qui ne demande qu'à se remplir; d'autres plongés dans une oisive mollesse, et uniquement attentifs à contenter leurs sensuelles cupidités; tous aussi peu touchés de l'avenir que s'ils n'avoient rien à y prétendre, et qu'ils n'eussent aucune part aux promesses du Seigneur. Dis-je rien dont nous ne soyons témoins; et pour peu qu'on ait de zèle, peut-on voir un égarement si prodigieux sans en ressentir la douleur la plus amère?

Second point. Bonheur du ciel, bonheur dont la seule attente est, dès ce monde même, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux effets qu'elle produit dans une ame chrétienne: l'un est d'y retrancher les principes ordinaires des peines qui nous troublent en ce monde; et l'autre est d'y répandre une onction toute divine, et d'y faire couler les plus douces consolations par un avant-goût des biens de l'éternité. Donnons à l'un et à l'autre l'éclaircissement nécessaire.

Quels sont communément les principes de tant de

peines dont nous sommes sans cesse agités et troublés ? C'est notre extrême attachement aux biens de la vie, et c'est la vivacité de notre sentiment dans les maux de la vie. Nous estimons les biens de la vie, nous les aimons ; et de là, pour les acquérir ou pour les conserver, mille désirs qui nous brûlent, mille passions qui nous déchirent, mille jalousies qui nous rongent, mille soins, mille embarras qui nous tourmentent. Nous redoutons les maux de la vie, nous y sommes sensibles à l'excès ; et de là, soit que nous en soyons attaqués, ou seulement que nous en soyons menacés, ces frayeurs mortelles qui nous dessèchent, ces impatiences qui nous aigrissent, ces dépits qui nous désespèrent, ces chagrins, ces désolations qui nous accablent. N'est-ce pas là ce qui fait, dès maintenant, le supplice de tant de gens, n'est-ce pas ce qui les rend malheureux ?

Mais quel seroit le remède ? c'est une sainte indifférence qui corrigeât cet amour désordonné des biens de la vie ; et c'est une généreuse patience qui modérât cette sensibité excessive dans les maux de la vie. Or telles sont les heureuses dispositions où s'établit une ame fidèle qui tourne toutes ses pensées vers le ciel, et ne s'occupe que du royaume de Dieu où elle est appelée. Voit-elle les grandeurs du monde, les fortunes du monde ? tout cela ne la touche point, parce qu'elle sait qu'elle n'est point faite pour tout cela, mais qu'elle est destinée à quelque chose de plus grand. *J'ai prié le Seigneur*, dit-elle avec le Prophète roi, et je lui ai

demandé *qu'il me fît connoître ma fin* (1). J'ai considéré que *mes jours sont mesurés*, *et que toute la vie de l'homme ici-bas*, *n'est que vanité ; qu'il thésaurise sans savoir pour qui*, *et qu'après s'être fatigué inutilement*, *il disparoît comme un songe. Hé ! quelle est donc mon attente*, ai-je conclu ; *n'est-ce pas le Seigneur*, et ce qu'il me réserve dans sa gloire ? que m'importe tout le reste ? Est-elle assaillie de disgrâces temporelles, de souffrances, d'adversités, de misères ? tout cela ne l'ébranle point, parce qu'elle sait que tout cela ne sert, en l'éprouvant, qu'à lui assurer la couronne qui est le terme de son espérance. *Je souffre*, s'écrie-t-elle avec l'Apôtre des nations, *mais je n'en ai point de confusion* (2), et au milieu de toutes les calamités humaines, je ne me laisse point déconcerter ni abattre : *car je n'ignore pas quel est celui en qui je me confie*, *et je puis compter qu'il me garde mon dépôt*, et que mon trésor ne périra point entre ses mains. Quel soutien ! et dans ce lieu d'exil où nous vivons, s'il peut y avoir quelque bonheur pour nous, en concevons-nous un autre que ce dégagement du cœur, que cette paix inaltérable, que cette indépendance de toutes les vicissitudes et de tous les événemens ; que cette force, cette fermeté supérieure à tout ce qu'il peut arriver d'infortunes, de pertes, de traverses, d'humiliations, d'infirmités ?

Que sera-ce, si nous ajoutons l'onction sainte et les consolations intérieures que l'on goûte à contempler la maison de Dieu et toutes ses richesses ?

(1) Ps. 38. — (2) 2. *ad* Tim. 1.

Car dès cette vallée de larmes, où nous n'en avons encore qu'une image imparfaite et ne la voyons que de loin, la méditation, aidée de la grâce, nous la rend en quelque sorte présente, et nous en fait déjà sentir par avance les beautés inestimables. Mais n'entreprenons point ici d'expliquer ce que c'est que ce sentiment, que ce goût. Il en faut faire épreuve pour le connoître. David l'éprouvoit et le connoissoit; et c'est au souvenir de la céleste Jérusalem, que son ame s'enflammoit, qu'elle s'abîmoit, pour ainsi dire, et se perdoit heureusement en Dieu : *Seigneur, Dieu des vertus, que j'aime à me retracer la magnificence, l'éclat, la splendeur de vos tabernacles* (1)*!* Plus j'y pense, plus la vue que j'en ai me touche; et le trait qui me pénètre est si vif, *que j'en tombe même en défaillance.* Tant de saints l'ont éprouvé et l'ont connu. Bien d'autres l'éprouvent chaque jour et le connoissent : car, dans tous les états, malgré la corruption du siècle, il y a toujours, par la Providence divine, un petit nombre d'ames ainsi dégagées de la terre, et dont *tout le commerce est au ciel.* Envions leur sort, et déplorons le nôtre. Reconnoissons notre aveuglement, et travaillons à le guérir. Nous voulons dès ce monde une vie tranquille, et nous négligeons d'apprendre où se trouve cette tranquillité et ce calme. Ouvrons les yeux de la foi. Elevons-nous par l'espérance chrétienne au-dessus de tous les objets mortels et périssables; et pour notre bonheur, même présent, ne nous occupons que du bonheur à venir.

(1) Ps. 83.

VENDREDI.

Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.

SERMON

SUR LA DAMNATION ÉTERNELLE.

Paleas autem comburet igni inextinguibili.

Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point. Matthieu, chap. 3.

Je vous l'ai annoncé, pécheurs, et je viens encore ici vous le faire entendre : autant que notre Dieu est riche en miséricorde et libéral dans ses récompenses, autant est-il sévère dans ses arrêts, et redoutable dans ses châtimens. Il ramasse le bon grain pour le conserver ; mais il rejette la paille pour la brûler. Il appelle à lui ses élus, et les couronne dans son royaume ; mais il sépare de lui ses ennemis, et les précipite loin de sa présence, dans un lieu de tourmens. Que dis-je ? Jusque dans ce lieu de torture et au même temps qu'il les réprouve, il leur est toujours présent : et pourquoi? pour leur faire sentir toute la pesanteur de son bras et pour déployer sur eux toute la rigueur de sa justice. Car sans donner dans aucune contradiction, ni que ces deux points se détruisent l'un l'autre, voici, selon l'idée que j'en conçois, en quoi je fais consister le terrible mystère de la dam-

nation éternelle. Je dis que c'est tout ensemble, et dans une éternelle séparation de Dieu, et dans une présence éternelle de Dieu. Prenez garde : Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du reprouvé : premier point; Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé : second point. Deux articles importans que nous avons à développer, et deux grands sujets de nos réflexions et de notre crainte.

Premier point. Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé. Afin de mieux comprendre le malheur de cette fatale séparation, il faut d'abord supposer que Dieu, comme Dieu, étant le souverain être, il est aussi le souverain bien. Non-seulement le souverain bien en lui-même et pour lui-même, mais le souverain bien de l'homme et sa fin dernière. Il faut encore poser pour principe incontestable, que de vouloir être heureux, c'est un désir si naturel à l'homme, une inclination si nécessaire, que rien ne peut l'arracher de son cœur. D'où suit enfin une troisième vérité, que dans tous ses sentimens, dans toutes ses démarches, l'homme, par une pente née avec lui, et dont il n'est pas en pouvoir d'arrêter l'impression, tend sans cesse vers Dieu : comment cela? parce que sans cesse il tend vers son propre bien et son bonheur, et que Dieu seul est ce bien dont il ne peut se passer, et ce souverain bonheur qu'il cherche. Car comme disoit à Dieu saint Augustin : *Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits*,

et ce n'est que pour vous; et tant que notre cœur ne se reposera pas en vous, il sera dans l'agitation et le trouble.

Voilà ce que le réprouvé sur la terre ne connoissoit pas, ou de quoi il n'avoit qu'une vue confuse. Il sentoit assez que tout ce que le monde lui présentoit, ne lui pouvoit suffire; d'un objet il couroit bientôt à un autre, et toujours il lui falloit quelque chose de nouveau; mais ce quelque chose où il aspiroit et qui lui manquoit, qu'étoit-ce? il ne faisoit pas attention que c'étoit Dieu. Quand l'a-t-il connu? hélas! lorsqu'il n'a pu le connoître que pour son supplice et pour son désespoir. La mort, toute ténébreuse qu'elle est, en l'enlevant, et l'ensevelissant dans ses ombres, lui a ouvert les yeux et l'a éclairé. Depuis ce terrible moment, il porte toujours dans son esprit l'image de Dieu profondément gravée; mais une image qui le consterne et qui l'accable; mais une image qui le transporte jusqu'à la fureur, mais une image qui, lui retraçant le prix infini du bien qu'il a perdu, lui retrace tout le malheur de la perte infinie qu'il a faite. En effet, plus de Dieu pour lui. Non pas que ce Dieu, dont il est séparé et entièrement abandonné, ne soit plus le Dieu de l'univers, ni qu'en particulier et à la lettre, ce ne soit plus son Dieu; mais plus de Dieu en qui il puisse espérer, plus de Dieu qu'il puisse posséder, plus de Dieu qu'il puisse aimer de cet amour qui fait la béatitude des saints, et qui devoit faire dans les siècles des siècles sa suprême félicité.

Ah ! plus de Dieu ! par conséquent plus rien : ni dons de la nature, ni dons de la grâce, ni dons de la gloire, ni paix, ni repos ; car la perte de Dieu enferme la perte de tout cela, ou ce qui peut rester de tout cela, ne doit être qu'un surcroît de peine.

Séparation d'autant plus affreuse, et perte d'autant plus désolante, qu'elle est irréparable. Dieu l'a dit, il a lancé ce foudroyant anathème, il a prononcé cette parole attérante, *Retirez-vous :* jamais il ne le révoquera. Eternellement le réprouvé ressentira une telle perte, parce qu'éternellement il aura dans son souvenir l'idée du Dieu qui s'est séparé de lui, et qu'éternellement cette idée lui représentera l'excès de sa misère ; éternellement il souhaitera d'être reçu au festin de l'époux céleste, et Dieu éternellement lui dira : *Retirez-vous.* Eternellement il s'écriera : *Où est mon Dieu ?* et Dieu éternellement lui répondra : *Retirez-vous* (1). De là quel dépit dans le cœur de ce malheureux, frappé d'une malédiction qu'il pouvoit prévenir, et dont il ne lui est plus possible de se relever ! dépit contre Dieu, et dépit contre lui-même : contre Dieu, qui se rend inexorable à tous ses vœux, et inaccessible à toutes ses poursuites ; contre lui-même, parce que lui-même il a commencé ce funeste divorce, et qu'il en est l'auteur ; parce que de lui-même et par une aveugle passion qui l'entraînoit, il s'est détaché de Dieu son créateur, pour s'attacher à de viles créatures. Jugez de ses sentimens, mondains am-

(1) Matth. 25.

bitieux, mondains voluptueux, mondains avares et intéressés : jugez-en par ces douleurs mortelles, et ces regrets qui vous percent l'ame, par ces cruelles jalousies dont vous vous rongez, par ces tristesses profondes où vous vous abîmez, par ces langueurs et ces défaillances où vous tombez, si quelquefois dans le monde il vous arrive, et surtout par votre faute, ou de vous voir exclus d'une préférence et d'un rang d'honneur à quoi vous pouviez prétendre, ou, d'être frustrés d'un gain et d'une opulente fortune qui n'a dépendu que de vos soins et de votre vigilance; ou dans le cours d'un engagement sensuel, de perdre ce que vous aimez, et de ne plus éprouver de sa part que du mépris et de l'indifférence. Conclusion. Point de plus juste ni de plus salutaire, que celle du Prophète : *Pour moi, c'est au Seigneur que je veux me tenir inviolablement uni* (1) par la grâce, et dès maintenant, afin que le péché ne m'en sépare jamais dans l'éternité.

Second point. Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé. Ce fut, entre les autres motifs, ce qui détermina le généreux Eléazar à demeurer ferme dans l'observation de la loi, malgré les ordres du tyran et la sévérité de ses menaces. *Il est vrai*, dit ce sage et zélé veillard, *en obéissant au prince, ou feignant de lui obéir plutôt qu'à Dieu, je pourrai éviter le supplice qui m'est préparé de la part des hommes, et prolonger encore mes jours ; mais vif ou mort, je*

(1) Ps. 72.

n'échapperai pas à la main vengeresse du Tout-puissant (1). Raisonnement solide et digne de l'esprit de religion dont ce saint et glorieux martyr étoit animé. Car comme Dieu est présent dans le ciel pour y glorifier sa miséricorde, il est présent dans l'enfer pour y glorifier sa justice. Sa présence dans le ciel fait le bonheur des élus, et c'est ainsi que sa miséricorde y est glorifiée; et sa présence dans l'enfer fait le tourment des réprouvés, et c'est par là qu'il y glorifie sa justice et qu'il venge ses intérêts. C'est donc lui qui de son souffle allume ce feu et ces tourbillons de flammes où les pécheurs, selon le terme de l'évangile, sont ensevelis; c'est lui qui, par une vertu toute divine, sans nourriture, nourrit ce feu, et sans matière qui serve à son entretien, l'entretient; c'est lui qui, par un miracle supérieur à toute la nature, fait passer jusques à l'ame toute l'ardeur de ce feu, et lui en fait sentir toute la violence : comme si c'étoit un feu spirituel, ou que l'ame, toute spirituelle qu'elle est, devînt, ainsi que le corps, un sujet sensible et combustible; c'est lui qui, depuis la création du monde, par une action que toutes les révolutions des temps n'ont jamais ni interrompue ni altérée, renouvelle à chaque moment l'activité de ce feu, et qui, sans terme, sans fin, le fera subsister au-delà des siècles, et lui conservera toujours la même force : car suivant la parole expresse de Jean-Baptiste, *ce feu ne s'éteint point*. Que dirons-nous encore? c'est lui qui, pour seconder sa colère, déchaîne toutes

(1) 1. Mach. 6.

les puissances infernales, et les emploie comme les ministres de ses vengeances, contre ces troupes de malheureux qu'il a précipités dans ce feu, et qu'il y tient liés et entassés; c'est lui qui, pour redoubler l'horreur de l'affreuse prison où il les a rassemblés, y répand ces épaisses ténèbres, que ce feu, privé lui-même de toute lumière, ne peut percer ni éclairer; c'est lui qui, non content de cette peine du feu, quelque extrême qu'elle puisse être, y joint de plus ce ver intérieur, ce ver de la conscience, qui de sa pointe pique sans relâche le cœur du réprouvé, et le ronge impitoyablement sans le consumer; ce ver qui *ne meurt point* (1), parce que le péché d'où il naît, ne s'efface point, et que la mémoire ne s'en perd point.

Demeurons-en là, et ne nous engageons pas plus avant dans un détail que nous ne pourrions épuiser. Ne descendons point à des particularités qui ne nous sont pas assez connues pour les bien exprimer; mais arrêtons-nous à ces idées générales : que c'est Dieu alors qui punit en Dieu; que c'est Dieu qui se satisfait par un châtiment digne de sa majesté lésée et offensée; que c'est Dieu qui, sans compassion, sans nul sentiment d'amour, décharge toute sa haine sur une ame criminelle. Elle est dans ses mains : et qui pourra la dérober à ses coups? Où ira-t-elle pour le fuir; et puisqu'il la suit jusque dans le fond de l'abîme où il la tient captive et asservie, quand, malgré lui, sera-t-elle en état d'en sortir? Je dis malgré lui : car jamais il ne le

(1) Marc. 9.

voudra; jamais, dis-je, il ne voudra qu'elle sorte de cet abîme de misère; jamais il ne le permettra, et c'est un point capital de notre foi. Il veut maintenant que par nos soins, aidés de sa grâce, nous nous préservions de cette éternelle réprobation. Il nous fournit pour cela tous les moyens ; il nous fait donner sur cela tous les avis nécessaires. Heureux, si nous y pensons; si nous marchons au milieu des dangers qui nous environnent, avec toute la vigilance et toute la précaution convenable ; si nous ne perdons jamais de vue le précipice où tant d'autres avant nous se sont laissé entraîner, et où chaque pas peut nous entraîner nous-même. Gardons-nous de la présence redoutable de Dieu dans l'enfer, par une présence utile et profitable dès ce monde, c'est-à-dire, ayons Dieu dès ce monde toujours présent à l'esprit, comme ennemi du péché. Imaginons-nous partout le voir armé de son tonnerre, et sur le point d'éclater et de nous frapper. La frayeur dont cette pensée nous doit saisir, ne sera point une frayeur chimérique. C'est la crainte la plus juste, puisqu'elle est fondée sur les principes les plus solides. C'est une crainte toute chrétienne, puisque Jésus-Christ lui-même a voulu nous l'inspirer dans cette grande maxime qu'il a prononcée, et qu'il a cru même, à raison de son importance, devoir confirmer par un serment. Méditons-la, repassons-la mille fois, afin que ce soit pour nous un appui inébranlable dans la voie du salut, et un préservatif assuré contre toutes les occasions et toutes les tentations. La voici : *Ne craignez point ces*

maîtres qui donnent seulement la mort au corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie au corps, peut encore perdre l'ame et la damner. Oui, je vous le dis, voilà le maître qu'il faut craindre, et craindre souverainement (1).

(1) Luc. 12.

SECONDE

SECONDE SEMAINE.

Jean-Baptiste prêchant la pénitence pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ.

Après avoir annoncé Jésus-Christ aux peuples, et le leur avoir fait connoître, il falloit les disposer à le recevoir, et c'est pour cela que Jean-Baptiste leur prêche la pénitence; il leur prêche 1. une pénitence prompte et sans retardement : *La cognée est déjà à la racine de l'arbre* (1); 2. une pénitence sincère et sans déguisement : *Rendez droites les voies du Seigneur* (2); 3. une pénitence humble et sans présomption : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point : Abraham est notre père* (3); 4. une pénitence fructueuse et sans relâchement : *Faites de dignes fruits de pénitence* (4); 5. une pénitence austère et sans ménagement : *Or, son vêtement étoit de poil de chameau; il avoit autour des reins une ceinture de cuir, et sa nourriture, c'étoient des sauterelles et du miel sauvage* (5); 6. une pénitence efficace et salutaire : *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu.*

(1) Matth. 3.—(2) *Ibid.*—(3) Luc. 3.—(4) Matth. 3.—(5) Luc. 3.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement.

SERMON
SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Jam securis ad radicem arborum posita est.

La cognée est déjà à la racine des arbres. Luc. 3.

Il n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui va l'abattre va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste vouloit donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très-dangereux. Je dis d'un retardement très-dangereux; et sans insister sur ces accidens imprévus, où la mort, par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère, mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et renfermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet, et la première proposition ; et par un retour presque immanquable, l'habitude du péché

entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous mieux, et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence ; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché ; de l'un et de l'autre, impénitence finale : voilà ce que nous allons développer ; et si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

PREMIER POINT. Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquens et réitérés ; et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or tel est l'état d'un pécheur qui diffère sa pénitence ; voilà l'effet de ses remises continuelles, et de ses retardemens.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité ; il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans des déréglemens, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grâce, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils ? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite ; ils conviennent qu'il y a du libertinage,

et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu ; ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu : il seroit trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah ! il faut attendre ! c'est-à-dire, qu'il faut laisser le vice jeter de profondes racines et se bien établir ; c'est-à-dire, qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier ; c'est-à-dire, qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier, qu'on ne le craigne plus, et qu'on n'en ait plus de scrupule. Car, qu'est-ce que tous ces retardemens dont on use, et à quoi se réduisent-ils, si ce n'est à multiplier les péchés en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagemens, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès, en ne corrigeant rien, mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches ? Or, pour reprendre le principe que nous avons déjà posé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur et qu'elle se l'assujettit ? Un premier péché ne la forme pas ; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second ; celui-ci donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède : de degrés en degrés la contagion se répand ; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache,

et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément : pourquoi? parce que notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au-dedans de nous-mêmes de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendroit et leur couperoit cours. Elle ne nous mettroit pas à couvert de toute rechute, et quoique pénitens, nous ne serions pas impeccables ; mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède aussitôt que le mal viendroit à paroître, on l'empêcheroit de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entreroit, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantiroit du naufrage. Et c'est à quoi l'Apôtre exhortoit si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandoit par ces paroles : *Mes frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel ; en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises* (1). Prenez garde : ce saint Apôtre ne leur disoit pas précisément : Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché : heureuse disposition, qui seroit bien à désirer, et qui n'est guère à espérer. Mais du moins, leur faisoit-il entendre, si par le poids de la foiblesse humaine vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez

(1) Rom. 6.

pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une conséquence infinie. Leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal; mais au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre : et quoi ? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les Pères de l'Eglise, et les maîtres de la vie chrétienne. Il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes il s'en expliquent. Mais allons plus loin : car peut-être dira-t-on que, si par le délai de la pénitence l'habitude s'est formée, on n'est pas après tout sans ressource, et que désormais, n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardemens, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé et sanctifier le reste de ses années : espérance dont on se flatte; mais espérance que doit pleinement détruire une seconde proposition qui va faire le sujet du second point.

Second point. L'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et pour nous renfermer dans les bornes de la vérité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition, et mettons-y tous les tempéramens et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue; ce n'est point à

dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu et qu'on ne voie encore un petit nombre de pécheurs, que la grâce enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances et des retardemens les plus opiniâtres. Voilà, pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnoître. Mais du reste, il n'en est pas moins vrai que, si le retour d'un pécheur d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême, et en voici la preuve convaincante. Car si le pécheur n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obstacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? Que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le vice s'enraciner dans son ame; quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché, qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur la conscience, ni un sujet d'inquiétude?

De là, remises sur remises, et retardemens sur retardemens. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà

observé, qu'on rejette tout à fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parce qu'on en voit l'indispensable nécessité ; dans la pratique et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours : *Demain, demain ; tantôt, tantôt ; encore un peu, encore un peu.* Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres ; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux ? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours pouvoir remettre. Si dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il ? *Attendons* (1). Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse : *Attendons encore.* Enfin, à force d'attendre, ou tout à coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève, ou dans une extrémité qui lui ôte presque toute connoissance, tout sentiment, il ne fait plus qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Concluons avec l'Apôtre : *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours du salut* (2) : ne les perdons

(1) Isaï. 28. — (2) Rom. 13.

pas, et hâtons-nous. Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je, et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affoiblit avec l'âge : le tempérament s'altère, les forces du corps diminuent, les lumières même de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissemens. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et dans un âge avancé, non-seulement on se trouve tel que l'on étoit dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands où l'on se laisseroit entraîner. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture et sur quelque sujet que ce soit; mais à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut, et dans la pénitence chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une

semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument et pour toujours y renoncer. Or, y renoncez-vous en effet? y renoncez-vous pour jamais? Quelle est dans cette assemblée l'ame si endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre ni prévenir avec trop de soin.

LUNDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement.

SERMON

SUR LA PÉNITENCE DU CŒUR.

Rectas facite semitas ejus.

Rendez droites les voies du Seigneur. Luc, chap. 3.

Ces voies du Seigneur, ce sont pour les pécheurs les voies de la pénitence, puisque c'est par la pénitence que nous nous rapprochons de Dieu, et que Dieu se rapproche de nous. Il faut que ces voies soient droites, il faut que notre pénitence soit sincère : car Dieu aime la vérité, et rien ne peut lui plaire de tout ce qui n'est qu'extérieur et apparent. C'est donc dans les sentimens du cœur que consiste la vraie pénitence : c'est dans le cœur qu'elle doit naître, et du cœur qu'elle doit partir. Car, pour prendre la chose dans son fond, quelle est la nature de la pénitence, ou quelle en est la fonction la plus essentielle? c'est de détruire le péché et de rétablir

l'homme, à l'égard de Dieu, dans l'état d'où le péché l'a fait déchoir. Voici ma pensée. Le péché, disent les théologiens, consiste dans un mouvement de l'ame, qui se détache de Dieu et s'attache aux objets créés; et par une règle toute contraire, la pénitence doit donc consister dans un retour de l'ame, qui se détache des objets créés et s'attache à Dieu. Or, l'un et l'autre ne se peut faire véritablement et sincèrement que par la pénitence du cœur. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché: premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu; second point. Voilà, dans un partage également simple et solide, une des instructions les plus importantes.

Premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché. Ce n'est point par les larmes ni par les gémissemens; ce n'est point par les vœux, les longues prières, les promesses, les protestations; ce n'est même précisément, ni par la confession de ses offenses, ni par la réparation qu'on en fait au jugement des hommes; ce n'est point, dis-je, par tout cela qu'on se détache du péché: pourquoi? parce qu'avec tout cela on peut encore avoir au péché une attache secrète et criminelle. En effet, tout cela peut subsister et se trouver dans un pécheur, sans que le cœur y ait aucune part, ou sans qu'il y ait la part qu'il y doit

avoir. Les Juifs s'humilioient, se prosternoient contre terre, se couvroient la tête de cendres, déchiroient leurs habits en signe de pénitence; mais le Prophète leur reprochoit qu'en déchirant leurs habits, ils ne déchiroient ni ne brisoient pas leurs cœurs. Or dès que le cœur n'entre point dans ces démonstrations extérieures, elles ne peuvent opérer un vrai détachement du péché : la raison en est aisée à comprendre. Car qu'est-ce que se détacher du péché? c'est renoncer au péché, c'est détester le péché, c'est prendre une sainte résolution de quitter le péché, et de ne le plus commettre. Or renoncer de la sorte, détester, résoudre, ce sont des opérations du cœur. Par conséquent, si le cœur n'agit, il n'y a ni vrai renoncement, ni vraie détestation, ni vraie résolution ; et par une même conséquence, point de vrai détachement du péché.

Mais, dira-t-on, le prêtre néanmoins, comme ministre de la pénitence, sans autres preuves que la parole du pécheur, que son accusation, sa confession, ses larmes et les témoignages ordinaires de repentir, lui confère le bienfait de l'absolution. J'en conviens, et en cela il s'acquitte de son devoir, bien loin d'être répréhensible. Car ne pouvant lire immédiatement dans le cœur pour en connoître la véritable disposition, il est obligé de s'en tenir à certains dehors, et de former là-dessus son jugement. Ces dehors naturellement et par eux-mêmes sont les signes visibles du détachement intérieur. Ce ne sont que des apparences, je le sais ; mais dès que le ministre a pris toutes les mesures conve-

nables pour en bien juger ; dès qu'il a fait tout l'examen nécessaire, et qu'il y a employé toutes les lumières de la prudence évangélique, alors, s'il se trompe, il n'est point responsable de son erreur. Elle ne lui peut être imputée, et le seul pénitent en doit rendre compte à Dieu.

Car, sous l'extérieur le plus apparent, Dieu sonde le cœur ; et parce que souvent il arrive que sous le voile le plus spécieux, le détachement du cœur n'est pas tel qu'il doit être, que sert au pécheur l'absolution qu'il a reçue, ou qu'il a cru reçevoir ? à le charger devant Dieu d'un nouveau crime, et à lui attirer de la part de Dieu un nouvel anathème. Terrible vérité pour tant de mondains et de mondaines qui, par je ne sais quelle bienséance, viennent à certains jours de l'année se présenter au saint tribunal ! Sont-ils vraiment touchés ? sont-ils dans le cœur vraiment détachés de leur péché ? prennent-ils les moyens de l'être, et y font-ils toute l'attention qu'il faut ? se détache-t-on sans violence, sans réflexion, sans une ferme détermination, et cette violence, cette réflexion, cette détermination ferme et inébranlable, est-ce le fruit d'une revue courte et superficielle, d'une confession faite légèrement et à la hâte, de quelques prières récitées par mémoire et prononcées avec indifférence, de quelques propositions ou de quelques velléités qui n'engagent à rien de particulier ni ne décident rien ? Sous cet appareil trompeur, la plaie reste toujours dans l'ame ; et si l'on a jeté sur le feu quelques cendres pour le couvrir, il est toujours dans le cœur aussi ardent que

jamais. La suite le montre bien, et dès la première occasion on n'éprouve que trop combien l'on tenoit encore au péché, et combien peu il avoit perdu de son empire.

Mais vérité surtout terrible pour tant de mourans. Ils font assez entendre de soupirs et de regrets. On voit la tristesse répandue sur leur visage ; on lit dans leurs yeux le trouble qui les agite, et la frayeur dont ils sont saisis. Ils réclament la miséricorde du Seigneur, ils déplorent amèrement la perte et le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs années. Mais de savoir s'ils sont pour cela pleinement dégagés des liens du péché, il n'y a que vous, mon Dieu, qui le puissiez connoître, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez démêler les replis du cœur, et en découvrir les sentimens. Ce que nous savons, c'est que, malgré toutes ces marques de repentir, la pénitence de la plupart des pécheurs à la mort a toujours paru suspecte aux Pères de l'Eglise et aux maîtres de la morale chrétienne : pourquoi? parce qu'ils ont toujours craint que ce ne fût pas une pénitence de cœur, c'est-à-dire, une pénitence où le cœur se fût détaché réellement et sincèrement du péché.

SECOND POINT. Sans la pénitence du cœur point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu. Je l'ai dit, et c'est un principe universellement reconnu, que la pénitence, en nous détachant du péché, doit en même temps nous rapprocher de Dieu. Telle est la doctrine expresse de saint Augustin, lorsqu'il nous enseigne

que la pénitence est renfermée en deux mouvemens tout contraires, l'un de haine, l'autre d'amour; de haine par rapport au péché, et d'amour à l'égard de Dieu : de haine, voilà le détachement du péché; et d'amour, voilà l'attachement à Dieu. Je n'examine point quel doit être le degré de cet amour : il me suffit que sans quelque amour, ou parfait ou commencé, il n'y a point de pénitence recevable au tribunal de Dieu. Or qui ne sait pas que c'est le cœur qui aime, le cœur qui s'affectionne, le cœur qui s'attache; et de là qui ne conclut pas que, de la part du pécheur pénitent, il ne peut donc y avoir de véritable attachement à Dieu que par la pénitence du cœur? Faisons du reste tout ce qui nous peut venir à l'esprit de plus généreux, de plus héroïque et de plus grand; sacrifions nos biens, mortifions notre chair, versons notre sang, donnons notre vie : tout cela, sans l'action du cœur, n'est point s'attacher à Dieu ni aimer Dieu, et par une suite évidente, tout cela n'est point conversion à Dieu, ni pénitence. Qu'est-ce donc? c'est, pour user des expressions figurées de l'Apôtre, courir en vain, et battre l'air inutilement. C'est pour cela même aussi que Dieu, par la bouche des prophètes, rappelant les pécheurs et les invitant à la pénitence, ne leur recommandoit, à ce qu'il paroît, rien autre chose que de revenir à lui de cœur, de rentrer dans leur cœur, de se faire un cœur nouveau; parce que n'étant point à lui de cœur, c'étoit n'y point être du tout.

Vérité que le Roi prophète avoit bien comprise,

lorsque, reconnoissant les désordres où la passion l'avoit conduit, et voulant en obtenir de Dieu le pardon, il lui disoit : Si pour vous apaiser et pour me réunir à vous, vous demandiez, Seigneur, des victimes, j'en aurois assez à vous offrir : mais que seroit-ce pour un Dieu que le sang des animaux, et quelle estime feriez-vous de tous les holocaustes ? Le grand sacrifice qui doit vous plaire, ô mon Dieu ! poursuivoit ce roi pénitent, c'est celui de mon cœur. Sans cette offrande, toutes les autres ne vous peuvent être agréables ; mais un cœur contrit et humilié devant vous, mais un cœur qni se tourne vers vous, qui se donne à vous, voilà ce que vous n'avez jamais méprisé, et ce que jamais vous ne mépriserez.

Non, il ne le méprise point ; et que dis-je ? il en est même jaloux, et tellement jaloux, qu'il daigne bien, selon le témoignage de l'Ecriture, se tenir lui-même à la porte de notre cœur pour nous en demander l'entrée et la possession. Il ne le méprisa point, ce cœur contrit, quand, touché de la pénitence de Manassès, il lui pardonna toutes ses impiétés et le rétablit dans tous ses droits ; il ne le méprisa point quand il remit à Magdeleine tous ses péchés, parce qu'elle avoit beaucoup aimé, c'est-à-dire, parce qu'ayant détaché son cœur de tous les engagemens du monde, elle le lui avoit dévoué désormais et sans réserve. Il ne l'a point méprisé en tant d'autres, et il ne le méprisera point dans nous.

Que de raisons nous engagent à lui faire ce sacrifice,

fice, et que de puissans motifs doivent nous exciter à cette pénitence du cœur ! Après nous être séparés d'un maître si bon, et si digne d'un attachement éternel, retournons à lui, non point dans un esprit de servitude, ni par une crainte basse et toute naturelle, mais dans un esprit de confiance, d'espérance, d'amour. Si donc en ce saint temps, il nous fait entendre sa voix, n'endurcissons point nos cœurs, mais ouvrons-les à sa grâce, qui nous est communiquée pour les amollir et pour les rendre sensibles. A quoi le seront-ils, s'ils ne le sont pas à l'offense du souverain Auteur qui les a formés, et qui ne les a formés que pour lui?

MARDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption.

SERMON

SUR LA FAUSSE CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere à venturâ irâ?... Et ne cœperitis dicere : Patrem habemus Abraham.

Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés !.... Et ne dites point : Abraham est notre père. Luc. 3.

Ces Juifs à qui parle Jean-Baptiste descendoient d'Abraham et s'en glorifioient ; mais pour confondre leur orgueil, ce zélé prédicateur leur reproche la

corruption de leurs mœurs, jusqu'à les appeler race de vipères. En cette qualité d'enfans d'Abraham, ils pensoient être à couvert de la colère du ciel ; mais le divin Précurseur leur annonce qu'elle éclatera sur eux, et qu'ils n'ont qu'une confiance présomptueuse qui les séduit. Telle est encore, par une juste comparaison, la fausse confiance de tant de pécheurs, qui se font de la miséricorde du Seigneur un prétexte pour s'autoriser dans leurs désordres et pour se flatter d'une impunité prétendue. Confiance que j'attaque aujourd'hui, et que nous allons considérer sous deux rapports : par rapport à Dieu, et par rapport au pécheur. Par rapport à Dieu, confiance la plus injurieuse : premier point. Par rapport au pécheur, confiance la plus trompeuse : second point. Heureux l'homme qui craint le Dieu tout-puissant, et qui, touché de cette crainte, prend soin de le fléchir par l'humilité de la pénitence, et prévient ainsi ses jugemens éternels.

Premier point. Confiance par rapport à Dieu la plus injurieuse. Dire : Dieu ne veut pas me perdre, il est bon, il est miséricordieux ; et en conséquence de ce principe, se confirmer dans son péché et devenir plus libre à le commettre, c'est se rendre tout à la fois coupable envers Dieu, et de l'abus le plus énorme, et de la plus sacrilége profanation.

1. Abus le plus énorme : de quoi? de la bonté de Dieu. Car de cette bonté même de Dieu, qui est un des motifs les plus puissans pour nous attacher à lui, c'est prendre sujet et se faire une raison de se

tourner contre lui. Hé quoi! disoit l'Apôtre, parlant aux Romains, *ignorez-vous que la miséricorde du Seigneur vous invite à la pénitence* (1)? N'est-ce pas par sa miséricorde qu'il est plus digne de notre amour? Et est-il donc enfin une dureté de cœur pareille à celle d'un homme qui veut vivre ennemi de Dieu et dans un état de guerre avec Dieu, parce qu'il sait que Dieu l'aime assez pour être toujours disposé à le recevoir et à lui pardonner? 2. Profanation la plus sacrilége : car c'est profaner la miséricorde divine. Sa fonction la plus essentielle est d'abolir le péché en faisant grâce au pécheur; mais par l'usage le plus monstrueux, et par le plus abominable renversement, ce péché qu'elle doit effacer, un pécheur la fait servir à l'entretenir, à le fomenter et à le perpétuer. Voilà de quoi le Dieu d'Israël se plaignoit si amèrement à son peuple, et de quoi il peut se plaindre à nous-mêmes : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités* (2), comme si j'en étois le fauteur; comme si ma miséricorde, cet excellent attribut de ma divinité, n'étoit qu'une indulgence aveugle et molle; comme si, par une patience contraire à ma sainteté et aux intérêts de ma justice, elle devoit excuser tout, tolérer tout, me rendre insensible à tout.

Telle est en effet l'idée que le pécheur présomptueux conçoit de Dieu, et qu'il en veut concevoir : pourquoi? parce que cette idée est favorable à sa passion, et voici le mystère. Quelque libertin et quelque abandonné qu'il puisse être, il y a toujours de

(1) Rom. 2. — (2) Isaï. 43.

secrets reproches de la conscience qui le troublent, et à moins qu'il n'ait éteint dans son cœur toutes les lumières de la foi, les menaces du ciel et ses vengeances l'effraient malgré lui à certains momens. Mais que fait-il pour se délivrer de ces remords et de ces frayeurs ? Il se figure dans Dieu une miséricorde selon son gré, une miséricorde qui ne lui manquera jamais, une miséricorde où il trouvera dans tous les temps une ressource prompte et présente. De cette sorte, il vient à bout de deux choses qui l'accommodent : l'une, de demeurer dans son péché; l'autre, d'y être tranquille et sans alarmes. De demeurer, dis-je, dans son péché; et voilà ce qui lui plaît, voilà ce qui fait toute la douceur de sa vie; mais afin de mieux goûter cette douceur, il faut qu'il y soit exempt de toute inquiétude, et voilà ce qu'il obtient, ou ce qu'il tâche d'obtenir, en éloignant de son esprit, autant qu'il peut, les formidables jugemens du Seigneur, et ne conservant que le souvenir de ses bontés infinies.

Or, à l'égard de Dieu, est-il un outrage plus signalé ? Malheur à moi, mon Dieu, si la passion m'aveugloit jusques à ce point. Je me souviendrai de votre miséricorde; et comment pourrois-je l'oublier, Seigneur, lorsqu'elle m'environne de toutes parts, et que dans mes égaremens elle ne cesse point de me suivre et de m'appeler ? mais je m'en souviendrai et je m'y confierai pour me laisser vaincre enfin à ses aimables et favorables poursuites; pour m'encourager moi-même, et m'exciter à rompre par un généreux effort les habitudes criminelles qui me

retiennent; pour me répondre du secours tout-puissant de votre bras qui m'aidera et me soutiendra; pour me reprocher l'obstination de mon cœur et pour la fléchir par la considération de tant d'avances que vous avez déjà faites en ma faveur, et de tant de sollicitations auxquelles j'ai toujours résisté; pour comprendre combien mon ame jusques à présent vous a été chère, combien elle l'est encore, et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu, qui, tout pécheur que je suis, veut me sauver. Car voilà, Seigneur, à quoi doit me servir la vue de cette miséricorde dont j'ai trop long-temps abusé; voilà désormais l'usage que j'en dois faire.

SECOND POINT. Confiance, par rapport au pécheur, la plus trompeuse. Il compte sur une miséricorde dont il se rend spécialement indigne, et il s'expose par sa confiance même aux châtimens de Dieu les plus rigoureux. C'est donc une grossière illusion que cette confiance sur laquelle il s'appuie; et c'est, pour établir l'espérance de son salut, un fondement bien peu solide et bien ruineux.

1. Miséricorde dont il se rend spécialement indigne. Tout pécheur, dès-là qu'il est pécheur, est indigne de la miséricorde de Dieu : mais outre cette indignité commune et générale, il y en a une spéciale et particulière; c'est celle du pécheur présomptueux. Car est-il rien par où l'on se rende plus indigne d'une grâce, que d'en abuser; que de s'en jouer, pour parler ainsi, et de la mépriser; que de l'employer contre celui même, ou de qui on l'a

reçue, ou de qui on l'attend? Or se rendre, non-seulement indigne, mais spécialement indigne de la miséricorde du Seigneur, et cependant faire fond sur elle et s'en tenir assuré, tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on s'oppose à ses desseins et qu'on renverse toutes ses vues, tandis qu'on en tarit toutes les sources, n'est-ce pas une témérité insoutenable, et y a-t-il confiance plus vaine et plus chimérique? Hé quoi! les pénitens mêmes, je dis les vrais pénitens, touchés du repentir le plus vif et le plus sincère, n'osent encore se tenir assurés d'avoir obtenu grâce. A en juger selon les règles de la prudence chrétienne, ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour fléchir la divine miséricorde et pour se la rendre propice. Ils se sont humiliés devant Dieu; ils ont eu recours à ses ministres; ils ont pleuré, gémi, renoncé à leurs engagemens; ils se sont accusés, condamnés, assujettis à des exercices pénibles et contraires à toutes leurs inclinations. Que de sujets de confiance, et que de raisons pour bannir de leur esprit toute inquiétude! Cependant ils tremblent toujours; la vue de leur indignité les trouble, et les jette quelquefois dans des alarmes dont ils ont peine à revenir : tant ils sont frappés de cette parole de l'Ecclésiastique, que *nous ne devons point être sans crainte pour les offenses même qui ont été remises* (1). Comment donc le pécheur présomptueux peut-il demeurer tranquille sur celles qui sont à remettre, et dont tous les jours il augmente le nombre?

2. Confiance aussi qui expose le pécheur aux

(1) Eccli. 5.

châtimens de Dieu les plus rigoureux. Mille exemples l'ont fait voir; et combien de fois Dieu, également jaloux de toutes ses perfections et de ses divins attributs, a-t-il montré aux hommes par des coups éclatans, que s'il est miséricordieux, il n'est pas moins juste; et qu'autant qu'il est libéral et bienfaisant dans ses dons, autant est-il sévère et terrible dans ses vengeances?

Et sur qui les exercera-t-il avec plus de sujet, ces vengeances redoutables, si ce n'est sur des pécheurs qui se retirent de lui, qui s'obstinent contre lui, qui foulent aux pieds toutes ses lois, qui le trahissent et le déshonorent, en présumant de sa grâce? Le jour viendra, dit-il, et vous apprendrez alors, mais à vos propres dépens et à votre ruine, *vous le verrez, vous le saurez, quel mal c'étoit pour vous d'abandonner le Seigneur votre Dieu* (1), et de l'abandonner parce que vous vous répondiez à vous-même de son amour. Ce n'étoit pas seulement l'offenser, mais l'insulter; or il aura son temps, où lui-même il insultera à votre malheur, quand la mort viendra fondre sur vous comme un orage, et que dans une prompte et fatale révolution vous vous trouverez tout à coup au fond de l'abîme. Car c'est ainsi que l'esprit du Seigneur s'en est expliqué, et telle est la menace qu'il vous fait encore aujourd'hui, mais peut-être pour la dernière fois : c'est à vous d'y prendre garde. De là en effet ces accidens imprévus, que le ciel permet; de là ces morts subites, qui surprennent un pécheur; de là cet aveu-

(1) Jerem. 2.

glement de l'esprit, dont Dieu le frappe; de là cet endurcissement du cœur où il le laisse tomber; de là ce foudroyant arrêt qu'il lui prépare dans l'éternité. Espérons et tremblons. Espérons en la miséricorde de Dieu, mais tremblons sous le glaive de la justice de Dieu. Deux sentimens si ordinaires au Prophète royal. Que notre confiance soutienne notre crainte qui pourroit nous abattre; et que notre crainte retienne notre confiance qui pourroit trop nous élever. Que l'une et l'autre, dans un parfait accord, nous conduisent an terme du salut.

MERCREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement.

SERMON

SUR LES FRUITS DE LA PÉNITENCE.

Facite fructus dignos pœnitentiæ.

Faites de dignes fruits de pénitence. Luc. 3.

Ce ne sont point seulement des fruits de pénitence que demande Jean-Baptiste, mais de dignes fruits; et ces fruits consistent à rétablir l'homme pénitent dans l'ordre, d'où le désordre du péché l'a fait sortir. Il s'est déréglé par la transgression de ses devoirs, et voilà les fruits de son iniquité; mais c'est par la pratique de ces mêmes devoirs qu'il se remet dans la règle, et voilà les fruits de sa pénitence. Dignes fruits, si cette pratique est telle que

Dieu la veut et qu'elle doit être; si, dis-je, c'est une pratique fidèle, et si c'est une pratique fervente. Comme donc on connoît l'arbre par ses fruits, on connoît notre pénitence par ses œuvres : je veux dire qu'on la connoît par l'accomplissement de nos devoirs. Pratique fidèle qui ne laisse rien échapper : premier point. Pratique fervente qu'une sainte ardeur anime et que rien ne peut arrêter : second point. Daigne le ciel nous renouveler ainsi par la grâce de la pénitence, et puissions-nous travailler nous-mêmes à ce changement par une conduite plus régulière et plus exemplaire.

Premier point. Pratique de nos devoirs, pratique fidèle qui ne laisse rien échapper. Quand Dieu parle, dans l'Apocalypse, à cet évêque d'Ephèse dont la charité s'étoit refroidie, et qu'il l'avertit de faire pénitence : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *d'où vous êtes déchu, et reprenez vos premières œuvres* (1). Ces premières œuvres, c'étoient ses fonctions, c'étoient ses devoirs, qu'il avoit négligés, et à quoi Dieu lui ordonnoit de s'appliquer avec une fidélité toute nouvelle. Sans cela, qu'est-ce que la pénitence ? Car une solide pénitence n'est pas seulement de s'abstenir du mal qu'on a commis, mais de pratiquer le bien qu'on n'a pas fait. Voilà pourquoi Dieu, rappelant les pécheurs par la bouche de ses prophètes, et les exhortant à la pénitence, ne se contentoit pas de leur dire : *Quittez vos voies corrompues*; mais ajoutoit, *marchez dans mes voies, marchez dans*

(1) Apoc. 2.

les voies de la justice. Or nos devoirs, ce sont, pour chacun de nous, les voies de la justice, ce sont les voies de Dieu. Devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs à l'égard de nous-mêmes. Devoirs envers Dieu, qui sont tous les devoirs de religion et de piété; devoirs envers le prochain, qui sont tous les devoirs de charité, de miséricorde, de société, de droiture et d'equité, de vigilance sur autrui et par rapport à autrui, selon la différence des états et les divers degrés de subordination; devoirs à l'égard de nous-mêmes, qui regardent la réformation de nos mœurs et la sanctification de notre vie, le retranchement de nos vices et notre avancement dans les vertus. Devoirs généraux et devoirs particuliers : les uns qui nous regardent en général comme hommes, comme chrétiens, comme enfans de l'Eglise; les autres qui nous concernent spécialement et en particulier, selon les divers engagemens et les obligations propres que nous imposent notre vocation, notre profession, notre condition, la place que nous occupons, le rang que nous tenons, le caractère dont nous sommes revêtus. Quel champ pour la pénitence, et que de fruits elle peut produire!

Fruits abondans : car dans une exacte observation de ces devoirs, surtout après un libertinage de plusieurs années, il n'y a pas peu de violences à se faire, ni peu de victoires à remporter. A combien d'exercices faut-il s'assujettir, dont on n'a presque jamais eu l'usage? à combien de soins faut-il descendre, qu'on avoit jusque-là négligés, et même tout à fait abandonnés? combien de dégoûts et

d'ennuis y a-t-il à soutenir ; et en combien de rencontres faut-il rompre sa volonté et agir contre son inclination ? Fruits solides : puisque dans la pratique de ces devoirs, tout communs qu'ils sont, il n'y a pas une perfection commune, et que rien au contraire n'est plus selon l'esprit et le gré de Dieu. Tout le reste est bon, et l'on n'en doit rien omettre, autant qu'il est possible ; mais les devoirs sont préférables à toute autre chose, et Dieu ne demande rien de nous plus particulièrement ni plus expressément. Fruits durables et permanens : d'autres pénitences qu'on peut s'imposer, et que suggère un saint désir de satisfaire à Dieu, sont passagères ; elles ont leurs jours ; elles ont leurs temps : mais l'accomplissement de nos devoirs est une pénitence de toute la vie ; elle ne souffre point d'interruption, et c'est un joug que nous portons jusques au tombeau. Suivant ce plan, formons-nous l'idée d'une ame vraiment pénitente : car en voilà la plus juste image. Mais où la trouve-t-on cette ame, et où voyons-nous de tels fruits? Ne pourrois-je pas dire d'un pénitent de ce caractère, ce qui est dit de la femme forte, qu'il est *aussi rare que ce qu'on apporte de plus précieux des extrémités du monde* (1)? Malgré la corruption du siècle nous entendons encore parler de quelques conversions : mais à quoi se terminent-elles? à corriger certains excès, à se défaire de certains vices, de certains attachemens honteux et scandaleux ; mais du reste en devient-on plus fidèle aux devoirs du christianisme, aux

(1) Prov. 31.

devoirs de son état, à tout ce qui est du bon ordre et d'une vie réglée? Là-dessus nulle exactitude, nulle attention.

SECOND POINT. Pratique de nos devoirs, pratique fervente qu'une sainte ardeur anime et que rien ne ralentit. C'étoit une excellente règle que donnoit l'apôtre saint Paul aux Romains, quand, pour leur apprendre de quelle manière ils doivent se comporter dans la loi nouvelle qu'ils avoient embrassée, il leur disoit : *Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et au crime, pour tomber dans le péché, faites-les servir maintenant à la vertu et au devoir, pour vous rendre saints* (1). Règle que tout pénitent doit s'appliquer à lui-même, et qui lui fournit un des plus puissans motifs pour exciter son zèle dans la nouvelle route où il est entré, et dans tous les exercices d'une vie chrétienne. Ce n'est point assez pour lui de se remettre à la pratique de ses devoirs : il faut de plus que la ferveur dont cette pratique est accompagnée, la relève et la sanctifie. Car, doit-il dire : La même ardeur que j'ai eue dans mes égaremens, et avec laquelle je me suis porté à tout ce qui pouvoit contenter mes passions au préjudice de mon devoir, ne seroit-il pas bien indigne qu'elle vînt à se refroidir dans mon retour, et à m'abandonner, lorsqu'il s'agit de satisfaire à mes obligations les plus essentielles?

Ferveur tellement nécessaire, que sans cela notre pénitence ni ses fruits ne peuvent long-temps se

(1) Rom. 6.

maintenir. Et en effet, sans ce feu, sans cette ferveur et la force qu'elle inspire, le moyen qu'un pénitent surmonte toutes les difficultés qu'il doit immanquablement rencontrer dans un genre de vie auquel il n'est point fait, et qui le gêne, qui le rebute, qui le tient toujours dans un état pénible et violent? De là donc tant de pénitens, semblables à ces lâches combattans d'Ephrem qui prirent la fuite au jour du combat et cédèrent dès le premier choc, se sont rendus aux moindres assauts, et ont démenti toutes leurs résolutions : pourquoi? parce qu'un fonds de tiédeur où ils sont demeurés, quoique pénitens, leur a affoibli le courage, et qu'ils ont manqué de fermeté pour résister. Et voilà aussi la dernière et la plus commune ressource qui reste à l'ennemi de notre salut, ou plutôt à la nature corrompue, pour reprendre l'empire sur nous et pour nous enlever tous les fruits de notre pénitence. A ces heureux momens où la grâce nous touche, nous pénètre, nous possède, l'enfer, le monde, la nature, la passion, sont en quelque sorte réduits à se taire. On ferme l'oreille à toutes leurs suggestions, on repousse tous leurs efforts, on franchit toutes les barrières qu'ils nous opposent. Il faut qu'ils cèdent, et qu'ils nous laissent agir selon les saints mouvemens qui nous transportent. Mais ce feu n'est pas toujours également vif. On pourroit l'entretenir : mais on n'y emploie pas les moyens convenables. Il diminue, il passe, il s'éteint : et si peut-être on n'en vient pas d'abord jusqu'à retomber dans les mêmes déréglemens, du moins, au bout de quelques jours,

on se relâche, on devient lent, froid, tout languissant. Or c'est alors que ces mortels ennemis sur qui l'on avoit eu l'avantage, et qui sembloient abattus et vaincus, commencent à se relever. C'est là l'heure justement, c'est la dangereuse conjoncture qu'ils attendoient pour renouveler leurs attaques. L'esprit tentateur sollicite plus fortement que jamais; le monde se présente avec ses charmes les plus engageans; la nature, la passion se réveillent; et dans la disposition où l'on est, dans cette langueur et cet attiédissement, il n'est que trop ordinaire de rendre bientôt les armes et de reprendre ses premières voies.

Si nous voulons être à Dieu, soyons-y comme nous y devons être, et d'une maniere digne de Dieu. Honorons-le d'autant plus que nous l'avons plus déshonoré; édifions d'autant plus le prochain, que nous l'avons plus scandalisé; tâchons de regagner tout ce que nous avons dissipé de temps, de grâces, de mérites, et enrichissons-nous d'autant plus que nous nous sommes plus appauvris. Or tout cela ne se peut sans une ferveur toujours vive, toujours agissante. Telle a été la ferveur de Magdeleine, et d'une multitude innombrable de pénitens dans tous les siècles : telle soit la nôtre.

JEUDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.

SERMON

SUR LES ŒUVRES SATISFACTOIRES.

Ipse autem habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos. Esca autem ejus erat locustæ et mel sylvestre.

Or, son vêtement étoit de poil de chameau. Il avoit autour des reins une ceinture de cuir; et sa nourriture, c'étoit des sauterelles et du miel sauvage. Matth. 3.

Ce n'est point seulement de bouche ni par ses paroles, que Jean-Baptiste prêche la pénitence, mais par ses œuvres et par ses exemples. Ce vêtement grossier dont il est couvert, cette abstinence, ce jeûne perpétuel qu'il pratique, ce renoncement à toutes les aises et à toutes les douceurs de la vie, voilà ce qui dut être mille fois plus efficace sur les esprits de ses auditeurs, pour les porter à une pénitence austère, que tous les raisonnemens et tous les discours. Quoi qu'il en soit, c'est à cette pénitence, c'est à ces saintes rigueurs, à cette mortification des sens, à tout ce que nous appelons œuvres pénibles et satisfactoires, que nous engagent nous-mêmes deux grands intérêts: l'intérêt de Dieu, et notre intérêt propre. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger: premier point. Notre intérêt propre que nous avons à procurer: second point. Voici une

matière dont la délicatesse du monde sera offensée; mais il faut que le péché soit puni, et on n'est pas pénitent pour mener une vie commode et molle.

Premier point. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger, soit par un esprit de justice, soit par un esprit de reconnoissance et d'amour : double raison qui regarde Dieu directement, et qui, en vue de ses droits que nous avons violés, doit nous animer d'un saint zèle contre nous-mêmes.

1. Esprit de justice : car il est bien juste que Dieu, après l'offense qu'il a reçue de l'homme par le péché, reçoive aussi de l'homme, par une peine proportionnée, la satisfaction qui lui est due. Ainsi nous devons là-dessus nous regarder comme juges établis par la justice divine entre Dieu même et nous. Dieu nous dit à chacun ce qu'il disoit par son Prophète aux infidèles habitans de Jérusalem : *Soyez juges entre moi et ma vigne* (1); c'est-à-dire entre moi et vous, pécheur, que j'ai formé, que j'ai cultivé avec le même soin que le vigneron cultive une vigne dont il veut recueillir de bons fruits. Où sont-ils ces fruits que j'attendois? Sont-ce tant d'iniquités où la passion vous a porté? Sont-ce tant d'outrages que vous m'avez faits et à ma grâce ? Voilà donc sur quoi nous devons prendre en main la cause de Dieu et nous juger nous-mêmes, sans égard, ni aux prétextes de l'amour-propre, ni aux répugnances de la nature, ni aux révoltes des passions; car il n'y a que l'équité qui doit ici nous animer et nous conduire.

(1) Isaï. 5.

Selon

Selon cette droite équité, nous mesurerons la vengeance par la grièveté de l'offense; et plus nous nous reconnoîtrons criminels, plus nous redoublerons le châtiment et la peine. Or pour comprendre combien nous sommes coupables, comprenons, autant qu'il est possible à la foiblesse de nos connoissances, ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que l'homme rebelle à Dieu : ce que c'est, dis-je, que Dieu, et combien les droits de ce souverain maître sont inviolables et sacrés; ce que c'est que l'homme devant Dieu, et quelle est sa dépendance, quels sont ses devoirs. De là, nous conclurons de quoi nous sommes redevables à Dieu en qualité de pécheurs; et que faudra-t-il davantage pour nous déterminer à tout ce qu'il y a dans une vie pénitente, de plus rude et de plus sévère?

2. Esprit de reconnoissance et d'amour. Plus un pécheur pense à la grâce que Dieu lui a faite en le rappelant, en se réconciliant avec lui, en lui remettant son péché et la peine éternelle où l'exposoit son péché, plus il sent croître son amour pour un maître dont il ne peut assez admirer l'infinie miséricorde; et plus il est touché d'amour pour Dieu, plus il se condamne lui-même, plus il se hait lui-même de cette haine évangélique qui nous sauve en nous perdant. Dans cette disposition, on ne cherche guère à s'épargner. Vous m'avez pardonné, mon Dieu, et c'est pour cela que je ne me pardonnerai pas moi-même; vous pouviez exercer sur moi vos vengeances pendant toute l'éternité : je le méritois; mais vous

ne l'avez pas voulu ; et c'est pour cela que je veux au moins, dans le temps, vous venger de moi-même, selon qu'il vous plaira de me l'inspirer, et que votre gloire le demandera. Ah ! Seigneur, j'étois un ingrat lorsque je me suis tourné contre vous, et que j'ai transgressé vos divins commandemens. Tant de bienfaits que j'avois déjà reçus, c'étoient des raisons bien fortes pour vous être fidèle jusques à la mort, et pour ne me détacher jamais de vous. Je vous ai toutefois oublié, et j'ai suivi la passion qui m'entraînoit; mais dans mon égarement même vous avez pris soin de moi; vous m'avez recherché et vous daignez me recevoir. Or, après cette nouvelle grâce, ne seroit-ce pas dans moi une ingratitude toute nouvelle et même le comble de l'ingratitude, si je refusois de vous satisfaire, si je ne voulois me faire pour cela nulle violence, si je ne voulois rien supporter pour cela, et si de moi-même je ne me condamnois à rien? Ainsi parle une ame contrite ; et de là, à quoi n'est-elle pas préparée ? quelles réparations ne voudroit-elle pas faire à Dieu ? Il n'y a point d'état si mortifiant dont elle ne se juge digne, et souvent on est plutôt obligé de la retenir que de l'exciter. Mais nous, par des principes bien opposés, de quels ménagemens n'usons-nous pas, lors même que nous sommes pénitens, ou que nous croyons l'être ? La pénitence consiste dans le repentir du cœur, il est vrai : mais dès que ce repentir est dans le cœur, il se produit au dehors et passe bientôt aux œuvres ; autrement, il est bien à craindre que ce ne soit un

faux repentir qui nous trompe, et une illusion que nous n'apercevons pas, ou que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que Dieu connoît.

Second point. Notre propre intérêt que nous avons à procurer, soit pour la vie présente, soit pour l'autre vie : deux motifs qui nous regardent spécialement, et qui, en vue des avantages attachés aux œuvres d'une pénitence satisfactoire, sont encore pour nous de nouveaux engagemens à les pratiquer, autant que notre condition le comporte, et selon qu'elle le peut permettre.

1. Par rapport à la vie présente. Le plus grand intérêt que nous ayons sur la terre, c'est de vivre dans la grâce de Dieu, et de mettre par là à couvert notre salut; de tenir en bride nos passions, et de réprimer leurs appétits déréglés; de nous prémunir contre les tentations du démon, contre les dangers du monde, contre les illusions de la cupidité, contre les convoitises de la nature corrompue; de marcher ainsi dans les voies du ciel, et d'y persévérer jusques à la mort. Or, qui ne sait pas que le moyen le plus assuré pour tout cela, ce sont les exercices de la mortification chrétienne ? Mener une vie aisée, passer ses jours dans le repos et dans le plaisir, ne rien refuser à sa sensualité et à ses désirs de tout ce qu'on croit pouvoir leur accorder sans crime, et en même temps vouloir garder son cœur et le préserver de toute corruption, c'est vouloir être au milieu du feu, et ne pas brûler. *Ils se sont réjouis*, disoit le Prophète, *ils se sont traités et nourris délicate-*

ment, *ils se sont engraissés* (1); et qu'est-il arrivé de là? *C'est qu'ils ont abandonné le Seigneur*, *leur Dieu et leur Créateur*. Source ordinaire de tant de vices qui règnent parmi les hommes, et dont les saints ne se sont garantis qu'en se renonçant eux-mêmes, et en se déclarant les plus implacables ennemis de leurs corps. Que dis-je? tout saints qu'ils étoient, et avec toutes les pénitences qu'ils pratiquoient, ils n'ont pu même éteindre absolument dans eux le feu de cette concupiscence qu'ils avoient apportée en naissant. Quoique morts en apparence, ou réduits par la continuité de leurs abstinences et de leurs jeûnes, par les excès de leurs austérités, à n'être plus, pour ainsi dire, que des cadavres vivans, ils ressentoient néanmoins encore l'aiguillon de la chair. Le grand Apôtre lui-même n'en étoit pas exempt: il s'en plaignoit humblement à Dieu, et il demandoit avec instance d'en être délivré. Saint Jérôme, jusque dans le fond de son désert, en éprouvoit les importunes atteintes, et en gémissoit. Que seroit-ce, s'ils eussent flatté leurs sens, et qu'ils eussent vécu dans les délices?

2. Par rapport à l'autre vie. Car c'est une loi indispensable que le péché soit expié, et que la justice de Dieu soit satisfaite, ou maintenant, ou après la mort. Maintenant nous sommes, pour parler de la sorte, dans nos mains, mais après la mort nous serons dans les mains de Dieu. Or, l'Apôtre nous avertit que *c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant* (2): pourquoi?

(1) Deut. 23. — (2) Hebr. 10.

parce que ce n'est plus proprement alors sa miséricorde qui agit, mais sa plus pure et plus étroite justice. Car c'est là, selon le langage de l'évangile, que Dieu redemande tout, et qu'il fait tout payer jusqu'à un denier. Il vaut donc bien mieux nous acquitter dès ce monde à peu de frais; je dis à peu de frais, et qu'est-ce en effet que toute la pénitence de cette vie, en comparaison de ce feu où les ames sont purifiées des taches qu'elles emportent avec elles, et qu'elles n'ont pas pris soin d'effacer? que ne pouvons-nous là-dessus les interroger! que ne pouvons-nous être témoins de leurs regrets, lorsqu'elles pensent à la perte qu'elles ont faite, en ne ménageant pas des temps de grâce qui leur devoient être précieux, et où il ne tenoit qu'à elles de prévenir toutes les peines qu'elles endurent! Oh! si elles étoient en état de les rappeler, ces heureux momens! s'il leur étoit permis de revenir sur la terre et de réparer l'extrême dommage que leur a causé une trop grande indulgence pour elles-mêmes et pour leurs sens! que leur proposeroit-on de si austère qui les étonnât; et quel prétexte la délicatesse de la chair pourroit-elle leur opposer qui les arrêtât? Déplorable aveuglement des mondains! leur sensibilité est infinie, le moindre effort les incommode, la moindre douleur leur paroît insoutenable; et ils ne craignent point de s'exposer à des flammes dont l'atteinte la plus légère est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer de plus douloureux. Apprenons à mieux connoître nos véritables intérêts; moins nous nous épargnerons, plus nous gagnerons.

VENDREDI.

Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.

SERMON

SUR L'EFFICACE ET LA VERTU DE LA PÉNITENCE.

Et videbit omnis caro salutare Dei.

Tout homme verra le salut qui vient de Dieu. Luc. 3.

EFFET merveilleux de la pénitence ! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grâce avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme*, disoit Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra*, *ce salut :* c'est-à-dire, que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentimens, et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante, et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égaremens que nous ayons été sujets ? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où son désespoir peut le précipiter. Il nous est donc bien important de savoir quelle est l'efficace et la vertu de la pénitence, afin que nous ayons recours à cette piscine salutaire, et que nous y cherchions la guérison des blessures de notre ame. Or, tout se réduit à deux articles, savoir, qu'il n'y

a point de pécheur que la pénitence ne puisse justifier, et qu'elle ne puisse sanctifier. Deux avantages tout différens : justifier le pécheur, et sanctifier le pécheur. Justifier le pécheur, c'est précisément le rétablir dans la grâce de Dieu qu'il avoit perdue : mais parce que dans cet état de grâce il y a divers degrés, sanctifier le pécheur, c'est de plus le faire monter à cette perfection qui distingue les élus de Dieu et qui en rehausse le mérite. Ainsi le pécheur justifié par la pénitence, sanctifié par la pénitence, voilà le double miracle qu'elle opère dans nous. Parlons encore autrement, et disons : Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer : et nulle sainteté, si haute et si parfaite, où la pénitence ne puisse nous élever.

PREMIER POINT. Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer ; et par là même, point de pécheur qu'elle ne puisse justifier. Cette proposition suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or, tel est alors son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière ; et c'est ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée : non pas que Dieu, selon les

droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grâce pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse, et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparoit de Dieu pour engager Dieu comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'évangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre en faveur de cet enfant prodigue les premiers sentimens de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même et que sa parole? Toutes ses Ecritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abominable que nous le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisoit à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disoit le Seigneur; c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue; ce sont des enfans ingrats et scélérats : malheur à eux ! Quelle image et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avoit plus de ressource pour ce peuple, et qu'ils étoient perdus ? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces, *Revenez*, conclut le même Seigneur parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le mal et ne craignez point. Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendront comme la neige; et quand vous auriez été tout noircis de*

crimes, vous serez blancs à mes yeux comme la laine la plus blanche (1). Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée ?

Rémission prompte : un moment suffit ; comment cela ? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or, cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avoit péché ; le Prophète, de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais à la voix du Prophète, ce roi pécheur ouvre tout à coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnoît coupable, se tourne vers Dieu, et dans un sentiment de repentir, s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur* (2). Que lui répond Nathan ? Il ne lui dit pas : Le Seigneur vous pardonnera ; il ne lui dit pas : Allez vous humilier, prier devant l'arche et demander miséricorde, le Seigneur vous l'accordera : mais il lui dit dès l'heure même et sans retardement : *Le Seigneur a éloigné de vous votre péché ;* vous ne mourrez point. C'est-à-dire, le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis, vous voilà réconcilié et en état de grâce. Du moment qu'un criminel crucifié à côté de Jésus-Christ lui eut témoigné son regret, et que, se reconnoissant digne du supplice qu'il enduroit, il lui eut fait, avec un cœur contrit et pénitent, cette humble prière : *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume :* que lui promit ce divin maître ? *Je vous le dis en vérité*, lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec*

(1) Isai. 1. — (2) 2 Reg. 12.

moi dans le Paradis (1). Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction : celle-ci demande des œuvres et du temps ; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grâce n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres ; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché, l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète, que, selon le langage de l'Ecriture, Dieu perd en quelque manière le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui ; mais s'il se remet dans le devoir et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices, et il vivra* (2). Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé, comme l'avenir, lui est toujours présent. Mais le pécheur alors n'est plus aux yeux du Seigneur un objet de colère ; et comme si tous ses péchés avoient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer et le condamner à une peine éternelle.

Ne disons donc point comme Caïn : *Mon iniquité est trop grande ; je n'en aurai jamais le pardon* (3). Ce seroit faire injure au Père des miséricordes. *Hé pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (4) ? Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le

(1) Luc. 23. — (2) Ezech. 18. — (3) Gen. 4. — (4) Ezech. 21.

sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez : venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grâce. Votre innocence avoit malheureusement échoué et fait un triste naufrage; mais je vous présentois une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme, mais je vous tendois les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troubloit, mais je ne cessois point de vous faire entendre, et par moi-même et par mes ministres, que rien ne pouvoit épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étois encore plus miséricordieux que vous n'étiez pécheur. Il falloit profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu : il le vouloit; que ne le vouliez-vous comme lui?

SECOND POINT. Nulle sainteté si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et par conséquent point de pécheur qu'elle ne puisse sanctifier : pourquoi cela? par denx raisons, l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car, à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu, de tout temps, mais surtout depuis la loi de grâce, a toujours pris plaisir à faire éclater les richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avoit

renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des apôtres. Saul étoit un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avoit été également corrompu et dans sa foi et dans ses mœurs, mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'Eglise. Qu'étoit-ce, avant leur conversion, que tant de pénitens de l'un et de l'autre sexe? A quels vices n'étoient-ils pas sujets? A quels désordres ne s'étoient-ils pas abandonnés? Quels scandales n'avoient-ils pas donnés au monde? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortification, d'abnégation de soi-même, d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer, par la voie de la pénitence, à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'évangile: car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant pour nous, qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses qui sont tombés avant nous dans les plus grands égaremens, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus; il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire qu'il l'étoit dans les siècles passés, et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'Apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet,

après avoir été, par nos déréglemens et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant. Car elle fait trois choses : elle attire sur le pénitent des grâces de sainteté, elle inspire au pénitent le goût de la sainteté, et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Grâces de sainteté : la pénitence les attire sur le pénitent ; en sorte que, selon la parole de saint Paul : *Où le péché abondoit, la grâce devient surabondante* (1) : pourquoi ? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières grâces qui l'ont touché et qui l'ont excité à rechercher Dieu. Et en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux grâces de Dieu, et sa main libérale ne cesse point de la répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parce que vous avez été fidèle dans l'administration des cinq talens que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute* (2).

Goût de la sainteté : la pénitence l'inspire au pénitent, et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur dégagé de la servitude du péché trouve dans les pieux exercices qui l'occupent une onction dont il est lui-même surpris : si bien qu'il peut dire comme Job : *Ce qui m'étoit auparavant le plus insipide, est maintenant ma plus douce nourriture* (3). En quel repos se trouva tout à coup saint Augustin,

(1) Rom. 5. — (2) Matth. 25. — (3) Job. 6.

dès le moment de sa conversion? En quel dégagement et quelle liberté d'esprit? il l'admiroit et ne le comprenoit pas; il en étoit comme hors de lui-même. Quel changement, s'écrioit-il, et où en suis-je, depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyois pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantoient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté : c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? Combien de fois faut-il se captiver, se gêner, se roidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer? Or, est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas! quels progrès ne fait-on pas! Ainsi ces ouvriers de l'évangile qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de famille, furent égalés aux premiers, et reçurent le même salaire : pourquoi? parce qu'en peu d'heures ils avoient réparé le temps perdu, et autant avancé par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étoient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez; et combien y a-t-il eu de pénitens élevés à des degrés de sainteté où ne sont jamais parvenus le commun des

fidèles? De quels dons ont-ils été favorisés ? et en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux ?

De là, si nous sommes justes, c'est-à-dire, si par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusques à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier à nous-mêmes, ni d'entrer dans les sentimens de ce pharisien qui se préféroit avec tant d'orgueil au publicain, et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paroisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un saint, et peut-être dans sa personne la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu* (1). De là encore, si nous nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir; car est-il rien de plus touchant et de plus consolant pour l'ame la plus criminelle, que cette pensée : Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux, je puis être un saint. Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance ?

(1) Matth. 21.

TROISIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste traçant aux peuples des règles de morale, et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.

Ce n'étoit point assez pour le saint précurseur de prêcher en général la pénitence ; mais afin de mieux instruire les peuples et de leur donner une connoissance plus distincte de ce qu'il y avoit à réformer dans leurs mœurs, il descend au détail des vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ, et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres. Il condamne donc : 1. L'impureté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (1). 2. L'ambition : *Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées* (2). 3. L'attachement aux richesses : *Ne demandez rien au-delà de ce qui vous est marqué. Contentez-vous de votre solde* (3). 4. Les emportemens et les violences : *Ne faites point de violence* (4). 5. La médisance : *Ne parlez mal de personne* (5). 6. La dureté envers les pauvres : *Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même* (6).

(1) Marc. 6.—(2) Luc. 3.—(3) *Ibid.*—(4) *Ibid.*—(5) *Ibid.*—(6) *Ibid.*

DIMANCHE.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste condamnant l'impureté.

SERMON
SUR L'IMPURETÉ.

Non licet tibi habere uxorem fratris tui.

Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Marc. 6.

Il falloit tout le zèle et toute la sainteté de Jean-Baptiste, pour parler avec tant d'assurance à un roi possédé de sa passion, et pour s'exposer de la sorte à sa disgrâce. Mais sans être ni aussi zélé ni aussi saint que ce divin précurseur, il ne falloit qu'une étincelle de raison pour voir toute l'indignité du commerce où Hérode étoit plongé, et pour en connoître tout le désordre. C'est néanmoins ce que ce prince voluptueux ne voyoit pas lui-même ou ne vouloit pas apercevoir; et tel est le caractère et le déréglement affreux de l'impureté. Il semble, dès qu'on se laisse dominer par ce vice infâme, qu'il nous fasse perdre toute raison, et avec la raison, toute religion. De sorte que l'impudique n'a plus de règle droite et sûre qui le guide, ni raison qui le conduise en qualité d'homme, ni religion qui le conduise en qualité de chrétien. Arrêtons-nous à ces deux pensées. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté : premier point; toute la reli-

gion du chrétien profanée par l'impureté : second point. Effets pernicieux d'une passion dont nous ne pouvons trop concevoir d'horreur , et contre laquelle nous ne pouvons nous précautionner avec trop de soin.

PREMIER POINT. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté. On n'en doit pas être surpris : car il n'est rien de plus opposé à la raison que les sens ; or l'impureté est un péché des sens, et c'est même de toutes les convoitises des sens la plus animale et la plus grossière. De là donc, ou bien elle éteint en nous toutes les lumières de la raison ; ou sans les éteindre , elle nous fait agir contre toutes les vues de notre raison.

1. Elle éteint en nous toutes les lumières de la raison. En effet, à consulter la seule raison, combien y a-t-il de motifs les plus forts et les plus puissans, pour nous détourner d'un vice aussi honteux et aussi dangereux que l'est l'impureté? La pudeur naturelle, les bienséances de l'état, du rang, de l'emploi, de la profession; les suites malheureuses où s'expose surtout une personne du sexe, aux dépens de sa réputation et de tout le bonheur de sa vie ; les périls où elle s'engage là-dessus et les risques qu'elle a à courir ; le dérangement où vit un homme par rapport à ses devoirs, par rapport à son avancement dans le monde, par rapport à la conduite de ses affaires, et souvent par rapport à sa santé qu'il ruine; l'esclavage et la dépendance où il passe ses jours auprès d'une idole dont il est adorateur ;

les infidélités qu'il éprouve, les désagrémens qu'il essuie, les inquiétudes qui l'agitent, les dépenses qu'il fait et qui l'incommodent, les exemples d'une infinité de gens qui, par là, se sont perdus, les discours du public, les remontrances et les reproches de ses amis, mille autres considérations plus particulières encore et plus secrètes : tout cela bien examiné et bien pesé, si l'on étoit raisonnable, devroit servir de préservatif contre les amorces de la plus flatteuse passion. Mais dès qu'elle s'est emparée du cœur, plus d'attention à tout cela : on dépose toute pudeur, on ferme les yeux à toute bienséance, on méprise tout danger, on oublie tout intérêt, on supporte toute contrainte, toute gêne, on dévore tout chagrin, on ne plaint nulle dépense, on ne profite de nul exemple, on n'écoute nul avis, nul conseil. L'esprit et le cœur ne sont occupés que d'un objet : tout le reste disparoît ; et où est alors la raison ?

2. Si l'impureté n'éteint pas dans nous les lumières de la raison, du moins nous fait-elle agir contre toutes les vues de notre raison. Point de preuve plus sensible que le témoignage de saint Augustin, qui le connoissoit par son expérience propre et qui s'en est si bien expliqué. *Je soupirois*, dit-il, *je voyois ma foiblesse, j'en rougissois ; et cependant j'étois toujours attaché, non point par une chaîne de fer, mais par ma volonté dépravée, plus dure que le fer.* Voilà comment la passion tyrannise un homme qui s'y est une fois livré. Il gémit de sa servitude, et il en sent tout le poids. Il voit tout ce

qu'une saine raison demanderoit, et il est le premier à reconnoître ses égaremens; mais de briser ses liens et de se dégager, c'est à quoi il ne peut se résoudre. Il suit le charme qui l'enchante, et quoiqu'il condamne dans lui le vice, il n'en est pas moins vicieux. Samson n'ignoroit pas que Dalila le trahissoit. Que lui disoit sur cela sa raison? Mais sa raison avoit beau parler, il ne laissoit pas de rechercher avec la même assiduité cette perfide, et de se tenir auprès d'elle. Peut-être à la fin de nos jours vient-il un temps où la raison prend le dessus: mais peut-elle désormais réparer les dommages infinis qu'on s'est causés à soi-même? Plus sage mille fois celui qui les prévient de bonne heure, et qui n'attend pas si tard à y apporter le remède.

Second point. Toute la religion du chrétien profanée par l'impureté. Deux sortes de profanations: l'une générale, par rapport à tous les états du christianisme; l'autre particulière et plus criminelle encore, par rapport à certains engagemens et à certains caractères.

1. On peut dire en général, que toute impureté dans un chrétien, est une profanation: pourquoi? parce qu'il souille une chair sanctifiée par le baptême de Jésus-Christ, honorée d'une alliance toute pure avec Jésus-Christ, devenue le temple du Saint-Esprit que l'Apôtre appelle l'Esprit de Jésus-Christ. Morale que nous ne devons point traiter d'idée subtile et superficielle, mais dont nous comprendrions toute la solidité et toute la force si nous étions

plus remplis des principes de la religion et plus touchés de ses sentimens. Morale dont les Pères ont fait plus d'une fois le sujet de leurs instructions, et sur laquelle Tertullien insistoit si vivement. Car, disoit-il, avant que le Fils de Dieu se fût revêtu d'un corps semblable au nôtre, c'étoit toujours un crime de s'abandonner aux désirs de la chair : mais depuis le mystère de l'homme-Dieu, maintenant et plus que jamais, ce n'est plus seulement un crime, c'est un sacrilége. Morale qu'ils avoient puisée dans l'excellente et sublime théologie de saint Paul et dans ces fréquentes exhortations qu'il faisoit aux fidèles, en leur représentant qu'ils étoient les frères de Jésus-Christ, qu'ils étoient ses membres, qu'ils étoient son corps, et par conséquent qu'ils avoient une obligation plus étroite de se conserver purs et sans tache. *Quoi donc*, s'écrioit dans l'ardeur de son zèle ce maître des gentils, *quoi! les membres de Jésus-Christ, je les abandonnerai à une prostituée* (1)*!* Quel scandale dans la foi que nous professons ! Quel abus énorme !

2. Profanation particulière, et plus criminelle encore par rapport à certains engagemens, à certaines vocations, à certains caractères. N'entrons point là-dessus trop avant dans un détail qui pourroit blesser les ames innocentes et chastes. Il seroit à souhaiter que ces abominations fussent ensevelies dans un éternel oubli : mais le moyen de dérober à la connoissance du public des désordres si publics? Que veux-je donc dire ? Vous le savez, vous qui,

(1) 2. Cor. 6.

liés par le sacré nœud du mariage, après vous être juré au pied de l'autel une fidélité mutuelle et inviolable, démentez toutes vos promesses, et profanez un sacrement si saint par des attachemens si illégitimes; vous le savez, vous qui, sans respect pour le Dieu vivant et pour la présence de son Fils adorable, osez profaner le temple même, le sanctuaire, la table de Jésus-Christ, et y apporter toute la corruption d'un cœur sensuel et dissolu; vous le savez, vous qui, voués spécialement au Seigneur, élevés aux plus hauts ministères, employés à la célébration des mystères les plus redoutables, consacrés pour cela et comme marqués du sceau de Dieu, vous dégradez vous-mêmes et n'avez point horreur de profaner dans votre caractère ce que la religion a de plus auguste et de plus divin. Après cela nous étonnerons-nous de tant de calamités qui se répandent sur la terre, et n'est-ce pas le juste châtiment de la licence effrénée de notre siècle et du débordement de nos mœurs? Rappelons toute notre raison, ranimons toute notre religion : l'une et l'autre, avec la grâce du ciel, purifieront nos voies, et rétabliront le peuple de Dieu dans sa première sainteté.

LUNDI.

Jean-Baptiste condamnant l'ambition.

SERMON
SUR L'AMBITION.

Omnis mons et collis humiliabitur.

Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées. Luc. 3.

PUISQUE le Fils unique de Dieu descend du sein de son Père, et qu'il vient sur la terre s'abaisser lui-même et s'anéantir, il est bien juste que les montagnes du siècle, c'est-à-dire, que les grandeurs humaines s'humilient, et qu'elles déposent aux pieds de cet homme-Dieu tout leur orgueil. Mais par le plus déplorable renversement, tandis que la majesté divine quitte le trône de sa gloire et s'abîme en de profondes ténèbres, l'homme veut s'élever, se distinguer, et ne pense qu'à satisfaire son ambition. Esprit répandu dans tous les états de la vie, et même jusque dans les plus viles conditions, où chacun, selon qu'il lui peut convenir, est jaloux d'une certaine supériorité qui le place au-dessus de ses égaux, et qui lui donne sur eux l'ascendant. C'est ce désir de l'honneur, cet esprit d'ambition que nous devons aujourd'hui combattre, comme opposé directement à l'esprit de Dieu : car c'est par là, et non par les raisons d'une sagesse mondaine, que nous

allons l'attaquer. Ambition dont nous verrons tout ensemble, et le désordre, et le malheur : ambition criminelle, et ambition malheureuse; criminelle devant Dieu, malheureuse de la part de Dieu. Ambition criminelle devant Dieu; en quoi? dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux : premier point. Ambition malheureuse de la part de Dieu; comment? par les jugemens et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux : second point. La suite développera mieux encore ces deux vérités.

Premier point. Ambition criminelle devant Dieu dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir; on le veut pour jouir des avantages temporels de la grandeur. On le veut à l'infini, sans se prescrire aucun terme où l'ambition s'arrête; on le veut indépendamment de Dieu; on le veut sans égard au mérite, et sans être en peine si l'on a les dispositions requises. Enfin, on le veut par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Tout cela autant de désordres par où l'ambition devient criminelle devant Dieu. Reprenons toutes ces propositions.

1. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir; on ne cherche dans la grandeur que la grandeur même. Or la grandeur, comme grandeur, ne convient qu'à Dieu, qui est seul grand et qui le doit seul être. Vouloir donc s'élever et se faire grand, c'est une espèce d'attentat sur les droits du Seigneur, et de cet Etre suprême devant qui tout être créé n'est que néant. 2. On veut s'agrandir pour jouir

des avantages temporels de la grandeur, c'est-à-dire, pour se glorifier, pour recevoir des hommages et des respects, pour tenir partout le premier rang, pour vivre dans la pompe et dans l'éclat. Or ce n'est point à cela que les grandeurs du siècle sont destinées; et n'y envisager que cela, c'est un abus hautement condamné dans la loi de Jésus-Christ : elles sont établies pour la gloire de Dieu et non point pour la nôtre. 3. On veut s'agrandir à l'infini, et sans se prescrire jamais un terme où l'ambition s'arrête; plus on monte, plus on veut monter, et à peine a-t-on fait un pas, que la pensée naît d'en faire un autre : désir insatiable, désir déréglé, contraire à la modestie et à la modération chrétienne. Mais désir surtout condamnable dans des gens de rien, quand, à force de se pousser, devenus plus audacieux, ils ne rougissent point d'aspirer enfin aux degrés les plus éminens, et prétendent, comme l'ange superbe, se placer au-dessus des nues et des astres de la première grandeur. 4. On veut s'agrandir indépendamment de Dieu et sans faire nul fond sur Dieu. L'ambitieux compte sur lui-même, compte sur son industrie, compte sur des amis, sur de puissans protecteurs; mais pense-t-il à mettre Dieu dans ses intérêts? Contre l'oracle et l'expresse défense du Saint-Esprit, il s'appuie sur un bras de chair. Voilà toute sa ressource. 5. On veut s'agrandir sans égard au mérite, et sans examiner si l'on a les dispositions requises : témérité insoutenable; on s'ingère dans des postes, dans des ministères, dans des prélatures qu'on n'est pas en état de rem-

plir, et où l'on ne doit néanmoins entrer que pour en accomplir tous les devoirs. 6. On veut s'agrandir par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Y a-t-il iniquité que l'ambition n'emploie pour venir à bout de ses desseins? Mais la conscience y répugne : hé! qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux, ou a-t-il une autre conscience que son ambition? Concluons par les paroles de Jésus-Christ, et disons que de la maniére dont on se comporte dans la poursuite des honneurs du monde, *Ce qui est grand aux yeux des hommes, n'est qu'abomination aux yeux de Dieu* (1).

SECOND POINT. L'ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugemens et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux. Nous ne lisons point dans l'Ecriture des menaces plus ordinaires que celles-ci : savoir, que Dieu confondra les orgueilleux de la terre. Que tandis qu'ils s'épuiseront de travaux et de soins pour l'établissement de leur fortune et pour leur agrandissement, il déconcertera leurs mesures, il dissipera leurs desseins, il fera échouer leurs entreprises. Que s'il les laisse parvenir au point de prospérité où ils visoient, ce sera pour tourner contre eux leur prospérité même, et qu'ils y trouveront une source de chagrins et de déplaisirs les plus mortels; que s'il les laisse atteindre jusques au faîte de la grandeur, ce sera pour rendre leur chute d'autant plus désastreuse et plus éclatante, qu'ils tomberont de plus

(1) Luc. 16.

haut, et que dans leur ruine, il les abandonnera à eux-mêmes et à leur désespoir. Menaces qui ne regardent que la vie présente; car ne parlons point de ce que Dieu prépare à l'ambitieux dans l'éternité. Menaces confirmées par tant d'exemples dont les saints livres nous font le récit. Menaces qui se vérifient encore de siècle en siècle par mille événemens que nous devons attribuer à la justice de Dieu, et qui sont de visibles, mais terribles châtimens de l'ambition.

1. Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course? Ils s'agitoient, ils se tourmentoient, ils disposoient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginables; une espérance presque certaine leur répondoit du succès; mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout à coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvemens. Comme cette tour de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait; et de cette fortune qu'on vouloit bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines, et vainement consumé ses jours. Ils édifieront, dit le Seigneur, et de mon souffle, je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux et fait de préparatifs. 2. Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitoient? tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus; mais dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés? à la censure et aux mépris, aux plaintes et aux murmures, aux

traverses et aux contradictions, aux alarmes continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablans, aux dégoûts et aux déboires les plus affreux : de sorte qu'ils ont été forcés de reconnoître que dans la médiocrité de leur premier état, ils étoient mille fois, et plus honorés du public, et plus contens en eux-mêmes ; ils se promettoient de marcher dans des voies tout applanies, mais Dieu les a semées d'épines. 3. Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvoient attendre, ont été renversés par une disgrâce ? De quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été témoins ? Tout s'est éclipsé : des familles entières sont tombées avec leur chef, et l'éclat des pères n'a pu passer jusques aux enfans ; car ce sont-là les coups du bras tout-puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confioient en leur pouvoir. 4. Encore s'il daignoit les consoler dans leur infortune ! mais parce que jamais ils ne se sont occupés de Dieu, et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mélancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir, sans verser sur eux une goutte de son onction divine pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles ; c'est ce qu'il vient nous enseigner, et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois et l'innocence et le repos de nos ames.

MARDI.

Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.

SERMON

SUR L'ATTACHEMENT AUX RICHESSES.

Nihil ampliùs quàm quod constitutum est vobis faciatis.... contenti estote stipendiis vestris.

Ne demandez point au-delà de ce qui vous est marqué.... contentez-vous de votre solde. Luc. 3.

Rien de plus juste que cette règle de conduite ; rien de plus conforme à la droite raison. Les publicains à qui parloit Jean-Baptiste, établis pour recevoir les deniers publics, ne devoient point grossir leur recette, en exigeant au-delà du prix ordinaire ; et les soldats, contens de leur solde, ne devoient rien prétendre au-dessus de ce qui leur étoit assigné par l'ordre du prince. Que de désordres cesseroient, si l'on se conduisoit dans tous les états selon cet esprit d'équité ! mais une insatiable avarice semble l'avoir banni du monde, et si l'iniquité règne dans toutes les conditions, on peut dire que c'est surtout par l'attachement aux richesses. Passion qu'il nous importe infiniment de déraciner de nos cœurs ; et rien ne doit plus fortement nous y exciter, que d'en considérer les divers caractères : car c'est une passion vaine, inquiète dans ses mouvemens, dangereuse dans ses effets. Passion

la plus vaine dans son objet ; ce sont les biens temporels qu'elle se propose : premier point. Passion la plus inquiète dans ses mouvemens ; ce sont les soins fatigans et les embarras où elle jette : second point. Passion la plus dangereuse dans ses effets ; ce sont les injustices qu'elle fait commettre aux dépens de la conscience et du salut : troisième point. Bienheureux les pauvres de cœur, qu'un saint détachement dégage d'une passion si frivole, si importune, si pernicieuse !

Premier point. Passion la plus vaine dans son objet. Il ne s'agit point ici de la vue sage et modérée qu'on peut avoir de ne pas manquer dans son état, de s'y soutenir honnêtement. C'est une prudence, et Salomon lui-même demandoit à Dieu de ne pas tomber dans l'extrême pauvreté ; mais il ne souhaitoit pas avec moins d'ardeur que Dieu le préservât de la passion des richesses, la regardant comme une des passions les plus frivoles et les plus vaines.

En effet, à quoi aspire-t-elle, et pourquoi y aspire-t-elle ? 1. A quoi aspire-t-elle ? aux biens de la vie, à les amasser, à les multiplier, à les accumuler ; car c'est une de ces deux sangsues qui nous sont représentées au livre des Proverbes, et qui, ne se trouvant jamais remplies, ne cessent point de crier : *Apporte*, *apporte* (1). Or qu'est-ce que ces biens qui allument une soif si ardente ? des biens temporels, passagers, périssables ; des biens qu'on acquiert aujourd'hui, et

(1) Prov. 30.

qu'on perd demain ; des biens qui du moins un jour nous seront certainement enlevés, et dont on n'emportera rien avec soi ; des biens qui nous causeront d'autant plus de douleur quand, malgré nous, il les faudra quitter, que nous y aurons été plus attachés. En vérité, pour peu qu'on raisonne, peut-on ne pas voir que des biens de cette nature ne doivent point faire naître des désirs si vifs, et que de s'en infatuer, c'est une vanité et une foiblesse pitoyable ?

2. De plus, cette passion si aveugle, pourquoi aspire-t-elle à ces biens visibles et terrestres ? Est-ce pour en jouir ? est-ce pour en goûter les douceurs ? C'est seulement et précisément pour les posséder; car pour en jouir, il faudroit en user, et l'usage les diminueroit. Or c'est ce qu'une ame intéressée ne veut point. On veut toujours mettre en réserve, et jamais ne rien ôter. De là, jusqu'au milieu de l'abondance, les plus sordides épargnes. Au lieu que l'Apôtre, plein de l'esprit de l'évangile, disoit : *Nous n'avons rien et nous possédons tout* (1) ; l'avare, idolâtre de son trésor, doit dire : J'ai tout, et je vis comme ne possédant rien. Qui donc jouira de tant de biens ? des héritiers, et non point le maître qui les a actuellement dans les mains. Voilà ce que le Saint-Esprit dans la Sagesse appelle une grande misère, et ce que nous pouvons appeller une insigne folie.

SECOND POINT. Passion la plus inquiète dans ses

(1) 2. Cor. 6.

mouvemens. C'est pour cela que l'évangile compare les richesses à des épines, qui de leurs pointes piquent le cœur et déchirent l'ame. Inquiétude dans l'acquisition des biens après lesquels on soupire, et inquiétude dans leur possession.

1. Inquiétude dans l'acquisition : car ces biens ne viennent pas se présenter d'eux-mêmes ; il faut les rechercher, et ce n'est pas sans peine qu'on les trouve. Mille obstacles s'opposent aux desseins qu'on forme ; mille accidens les dérangent et les arrêtent. Cependant la passion d'avoir, sollicite, presse, ne peut souffrir de retardement tant elle est précipitée, ne peut se contenter de rien, tant elle est avide. De là donc les troubles et les agitations. On se surcharge de travail, d'affaires, d'entreprises. L'une terminée, on s'engage dans une autre, et souvent même on les embrasse toutes à la fois. On y pense la nuit, on s'en occupe le jour ; on y sacrifie son repos, on y altère sa santé, on y expose sa vie. A force de vouloir se procurer un prétendu bonheur, que l'imagination fait consister dans l'opulence, on se rend malheureux, et l'on consume ses années dans un tourment que la mort seule finit.

2. Inquiétude dans la possession. Il n'en coûte pas moins pour conserver, que pour acquérir. Ce qu'on aime, on craint de le perdre ; et plus on l'aime, plus les alarmes sont fréquentes : car on les prend aisément. Une perte qui arrive, chagrine, et est capable de désoler un homme, à qui néanmoins il reste d'ailleurs beaucoup plus qu'il ne lui faut pour être en état de porter le dommage qu'il a
souffert.

souffert. Parce qu'on est âpre sur l'intérêt, on ne veut rien laisser inutile, mais on prétend que tout ce qu'on a profite ; et ce sont toujours pratiques nouvelles, toujours nouvelles fatigues. On ne veut rien céder, rien relâcher de ses droits ; on les exige à la rigueur, et de là les contestations, les démêlés, les procès. Il n'y a là-dessus qu'à interroger tant de riches du siècle, et qu'à les faire parler. Leur convoitise les dévore ; mais s'ils savoient la contenir et la régler, avec une fortune un peu moins ample, ils vivroient beaucoup plus tranquilles, et cette paix vaudroit mieux que toutes leurs richesses.

Troisième point. Passion la plus dangereuse dans ses effets à l'égard de la conscience et du salut. Outre que l'attachement aux biens de la vie est en soi un péché, et qu'il a sa malice propre, c'est encore la source de mille péchés. Vérité d'autant plus triste et plus déplorable, qu'elle a moins besoin de preuves, et que les exemples en sont plus communs. Y a-t-il injustice que cette passion ne fasse commettre, et y a-t-il injustice qu'elle n'empêche de réparer ?

1. Quelles sortes d'injustices cette criminelle passion ne fait-elle pas commettre ? Qu'a-t-on vu dans tous les siècles, et que voyons-nous autre chose tous les jours, que des usures, que des fraudes, que des violences, que des concussions ? Quelles voies n'a-t-on pas imaginées pour gagner et pour s'enrichir aux dépens des particuliers, aux dépens du juste, aux dépens du pauvre, aux dépens de la veuve, de

l'orphelin ; et cela, non point seulement dans le monde libertin et corrompu, mais dans le monde même chrétien, parmi un certain monde assez réglé d'ailleurs et réputé vertueux et dévot ? Iniquités plus grossières dans les uns, iniquités plus subtiles et plus couvertes dans les autres ; mais toujours iniquités qu'on ne justifiera jamais au tribunal d'une conscience droite et saine, quoiqu'on ne manque pas d'artifices et de détours pour les accorder avec une conscience fausse et erronée.

2. Le comble de l'iniquité, c'est que la même passion qui fait commettre tant d'injustices, empêche de les réparer. La nécessité de la restitution est un principe universellement reçu ; nul ne l'ignore : mais la pratique de la restitution est une chose presqu'absolument inconnue. Chacun sait s'en dispenser : pourquoi ? parce que chacun ne consulte que son attache au bien, et qu'il n'est rien de plus ingénieux que cette damnable avarice, à inventer des prétextes et à éluder les plus étroites obligations. Mais si elle se déguise à nos yeux, elle ne peut se déguiser aux yeux de Dieu, qui la dévoilera dans son jugement et qui la réprouvera. Gardons-nous d'une si terrible condamnation, et suivons l'avis que nous donne le Sauveur des hommes : *Ne cherchez point à amasser des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout ; mais travaillez à amasser des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument. Car où est votre trésor, là est votre cœur* (1).

(1) Matth. 6.

MERCREDI.

Jean-Baptiste condamnant les emportemens et les violences.

SERMON

SUR LA DOUCEUR CHRÉTIENNE.

Neminem concutiatis.

Ne faites point de violences. Luc. 3.

RIEN de plus pernicieux dans la société humaine et dans le commerce de la vie, que la colère. Elle cause des violences qui troublent tout, et mille épreuves ont fait connoître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur, et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parce qu'elle arrête tous ces excès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne dont peu de personnes comprennent bien tous les avantages, et à laquelle on ne donne pas communément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or nous en allons considérer tout ensemble, et le mérite et le fruit. Le mérite, qui en fait l'excellence : premier point. Le fruit, qui dès cette vie même en est la récompense : second point. De l'un et de l'autre, nous apprendrons à nous conduire en toutes choses selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la

terre, et qui est un des plus beaux caractères de son évangile.

Premier point. Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

1. Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel, qui ne s'émeut de rien, et qui sans effort s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne dont les devoirs sont : de réprimer dans le fond de l ame toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter ; de ne donner au dehors nuls signes ni d'impatience, ni d'aigreur, en des rencontres où le cœur souffre intérieurement et se sent piqué ; de mesurer toutes ses paroles et de n'en pas laisser échapper une ou de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont on a plus lieu d'être mal content ; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable ; d'user de condescendance dans les occasions contre son inclination propre, et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes, plus capables que les autres par leurs imperfections et leurs foiblesses, d'inspirer de l'éloignement et du dégoût. Or pour cela quelles violences n'est-on pas obligé de se faire, et que ne doit-on pas prendre

sur soi ? Car la douceur ne rend ni aveugle, ni insensible : on s'aperçoit des choses, on en est touché, et si l'on suivoit les impressions de la nature, on éclateroit ; mais en vue de Dieu et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice ? est-il une abnégation de soi-même et une mortification plus parfaite ?

2. Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce que les sujets en sont moins ordinaires et moins fréquens. Mais la douceur dont nous parlons, est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps, une vertu de toute la vie et de tous les momens de la vie : car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir ; et par conséquent les sujets sont continuels de se vaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentimens, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus, et qui en est comme le couronnement et la perfection. Hélas ! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point ; mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique, et où la trouve-t-on ? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempérament et d'indifférence ; car voilà quelle est la douceur que font paroître en certaines rencontres un nombre infini de mondains. L'intérêt les retient, et

ils craignent de se faire tort en éclatant, et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiroient se déshonorer, s'ils venoient à perdre la gravité et la modération qui convient à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses, qui, selon les vues ordinaires et humaines, devroient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nulle valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe, ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée et dont il a été le modèle; cette douceur qui, par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend au fidèle à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeans, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle? l'usage du monde et de toutes les conditions du monde ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

SECOND POINT. Le fruit de la douceur chrétienne: c'est la paix au dedans de soi-même, et la paix au dehors.

1. La paix au dedans de soi-même. Un des plus grands biens que nous avons à désirer pour le bonheur de notre vie, et en même temps pour la sanctification de notre ame, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions; surtout maîtres de certaines passions plus vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix

intérieure. Et de quelle paix en effet peut être assuré et peut jouir dans son cœur, un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, anx vengeances? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même; et n'est-il pas comme une mer orageuse, où les flots s'élèvent au premier vent et forment de rudes tempêtes? Or, que fait la douceur chrétienne? Elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat; et à force de les combattre, elle les soumet et les calme. On prend tout en bonne part; ce qu'on ne peut justifier, on le tolère; on ne s'offense point, on ne s'aigrit point; et par là que de mouvemens du cœur et de pénibles sentimens on s'épargne! que de réflexions chagrinantes! que d'agitations de l'esprit et de dissipations! Mais ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on! Quelles grâces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir! Car comme Dieu ne se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix; et une ame pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

2. La paix au dehors. On l'entretient par la douceur; c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse blesser personne, puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder, puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourroit naître entre eux et

nous, puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère et d'une pleine déférence à leurs volontés? c'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit, savoir, que *les débonnaires gagneront toute la terre* (1). Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs! Mais par une règle toute contraire, on ne sauroit assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardens, des esprits impatiens et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défians et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux réformateurs, allument le feu de la discorde et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là! On n'en est que trop instruit; mais, pour couper cours à de tels désordres et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même ni trop prendre de précautions.

(1) Matth. 4.

JEUDI.

Jeau-Baptiste condamnant la médisance.

SERMON
SUR LA MÉDISANCE.

Neque calumniam faciatis.

Ne parlez mal de personne. Luc. 3.

Ce que condamne le saint Précurseur, ce ne sont point seulement ces fausses suppositions que le mensonge imagine, et ces lâches calomnies dont il noircit le prochain; mais ce sont ces médisances, en cela même plus mortelles ou du moins plus irréparables, que la vérité les accompagne, et qu'elles sont fondées sur des faits plus réels et plus certains. Est-il un péché plus à craindre? en est-il un contre lequel il nous importe plus de nous prémunir par toute la vigilance et toute l'attention nécessaire? Il y a des péchés où l'on se porte plus difficilement; et cette difficulté sert en quelque sorte de préservatif pour s'en défendre. Il ya des péchés où nous nous laissons entraîner plus aisément, mais où nous péchons aussi plus légèrement; et cette légèreté de l'offense en diminue le péril. Mais un péché où se rencontrent tout à la fois et une extrême facilité à le commettre, et une offense griève en le commettant, voilà ce que nous devons regarder comme un des péchés les plus dangereux; et n'est-ce pas là le double carac-

tère de la médisance? Facilité de la médisance : premier point. Grièveté de la médisance : second point. Ces deux points unis ensemble et rapportés l'un à l'autre, nous feront comprendre l'oracle du Saint-Esprit : que c'est un bonheur inestimable de savoir bien gouverner sa langue, et de ne pécher point en paroles.

Premier point. Facilité de la médisance. Un péché où nous porte le penchant de la nature ; un péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle ; un péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparens ; un péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présens et les plus prompts, enfin un péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde, c'est sans doute un péché aisé à commettre : or telle est la médisance.

1. Péché où nous porte le penchant de la nature, je dis de la nature corrompue ; car voici quelle est la perversité de notre esprit : nous nous rendons mille fois plus attentifs à découvrir dans le prochain le mal que le bien, et nous sommes incomparablement plus enclins à nous entretenir de ses mauvaises que de ses bonnes qualités. C'est ce que nous éprouvons tous : mais outre cette inclination commune, il y en a encore de plus particulières dans une multitude infinie de gens, les uns légers à parler et ne pouvant rien retenir de tout ce qu'ils savent, ou qu'ils croyent savoir ; les autres critiques et cen-

seurs, trouvant partout à réprendre, et s'épanchant volontiers sur tout ce qu'ils remarquent dans autrui, ou qu'ils pensent y remarquer d'imperfections et de défauts : or dès que c'est la pente naturelle qui nous conduit, a-t-on de la peine à suivre le mouvement dont on se sent emporté ?

2. Péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle. He ! que fait-on autre chose dans la société humaine, que de se voir, que d'avoir ensemble d'oisifs et de longs entretiens; et parce qu'il ne semble pas qu'on puisse les soutenir sans le secours de la médisance, de quelle autre chose s'occupe-t-on ? On se donne l'exemple les uns aux autres, on s'excite les uns les autres; les plus sages ne peuvent résister au torrent, et sont en quelque manière forcés d'entrer dans le discours et de se joindre à ceux qui l'ont entamé. Bien loin qu'il leur fût difficile de médire, il ne leur seroit presque pas possible de s'en abstenir et de se taire.

3. Péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparens. On dit : Que faire? il faut bien que quelqu'un soit mis en jeu; autrement on tariroit bientôt et on demeureroit dans le silence. On dit : Il faut bien être instruit de ce qui se passe ; il faut bien connoître le monde, afin de ne s'y pas tromper. On dit : Je n'ai rien contre ces personnes, et je ne prétends point leur nuire; si j'en parle, c'est fort indifféremment. On dit : La chose n'est pas secrète, ou dans peu elle cessera de l'être. On dit : C'est un homme dont je n'ai pas lieu d'être content; il en use mal; pour-

quoi l'épargnerois-je? il se fait trop valoir; il est bon de l'humilier. On dit : Je n'en impose point, je n'avance rien de faux, tout est comme je le rapporte. Enfin que ne dit-on pas? et rassuré de la sorte, avec quelle liberté ne s'explique-t-on pas, et ne lance-t-on pas les traits les plus piquans?

4. Péche qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présens et les plus prompts; il ne s'agit que de s'énoncer, ou même au défaut de la voix, un geste, un signe, un coup d'œil suffit, et dans un moment fait concevoir tout ce que la bouche pourroit exprimer; car on médit en plus d'une façon, et il y a pour cela plus d'un langage.

5. Péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde. Ce n'est pas que dans le fond de l'ame, on n'ait souvent en horreur le médisant; mais la médisance plaît, surtout quand elle est assaisonnée de bons mots, c'est-à-dire, de mots qui percent, qui déchirent, qui exposent le prochain à la risée, et qui insultent en quelque sorte à sa honte et à son malheur. Tous les esprits alors se réveillent pour écouter, et on redouble l'attention; il n'est donc point surprenant, après cela, qu'avec un accès si facile la médisance fasse de si grands progrès, et que sans obstacle elle répande de tous côtés son venin. Aussi est-ce le péché le plus commun, et de là les parfaits chrétiens tirent deux conséquences : la première, d'éviter, autant qu'il leur est possible, le commerce du monde; et la seconde, d'y être toujours en garde,

toutes les fois qu'ils y sont appelés; car ils n'ignorent pas combien la médisance est un mal contagieux, et avec quelle subtilité et quelle vîtesse il se communique.

SECOND POINT. Grièveté de la médisance. C'est un principe général, et que nous devons reconnoître avant toutes choses, savoir, que de la médisance est, de sa nature, un péché grief : pourquoi ? par le tort qu'elle fait au prochain, à qui elle ravit le plus cher de tous les biens de la vie humaine et civile, qui est la réputation. Car la réputation, disent les théologiens, est un bien propre où chacun a droit, et un bien d'une valeur inestimable dans l'opinion des hommes; par conséquent, si je l'enlève à mon frère sans un titre légitime et sans une solide raison, c'est une injustice dont je me rends coupable envers lui, et dont je lui dois une réparation aussi entière qu'elle le peut être; mais pour ne pas insister davantage sur un point si universellement établi et tant de fois traité dans la chaire, attachons-nous à quelques circonstances particulières sur quoi il est moins ordinaire de s'expliquer, et mesurons ici la grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque, par les tours malins qu'on lui donne, par le dessein prémédité qu'on s'y propose, par l'éclat avec lequel on la répand, par les scandales qui en naissent : cinq degrés d'injustice, et cinq articles qui contiennent tout le fonds de cette seconde partie.

1. Grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque. A qui fait-elle grâce, et

où ne porte-t-elle pas ses coups? Y a-t-il une dignité si auguste qu'elle respecte? y a-t-il une profession si sainte qu'elle épargne? Or il est vrai néanmoins qu'il y a des places, des rangs, des professions où la réputation est beaucoup plus précieuse, plus délicate, plus aisée à blesser que dans les autres, et où les brèches qu'on y fait ont des conséquences beaucoup plus funestes. Ce qui n'est qu'une atteinte légère pour un homme du monde, est une profonde blessure pour un homme d'église, pour un pasteur des ames, pour un ministre des autels; la médisance ne connoît point cette distinction, et ne la veut point connoître; on confond le séculier et le régulier. Que dis-je, c'est souvent contre le régulier qu'on se déchaîne avec plus d'aigreur, et l'on ne prend pas garde qu'en le décréditant on arrête tout le fruit de son ministère, et qu'on le met peut-être hors d'état d'exercer jamais utilement ses fonctions.

2. Grièveté de la médisance par les tours malins qu'on lui donne. Un fait rapporté simplement et mis dans son jour naturel, peut faire moins d'impression. Mais ce n'est point assez pour la médisance; il faut qu'elle en raisonne, il faut qu'elle l'enfle, qu'elle l'exagère, qu'elle l'interprète à son gré, qu'elle en pénètre les plus secrètes intentions, qu'elle en développe tous les plis et tous les replis: comme si elle n'étoit pas contente du récit injurieux qui la rend déjà criminelle, et qu'elle voulût encore y ajouter le jugement téméraire et la calomnie.

3. Grièveté de la médisance par le dessein prémédité qu'on s'y propose. Médire par entretien et

par une espèce d'amusement, médire par inconsidération et par envie de parler, c'est toujours être condamnable : mais qu'est-ce donc de médire pour médire? Expliquons-nous. Qu'est-ce de médire pour déshonorer, de médire pour diffamer, de médire pour couvrir des gens d'opprobre, sans autre vue que l'opprobre même qui doit rejaillir sur eux? Car voilà jusqu'où va la médisance. Est-ce méchanceté pure? est-ce quelque intérêt, quelque passion qui anime? Quoi que ce soit, on ne s'en tient pas à ce qui semble de soi-même se présenter, ni à ce qu'on sait par les voies communes; mais on s'informe, mais on tâche de s'instruire, mais on recueille de toutes parts des mémoires, et l'on en grossit des volumes. Tout cela, à quelle fin, et quelle en est l'utilité? quel en est le fruit? point d'autre que de décrier des particuliers, que de flétrir des familles, que d'humilier des maisons, que de scandaliser le public et de le susciter contre des compagnies entières.

4. Grièveté de la médisance par l'éclat avec lequel on la répand. Plus le déshonneur est public, plus l'injure est sanglante : et souvent n'est-ce pas là ce qu'on demande et à quoi l'on vise? On sonne, pour ainsi dire, de la trompette, afin de faire entendre la médisance plus au loin. On veut qu'elle retentisse dans toute une ville, dans toute une province, dans tout un royaume. De là ces bruits qui courent comme des torrens impétueux, et dont toutes les oreilles sont rebattues. De là ces écrits, ces libelles dont toute la terre est inondée.

5. Grièveté de la médisance par les scandales qui

en naissent. Un médisant dans une assemblée, c'est un homme contagieux, c'est un tentateur qui expose tous les assistans à deux sortes de tentations. En effet, un abîme attire un autre abîme, et une médisance une autre médisance. Si vous n'aviez point produit sur la scène celui-ci ou celle-là, il n'en eût point été question : on n'y pensoit pas. Mais vous avez commencé, et on vous a suivi. Ce que vous avez dit pouvoit être moins essentiel ; mais on a bien enchéri sur vous. Vous ne l'avez pas prévu ; mais il le falloit prévoir. De plus si quelques-uns, plus réservés et plus circonspects, se sont abstenus de la médisance, ne l'ont-ils pas écoutée ; et en l'écoutant, ne l'ont-ils pas favorisée, n'y ont-ils pas pris goût? Or en cela ils sont coupables, et vous êtes l'auteur de leur péché. Scandale sur quoi l'on n'entre point en scrupule, dont on ne se fait point de peine, dont on ne s'accuse point, mais dont on ne sera pas sans reproche au tribunal de Dieu. Arrêtons-nous là : laissons bien d'autres circonstances que nous pourrions marquer, et que nous sommes obligés d'omettre : c'est une matière inépuisable que toutes les injustices de la médisance et tous les désordres qu'elle cause. Prions Dieu qu'il dirige notre langue, et qu'il la conduise : car le Sage nous apprend que *c'est au Seigneur de la gouverner* (1). Apportons-y nous-mêmes toute l'attention et toute la circonspection nécessaire ; et n'oublions jamais cette autre parole du Saint-Esprit, que la langue, selon que nous la réglons ou que nous lui permettons de s'échapper, *porte la mort ou la vie* (2).

(1) Prov. 16. — (2) Prov. 18.

VENDREDI.

VENDREDI.

Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.

SERMON

SUR L'AUMONE.

Qui habet duas tunicas, det non habenti; et qui habet escas, similiter faciat.

Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger, en use de même. Luc. 3.

EST-IL rien de plus opposé aux sentimens humains que la dureté des riches envers les pauvres; et comment un homme, pour peu qu'il écoute la nature, peut-il voir dans la souffrance et la misère un homme comme lui, sans en être ému de compassion et sans prendre soin de le soulager? Obligation indispensable dans tous les temps depuis la naissance du monde: mais obligation plus particulière encore et plus étroite dans la loi nouvelle, qui est une loi de charité. C'est le sujet important que nous allons traiter; et pour réunir dans un même dessein les plus puissans motifs qui nous engagent à la pratique de l'aumône, nous la considérerons tout ensemble, et comme un devoir d'obéissance, et comme un devoir de reconnoissance, et comme un devoir de pénitence. Il faut obéir à Dieu, il faut reconnoître les bienfaits de Dieu, il faut apaiser la colère de Dieu. Or voilà ce que nous faisons par l'aumône. Devoir

d'obéissance par rapport au commandement de Dieu qui nous l'ordonne : premier point. Devoir de reconnoissance, par rapport à la bonté de Dieu qui nous gratifie de ses dons : second point. Devoir de pénitence par rapport à la justice de Dieu qui nous menace de ses châtimens : troisième point. Puissions-nous mériter ainsi l'éloge que le Prophète donnoit au juste : *Il a répandu ses biens ; il en a fait part aux pauvres : ses bonnes œuvres subsisteront toujours, et il en recevra la récompense dans les siècles des siècles* (1).

Premier point. Devoir d'obéissance : car l'aumône est un commandement de Dieu. Commandement que Dieu a pu faire, commandement que Dieu a dû faire, commandement que Dieu a fait. Reprenons.

1. Commandement que Dieu a pu faire. Il est maître de nos biens, ou plutôt, ce ne sont pas proprement nos biens, mais les biens de Dieu, qui nous les a donnés, et dont nous sommes seulement à son égard comme les dépositaires et les économes. C'est par grâce que nous les avons reçus : or le maître qui dispense ses grâces à qui il lui plaît, peut y apposer aussi telle condition qu'il lui plaît. D'où il s'ensuit qu'il étoit libre à Dieu, en confiant au riche ses trésors, de le choisir seulement comme ce sage et fidèle administrateur, dont il est dit dans l'évangile, que le père de famille *l'a établi sur toute sa maison, afin qu'il fournisse à chacun, quand il le faut, de quoi se nourrir* (2).

(1) Ps. 111. — (2) Matth. 24.

2. Ce n'est pas assez : commandement que Dieu a dû faire. Où seroit sa providence, cette providence universelle, s'il n'avoit pas pourvu à la subsistance des pauvres? Or les deux voies d'y pourvoir étoient, ou de mettre entre les hommes une égalité parfaite de conditions et de facultés, tellement qu'il n'y eût point de pauvres sur la terre ; ou, supposé cette inégalité que Dieu, dans le conseil de sa sagesse, a jugée plus convenable au gouvernement du monde, de porter une loi qui obligeât les uns d'assister les autres, et de suppléer à ce qui leur manque. Sans cela que feroient tant de misérables et de nécessiteux? A quoi auroient-ils recours ? Dieu n'est-il pas leur père ? Ne sont-ils pas ses créatures, son ouvrage, et leur a-t-il donné l'être et la vie pour les laisser périr de calamités et de besoins ?

De là donc enfin, commandement que Dieu non-seulement a pu faire, non-seulement a dû faire, mais qu'il a fait; et en voici la preuve incontestable. C'est que l'Ecriture, surtout l'évangile, nous apprend que parmi les titres de damnation qui doivent être produits contre les réprouvés, un des plus formels, ce sera l'oubli des pauvres et le défaut de l'aumône. Par conséquent, disent les théologiens, il y a un commandement de l'aumône, puisque Dieu ne nous damnera que pour une offense mortelle, et que sans l'infraction d'un précepte, il n'y a point d'offense mortelle et digne de la réprobation. De détruire ici toutes les explications qu'on veut faire de ce précepte, tous les prétextes qu'on oppose à ce précepte, tous les détours qu'on prend pour éluder ce pré-

cepte, c'est ce que nous n'entreprendrons pas; mais souvenez-vous, riches, que Dieu ne se laisse point tromper, et que, malgré toutes vos explications, malgré tous vos prétextes et tous vos détours, vous n'en serez pas moins frappés de ses anathèmes et rejetés éternellement de sa présence.

SECOND POINT. Devoir de reconnoissance. Reconnoissance envers Dieu, et reconnoissance envers Jésus-Christ, sauveur des hommes et Fils de Dieu.

Reconnoissance envers Dieu. Sans parler de toutes les autres grâces dont les riches lui sont redevables, n'est-ce pas de sa libéralité qu'ils tiennent les biens qu'ils possèdent? N'est-ce pas lui qui, dans le partage de ses dons temporels, les a distingués; et s'ils vivent dans l'abondance, tandis qu'une multitude presque innombrable d'indigens ressentent toutes les rigueurs de la pauvreté et de la disette, n'a-ce pas été de sa part une pure faveur? Or il est juste de lui en témoigner la reconnoissance qui lui est due; et celle qu'il nous demande, c'est que nous fassions retourner vers lui ses bienfaits, et que nous en usions pour l'entretien des pauvres qui sont ses enfans. Tout méprisables qu'ils paroissent selon le monde, il les aime, et il veut que nous l'aimions dans eux : il veut que nous acquittions envers eux sa providence, qui en est chargée. Excellent motif de l'aumône : Je rends à Dieu ce qu'il m'a donné! Dans l'ancienne loi, on lui offroit solennellement les prémices des fruits de la terre, et il les recevoit dans son temple et à son autel, par le ministère de ses prêtres: mais

sans cet appareil ni cette solennité, je lui offre encore les mêmes prémices et les mêmes fruits. Le temple où je les porte, c'est cet hôpital, c'est cette prison, c'est cette pauvre famille que je visite ; et les prêtres qui les reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces malades, ce sont ces captifs, ce sont ces orphelins, c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tous me tiennent la place de Dieu, et dont je deviens la ressource et le soutien. Est-il pour une ame charitable une pensée plus touchante et plus consolante ?

Reconnoissance envers Jésus-Christ, Fils de Dieu et sauveur des hommes. Dans un mot cette qualité de sauveur nous fait comprendre tout ce que nous lui devons ; et si nous le comprenons, est-il possible que nous ne nous sentions pas brûler d'un désir ardent de lui marquer nous-mêmes notre amour ? Or, ce qu'il dit à saint Pierre, il nous le dit, quoique dans un autre sens : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (1). C'est trop peu : non-seulement les pauvres sont ses brebis, mais il les appelle ses frères, mais il ne dédaigne pas de les compter pour ses membres. De sorte que tout ce qui est fait à un pauvre, et au plus petit des pauvres, il l'accepte comme étant fait à lui-même. Sommes-nous chrétiens, si des rapports aussi étroits que ceux-là entre Jésus-Christ et les pauvres n'excitent pas notre charité ? Que pouvons-nous refuser à un Dieu sauveur ? Or tout ce que nous refusons à ses frères et à ses membres, c'est à lui que nous le refusons. Après cela ne craignons-nous

(1) Joan. 21.

point qu'il ne retire de nous sa main libérale, et qu'il ne nous ferme le sein de sa miséricorde ? Rien n'est plus capable de tarir la source des grâces divines, que notre ingratitude.

TROISIÈME POINT. Devoir de pénitence. Ou nous sommes dans l'état actuel du péché, et il en faut sortir par la pénitence ; ou nous sommes rentrés dans l'état de la grâce, mais il faut expier nos péchés passés par la pénitence : or un des moyens les plus efficaces pour l'un et pour l'autre, c'est l'aumône.

Moyen efficace pour sortir de l'état du péché : car il faut pour cela une grâce de pénitence, et cette grâce, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les Pères entendent ce beau témoignage du saint homme Tobie en faveur de l'aumône, où il dit en termes si exprès et si précis, que *l'aumône délivre de la mort de l'ame*, *qu'elle efface les péchés*, *qu'elle fait trouver grâce auprès de Dieu*, *qu'elle conduit à la vie éternelle* (1). Comment cela ? non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis du moment qu'il a fait l'aumône; mais parce que ses aumônes lui attirent du ciel de puissans secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion et pour se remettre dans le chemin du salut. La grâce est le fruit de la prière ; et selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu

(1) Tob. 12.

pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des ames, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui dans l'avenir un retour salutaire, tant qu'au milieu de ses désordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde.

Moyen efficace pour expier les péchés passés. Car après être revenu à Dieu, il faut satisfaire à la justice de Dieu, il faut dès cette vie acquitter les dettes dont nous sommes chargés devant Dieu, et par là prévenir les rigoureux châtimens qui nous sont réservés après la mort, puisqu'en ce monde ou en l'autre le péché doit être puni. Or entre les œuvres pénales et satisfactoires, il n'en est point de plus agréable à Dieu ni de plus recevable à son tribunal que l'aumône, et cela à raison de son utilité. En effet, les autres œuvres de pénitence ne sont profitables et utiles qu'au pénitent même qui les pratique; au lieu que l'aumône profite tout à la fois et au pénitent qui la fait, et au pauvre qui la reçoit. Sur quoi l'aveuglement des riches est bien déplorable, quand ils négligent un moyen si présent que Dieu leur met dans les mains, et qu'ils perdent le plus grand avantage de leurs richesses; car voilà à quoi elles sont bonnes, et ce ne sont plus alors des richesses d'iniquité, mais une rançon pour racheter toutes les iniquités de la vie, et pour échapper au souverain juge, qui n'en remet la peine qu'autant que nous nous l'imposons nous-mêmes. Tout autre usage des

biens temporels est, ou criminel, ou vain, ou du moins passager; mais de s'en servir pour rendre à Dieu le devoir d'une humble obéissance, pour marquer à Dieu les sentimens d'une vive reconnoissance, pour se rapprocher de Dieu par la grâce et par une solide pénitence, c'est là l'usage chrétien qui les sanctifie, et qui, de richesses périssables, en fait les gages d'une bienheureuse immortalité.

QUATRIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples et les formant aux vertus les plus capables de les unir à Jésus-Christ.

Il restoit à Jean-Baptiste de former les peuples à la pratique des vertus et de les perfectionner, pour les attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Or il les perfectionne, 1. par la foi en Jésus-Christ : *Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle ; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui* (1); 2. par l'espérance en Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface le péché du monde* (2); 3. par l'amour de Jésus-Christ : *L'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite* (3); 4. par une vertu solide, droite et sans intérêt : *C'est à lui de croître et à moi de déchoir* (4); 5. par la confession des péchés : *Ils recevoient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés* (5). 6. Fête de Noël : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance* (6).

(1) Joan. 3. — (2) Joan. 1. — (3) Joan. 3. — (4) *Ibid.* — (5) Matth. 3. — (6) Tit. 2.

DIMANCHE.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA FOI.

Qui credit in Filium habet vitam æternam; qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point de vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui. Joan. 3.

MALGRÉ ce magnifique éloge que Jean-Baptiste faisoit de la foi en Jésus-Christ, les Juifs l'ont rejetée, cette foi chrétienne, et c'est pour cela même aussi que s'est accomplie dans eux cette terrible menace du divin Précurseur : *Celui qui ne veut pas croire au Fils n'aura point la vie, mais la colère de Dieu tombera sur lui, et y demeurera.* Les nations ont profité du malheur de ce peuple incrédule; et par un transport qui nous a été favorable, la foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir, a passé aux gentils, et s'est perpétuée jusques à nous. Don de la foi, don précieux où paroît admirablement, outre la miséricorde du Seigneur, sa sagesse et sa providence; car il nous falloit tout ensemble et une foi ferme, et une foi méritoire : une foi ferme, et par conséquent assez éclairée pour bannir de nos esprits tout doute raisonnable, et pour les fixer; une foi

méritoire, et par conséquent assez obscure pour faire de notre soumission une vertu, et pour l'exercer. Deux excellentes prérogatives de la foi chrétienne. Nous ne pouvons mieux la comparer qu'à cette colonne qui conduit les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme: premier point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités, pour éprouver la soumission la plus humble et la plus aveugle : second point. De ce double avantage nous apprendrons quelle estime nous devons faire de notre foi, et nous comprendrons le sens de l'Apôtre, quand il dit que *la foi est la conviction des choses que nous ne voyons point* (1).

Premier point. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme. Car si nous croyons en Jésus-Christ, et si nous y devons croire, ce n'est point sans preuve. Cet homme-Dieu s'est montré sur la terre, il s'est dit envoyé de Dieu et Fils de Dieu, il a annoncé aux hommes son évangile, il leur a prêché une loi nouvelle; mais il n'a point exigé qu'on se soumît à sa doctrine, ni qu'on s'attachât à sa personne, sans produire en sa faveur des témoignages irréprochables et capables de convaincre les esprits. Or ces témoignages qu'il pro-

(1) Hebr. 11.

duisoit aux Juifs, ont toujours la même force pour nous; et soutenus encore des autres témoignages que la suite des temps, depuis Jésus-Christ, y a joints, permettent-ils à tout homme doué de raison la moindre incertitude? et peut-on, à moins que de s'aveugler soi-même, ne pas apercevoir la lumière qu'ils répandent sur la créance chrétienne?

Témoignages les plus authentiques et les plus sensibles. Ce sont : 1. L'accomplissement des plus fameuses prophéties, les unes faites de Jésus-Christ et vérifiées dans sa personne, les autres faites par Jésus-Christ même et confirmées par les événemens les plus incontestables et les plus connus; 2. l'éclat de tant de miracles du premier ordre, opérés par la parole toute-puissante de Jésus-Christ, pour établir l'autorité toute divine de sa mission et la vérité de sa doctrine; 3. l'excellence de la loi que Jésus-Christ est venu prêcher au monde, la sublimité de ses mystères, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale; 4. le sang d'une multitude innombrable de martyrs, c'est-à-dire, de témoins qui, malgré les plus cruels tourmens, ont rendu gloire à la loi de Jésus-Christ, et l'ont défendue aux dépens de leur vie; 5 l'établissement si prompt et si général de la loi de Jésus-Christ dans toutes les parties de la terre, au milieu des obstacles en apparence les plus insurmontables, et avec les moyens les plus foibles en eux-mêmes et les plus impuissans; 6. le consentement universel depuis plus de dix-sept siècles, et le concours unanime des plus saints et des plus savans personnages, des docteurs les plus consommés, des

plus grands génies, à recevoir la loi de Jésus-Christ, à la publier, à la combler d'éloges, à en faire le sujet de leurs méditations et la règle de toute leur conduite.

De là il est aisé de voir avec quelle témérité et quelle injustice Julien l'Apostat reprochoit aux chrétiens que leur foi ne consistoit que dans une simple ignorance, et qu'on se contentoit de leur dire, *Croyez* : on nous le dit en effet; mais en même temps on y ajoute tout ce qui peut déterminer un esprit droit et l'affermir. Il a été de la providence de Dieu d'en user ainsi à notre égard ; et nous ayant donné une raison pour nous diriger dans toutes les autres choses et nous servir de guide, il n'a pas voulu, dans les matières même de la religion, l'exclure absolument et la détruire. Il a prétendu la soumettre, la captiver, l'humilier; mais non pas lui interdire tout exercice et la rejeter. Autrement nous n'aurions, ou qu'une foi chancelante et sans assurance, ou qu'une foi forcée et sans mérite. On dira peut-être que ces motifs, qui nous semblent si forts et si convaincans, ne font pas la même impression sur les libertins, et qu'ils n'en sont point touchés. Hé! comment le seroient-ils? y pensent-ils assez pour cela? Se donnent-ils le loisir de les examiner, de les étudier, et s'appliquent-ils à les bien comprendre? sont-ils d'assez bonne foi, et ont-ils le cœur assez libre pour en juger sans prévention, sans passion? et est-ce enfin au milieu de la débauche où ils demeurent plongés, est-ce parmi une troupe d'impies comme eux et dans la dissipation

du monde, qu'on est en état de s'instruire? Des yeux couverts d'un voile épais n'aperçoivent point la lumière du soleil; mais elle n'en est pas moins vive. Laissons le libertinage raisonner à son gré et se perdre dans ses raisonnemens; pour nous, raisonnons en chrétiens. Notre raison appuiera notre foi et nous aidera à dissiper tous les nuages de l'incrédulité.

SECOND POINT. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités pour exercer la soumission la plus humble et la plus aveugle. C'est un autre avantage de la foi chrétienne, et c'est proprement ce qui en fait le mérite. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disoit à saint Thomas : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (1). Heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyoient ils ne croiroient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas; heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyoient, ils n'auroient plus de foi, puisque leur foi se changeroit en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi; heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyoient, leur adhésion à ce qu'ils verroient, ne seroit plus pour eux une vertu ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendroit plus de leur volonté et de leur consentement : car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit, et faut-il le moindre effort et le moindre acte de la volonté, pour commander à la raison de le reconnoître et pour l'y obliger?

(1) Joan. 20.

C'est donc ici que nous devons admirer l'infinie miséricorde et la suprême sagesse de notre Dieu, lorsqu'il a formé le dessein de nous conduire au salut par la voie de la foi. Il a eu tout à la fois en vue, et sa gloire et notre sanctification; il a, dis-je, voulu que la soumission de notre foi honorât son adorable et souveraine vérité; et que comme nous lui faisons par l'amour le sacrifice de notre cœur, nous lui fissions par la foi le sacrifice de notre esprit. Il ne s'est pas contenté de cela; mais en cela même il a encore eu égard à notre intérêt; il a voulu que la soumission de notre foi, par l'effort qu'elle nous coûteroit et par la victoire qu'elle nous feroit remporter sur nous-mêmes, nous tînt lieu de mérite auprès de lui et nous devînt profitable pour l'éternité. Or il est vrai que dans le fond de ses vérités et des mystères qu'elle nous révèle, la foi, par son obscurité, est en effet pour nous la plus grande épreuve et conséquemment la plus méritoire.

Car quelles verités nous propose-t-elle à croire, et quels mystères? 1. des mystères au-dessus de tous les sens, et plusieurs même tout opposés à ce que les sens nous représentent; 2. des mystères au-dessus de l'intelligence humaine, et où la raison, toute pénétrante qu'elle est, ne peut par elle-même se faire jour, ni suppléer au défaut des sens; 3. des mystères dont la connoissance s'est perdue dans les plus vastes contrées de la terre, et que des nations entières d'infidèles ignorent et ne sont nullement en peine de savoir; 4. des mystères exposés, jusque dans le sein du christianisme, aux mépris et aux

contradictions, attaqués par l'impiété, combattus par l'hérésie; 5. et quelle créance néanmoins dois-je donner à ces mystères? une créance si absolue, que pour cela je dois démentir tous mes sens, imposer silence à ma raison, lui faire violence et la tenir assujettie sous le joug; une créance si pure, si simple, que je ne puis écouter la moindre difficulté, ni former le moindre doute; une créance si pleine et si parfaite, qu'elle doit généralement s'étendre à tous les articles de la foi que je professe : de sorte qu'il ne m'est pas permis d'en retrancher un seul, puisque de pécher dans un seul point, c'est pécher dans tous les autres; une créance si résolue et si constante, que rien ne puisse m'en détacher : ni crainte, ni espérance, ni menaces, ni promesses, ni autorité, ni grandeur, ni persécutions, ni tourmens, ni la vie, ni la mort. Ah! Seigneur, un tel hommage vous est bien dû, mais il n'appartient qu'à vous et à votre divine parole. Ce n'est point là ce que nous révèle la chair et le sang : mais cette docilité, cette soumission sans réserve ne peut venir que de la grâce de votre Père céleste. Tout l'esprit de l'homme y répugne; son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne peuvent s'accommoder de ce saint esclavage où la foi le réduit : mais malgré toutes les révoltes intérieures et toutes les répugnances, je crois, mon Dieu, parce que je veux croire; et je veux croire, parce que je sais que je dois croire. Vous cependant, Seigneur, augmentez ma foi, animez-la, vivifiez-la, afin que ce ne soit pas une foi stérile, mais agissante, mais féconde en bonnes œuvres, et salutaire.

LUNDI.

LUNDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA RÉDEMPTION DES HOMMES PAR JÉSUS-CHRIST.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde. Joan. 1.

S'IMMOLER à Dieu comme la victime du monde; en cette qualité de victime, effacer les péchés du monde, et être le rédempteur du monde : tout cela c'est, en différens termes, le même sens. Dès-là donc que Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché, il est venu nous sauver; et pouvons-nous concevoir une rédemption plus parfaite, de quelque manière que nous la regardions, soit dans son principe, soit dans son mérite, soit dans son étendue? Arrêtons-nous à ces trois points. Rédemption dans son principe la plus gratuite : premier point. Rédemption dans son mérite la plus abondante : second point. Rédemption dans son étendue la plus universelle : troisième point. De là nous tirerons autant de motifs pour exciter notre confiance en ce Dieu-homme, dont nous nous disposons à célébrer la glorieuse nativité; et sans présumer de ses miséricordes, nous nous sentirons portés à le réclamer dans tous nos besoins, et à implorer auprès de son Père sa toute-puissante médiation.

PREMIER POINT. Rédemption dans son principe la plus gratuite. Quand saint Paul veut relever et nous donner à connoître l'amour extrême que Dieu nous a témoigné dans la rédemption du monde, il nous marque deux circonstances, savoir, que nous n'avions mérité cette grâce en aucune sorte, ni par aucune de nos œuvres; et de plus, que le péché même nous en rendoit formellement indignes, puisque nous étions dans la disgrâce de Dieu et ennemis de Dieu. D'où l'Apôtre conclut, que si nous avons été rachetés par un Dieu sauveur, ça été de sa part une pure miséricorde et une pure grâce.

1. Qu'avions-nous fait et que pouvions-nous faire, qui dût nous attirer du ciel un don aussi excellent et aussi grand, que celui du Fils unique de Dieu pour être le médiateur de notre salut et le prix de notre rançon? *Voilà*, dit Jésus-Christ lui-même dans saint Jean, *voilà comment Dieu a aimé le monde. Il a donné son Fils pour le monde, afin que ceux qui croiront en lui, ne périssent point, mais qu'ils parviennent à la vie éternelle* (1). Paroles remarquables. Ce divin maître ne dit pas: Voilà comment Dieu a récompensé le monde, voilà comment il a eu égard aux vœux et aux bonnes œuvres du monde; mais, voilà comment il l'a aimé: c'est-à-dire, qu'il ne s'est intéressé pour nous que par amour, qu'il n'a compati à nos maux que par amour, qu'il ne nous a sauvés que parce qu'il est bon, et que par amour.

2. Ce n'est point encore assez, poursuit le Doc-

(1) Joan. 3.

teur des nations. Car une autre circonstance où notre Dieu a fait éclater, ne disons plus simplement sa charité, mais les richesses infinies, mais l'excessive condescendance, mais le comble de sa charité, c'est de l'avoir exercée envers nous lors même que nous étions pécheurs, et que, participant à la désobéissance de notre premier père et à la malédiction tombée sur lui, nous n'étions à ses yeux que des enfans de colère et des sujets de haine. Du moins si nous n'avions eu que ce péché d'origine : mais combien d'autres péchés prévoyoit-il, dont nous sommes devenus dans la suite des temps, et nous devenons sans cesse coupables? Péchés actuels et personnels, péchés énormes et de toutes les espèces, péchés sans nombre; et péchés toutefois qui n'ont pu, ni par leur malice et leur grièveté, ni par leur innombrable multitude, rétrécir *ces entrailles de miséricorde avec lesquelles il a plu au Seigneur de venir d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuroient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour nous mettre dans le chemin de la paix* (1). Après cela, que n'avons-nous pas droit d'attendre d'un Dieu qui nous a ainsi prévenus? Craindrons-nous d'aller à lui? Tout offensé qu'il étoit, et tout égarés que nous étions, il n'a pas dédaigné de nous chercher lui-même et de faire toutes les avances pour nous ramener et nous retirer de la voie de perdition : nous rejettera-t-il, quand nous nous présenterons à son trône, que nous nous jet-

(1) Luc. 1.

terons à ses pieds, que nous lui adresserons nos demandes dans un esprit d'humilité et avec un cœur droit et contrit? Cessera-t-il de nous aimer dans le temps où par notre confiance et par des dispositions chrétiennes nous travaillerons à nous rendre moins indignes de son amour?

SECOND POINT. Rédemption dans son mérite la plus abondante. Elle a eu deux effets : l'un d'effacer pleinement le péché, l'autre de nous enrichir d'un trésor de grâces inépuisable.

1. Rédemption abondante, parce qu'elle a effacé pleinement le péché : comment cela? C'est que la vertu des mérites de Jésus-Christ est au-dessus de toute la malice du péché, et que ces mérites ont été plus que suffisans pour laver les péchés, non-seulement du monde entier, mais de mille mondes. Car la malice du péché, quelle qu'elle puisse être, et à quelque excès qu'elle soit montée, n'est, après tout, infinie que dans son objet; c'est-à-dire, qu'elle n'est infinie que parce qu'elle s'attaque à Dieu, qui est le premier être, un être infiniment grand : au lieu que les mérites de Jésus-Christ sont infinis en eux-mêmes et par eux-mêmes : pourquoi? parce que ce sont les mérites d'un homme-Dieu, les mérites du Fils de Dieu, les mérites d'un Dieu.

2. Rédemption abondante par le trésor de grâces dont elle nous a enrichis. Trésor dont l'Eglise est dépositaire, et qui lui est resté des mérites de son époux. De là cette belle et consolante parole de

l'Apôtre, que *là où le péché étoit abondant, la grâce a été surabondante* (1). De là même ce raisonnement si juste et si solide que faisoit aux Romains le maître des gentils pour affermir leur espérance : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous. Or en nous le donnant, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui et en lui* (2) ? En effet, c'est de ce don essentiel, de ce premier don, comme d'une source intarissable, que sont venus et que viennent sans interruption, tous les autres dons qui se répandent sur la terre et qui servent à la sanctification des ames; c'est de là que partent toutes les grâces renfermées dans les sacremens de l'Eglise, et de là qu'ils tirent toute leur vertu ; c'est de là que nous sont communiqués tous les secours intérieurs et spirituels qui nous fortifient, toutes les lumières qui nous éclairent, toutes les vues qui nous conduisent, tous les sentimens qui nous touchent ; tout ce qui nous approche de Dieu, qui nous convertit à Dieu, qui nous élève et nous unit à Dieu.

Ah ! Seigneur, *il est bien vrai que vous êtes le Sauveur du monde* (3). Nul autre que vous ne pouvoit l'être, puisque nul autre ne pouvoit satisfaire pour les péchés du monde, ni ne pouvoit sanctifier le monde. Vous avez fait l'un et l'autre, et comment l'avez-vous fait ! avec quelle effusion de vos miséricordes ! avec quelle plénitude et quelle perfection ! Mais, hélas ! s'il ne manque rien à notre rédemption de la part de ce Dieu sauveur ; n'y manque-t-il rien

(1) 1. *Ad* Tim. 1. — (2) Rom. 8. — (3) Joan. 4.

de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin : le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés et de les expier, autant que nous le pouvons et que nous le devons. Et en nous comblant de ses grâces, il nous a ordonné de ne les pas recevoir en vain, mais d'y être fidèles et de les faire valoir. Selon ces deux devoirs si indispensables, jugeons-nous nous-mêmes, et voyons si notre espérance en Jésus-Christ est bien fondée, et si ce n'est point une espérance présomptueuse.

TROISIÈME POINT. Rédemption la plus universelle dans son étendue. Tous les hommes y sont compris : tous en général, chacun en particulier.

1. Tous en général : ce n'est point seulement pour une nation que Jésus-Christ est venu et qu'il a été envoyé, mais pour tous les peuples et toutes les contrées de la terre. Car *auprès du Seigneur*, dit l'apôtre saint Paul, *il n'y a ni Juif, ni gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Scythe, ni barbare, mais Jésus-Christ est tout* (1), et tout est en Jésus-Christ. Ce n'est point seulement pour certaines conditions. Le Dieu que nous adorons, *n'a acception de personne* (2); ni de celui qui est dans la grandeur, ni de celui qui est dans l'abaissement, ni du riche, ni du pauvre, ni du monarque, ni du sujet, ni de l'affranchi, ni de l'esclave. Ce n'est point seulement

(1) Col. 3. — (2) Ephes. 6.

pour les fidèles et pour un petit nombre de prédestinés, mais pour les infidèles et les idolâtres, mais pour les pécheurs, mais même pour les réprouvés. Le Père des miséricordes a *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans ; et sans exception, il a fait couler sur les uns et sur les autres la rosée du ciel* (1) et les saintes influences de sa grâce.

2. Chacun en particulier. C'est ce que nous enseigne expressément le Prince des apôtres, dans sa seconde épître, où nous lisons ces paroles si claires et si décisives : *Le Seigneur use de patience à cause de vous, ne voulant point que pas un périsse, mais que tous aient recours à la pénitence* (2). D'où vient que saint Jérôme n'a pas craint d'avancer cette proposition : que Jean-Baptiste, en disant de Jésus-Christ: *Voilà celui qui efface les péchés du monde*, eût été dans l'erreur et nous eût trompés avec lui, s'il y avoit un seul homme dont les péchés n'eussent pas été effacés par la médiation de ce divin Sauveur. Sur quoi saint Bernard ajoute, et ceci est bien remarquable, que comme tous les êtres créés peuvent dire chacun à Dieu : vous êtes mon créateur ; ainsi tous les hommes peuvent chacun lui dire : vous êtes mon rédempteur. Vérités constantes dans l'Eglise chrétienne : vérités fondées sur les sacrés oracles du Saint-Esprit, sur les écrits des apôtres, sur la tradition des Pères, sur la créance commune et orthodoxe, sur la raison même éclairée de la foi et dirigée par la foi. Car sans cela, quel fond pourrions-nous faire sur la Providence divine, et qui pourroit s'as-

(1) Matth. 5. — (2) 2. Petr. 3.

surer qu'elle ne lui a pas manqué? Non, elle n'a manqué à personne; mais voici le renversement. Dieu a voulu et veut encore sauver tous les hommes; mais de tous les hommes, combien y en a-t-il peu qui veuillent leur propre salut: qui le veuillent, dis-je, sincèrement, efficacement! Tous sont appelés à ce salut éternel, tous pour cela ont eu le même rédempteur, et néanmoins il n'y a que très-peu d'élus: pourquoi? parce qu'il n'y en a que très-peu qui veuillent l'être, que très-peu qui travaillent à l'être, que très-peu qui prennent les moyens de l'être. Confions-nous en Jésus-Christ et en ses mérites; mais souvenons-nous qu'on n'y participe qu'en participant à ses souffrances et à ses travaux, qu'en observant ses préceptes, qu'en se conformant à ses exemples, qu'en imitant ses vertus.

MARDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST.

Amicus sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergò gaudium meum impletum est.

L'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux : et voilà ce qui rend ma joie parfaite. Joan. 3.

Qu'est-ce que cet époux, et qu'étoit-ce que cet ami de l'époux ? Dans le sens propre de l'évangile, cet époux c'est Jésus-Christ, et cet ami de l'époux c'étoit Jean-Baptiste. En témoignant ses sentimens à l'égard du nouveau maître qui commençoit à paroître dans le monde et à enseigner, le saint précurseur avoit en vue de les inspirer à ses disciples, et de les répandre par leur ministère dans tous les cœurs. Sentimens dont nous devons être remplis nous-mêmes ; sentimens d'un zèle sincère pour Jésus-Christ, d'un dévouement parfait à Jésus-Christ, d'une fervente dévotion envers Jésus-Christ. Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos ames cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien ! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion tout à la fois et la plus sainte, et la plus sanctifiante.

La plus sainte en elle-même : premier point. La plus sanctifiante par rapport à nous : second point. La plus sainte en elle-même, en voilà l'excellence; la plus sanctifiante par rapport à nous, en voilà les avantages. Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, ames fidèles et pieuses qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique, et à vous tenir étroitement unies au principe même de toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes.

PREMIER POINT. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sainte en elle-même. Doublement sainte, soit par l'objet qu'elle se propose, soit par l'esprit qui l'anime.

1. Dévotion sainte par l'objet qu'elle se propose. C'est le Verbe éternel de Dieu, le Fils unique de Dieu, le Saint des saints. Les autres dévotions sont saintes. C'est une sainte dévotion que d'honorer les saints, qui sont les amis de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est une sainte dévotion que d'honorer les anges bienheureux qui assistent autour du trône de Dieu et qui sont ses ministres et ses ambassadeurs. C'est une dévotion encore plus sainte d'honorer la mère de Dieu, que les mérites de ses vertus et l'éclat de sa dignité ont portée au plus haut point de l'élévation, et qui, dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, tient le premier rang. Tout cela est vrai : mais en tout cela notre culte, après tout, n'a pour objet prochain et immédiat que

de pures créatures. Ce sont des élus de Dieu, des favoris de Dieu, ce sont des saints; mais toute leur sainteté ne peut entrer en comparaison avec la sainteté de l'homme-Dieu. Si donc, à raison de leur sainteté, et à proportion de leur sainteté, le culte qu'on leur rend est saint; combien plus le doit être le culte que nous rendons, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, à la sainteté même incarnée? Culte si agréable à Dieu, qu'il en a fait un commandement exprès, non-seulement aux hommes qui vivent sur la terre, mais aux principautés et aux puissances célestes. Car, selon le témoignage de saint Paul, c'est de ce Dieu-homme, de ce *Fils premier-né entrant dans le monde*, que le Père tout-puissant a dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (1).

2. Par l'esprit qui l'anime. Esprit de religion, esprit d'amour, esprit de reconnoissance : voilà les grands et puissans motifs de notre dévotion envers Jésus-Christ, et est-il rien de plus saint que ces sentimens? Esprit de religion qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ et de ses grandeurs; qui, par la foi, nous le fait reconnoître et envisager comme la sagesse incréée, la parole de Dieu, la force et la vertu de Dieu; comme la splendeur de la gloire, l'image de la substance du Père, en qui il a mis ses complaisances et en qui réside la plénitude de la divinité; comme le principe et la fin, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, par qui toutes choses subsistent, et ayant sur toutes choses l'empire et la prééminence. Expressions de l'Ecriture, et divines

(1) Hebr. 1.

qualités d'où nous concluons avec l'Apôtre, qu'il est digne de tous nos respects, et qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou et lui rendre hommage.

Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous et que nous avons avec lui; qui nous le fait considérer comme l'auteur de notre salut, comme le pacificateur entre Dieu et nous, et le médiateur de notre réconciliation; comme le pontife de la loi nouvelle, le grand-prêtre assis à la droite de Dieu, et toujours vivant pour prendre toujours nos intérêts et intercéder en notre faveur; comme le chef du corps de l'Eglise dont nous sommes les membres; comme notre frère, en qualité d'homme semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du Maître des gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ* (1)? ou cet autre : *Quiconque n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (2).

Esprit de reconnoissance, qui nous fait descendre dans le détail de tous les biens qui nous sont venus par ce rédempteur du monde; qui nous retrace dans le souvenir comment il a quitté le sein de son Père, et il s'est abaissé jusqu'à nous; comment il s'est revêtu de notre chair et chargé de toutes nos misères pour demeurer parmi nous; comment dans le cours de sa vie mortelle il a conversé

(1) Rom. 8. — (2) 1. Cor. 16.

avec nous; comment il a souffert pour nous, il est mort pour nous; comment dans son retour même au ciel, il n'a point voulu nous priver de sa présence, mais il est toujours resté au milieu de nous. Toutes ces considérations pénètrent une ame, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son bienfaiteur et à son Sauveur, et dans l'ardeur de son zèle, lui font dire sans cesse avec le Prophète : *Que donnerai-je à celui qui m'a tout donné* (1), et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi ?

Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondemens, n'est-ce pas, de toutes les dévotions, la plus sainte ? Aussi étoit-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses épîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, et il n'y est presque fait mention que de Jésus-Christ; tant il avoit Jésus-Christ vivement imprimé, et dans l'esprit et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion de l'Eglise. De quoi est-elle occupée, que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ; et adresse-t-elle une prière à Dieu où elle ne fasse entrer Jésus-Christ ? Aussi a-ce été la dévotion des saints, surtout de saint Bernard : *Quoi que je lise*, disoit-il, *je ne m'affectionne à rien, si je ne lis le nom de Jésus-Christ ; quoi que j'entende, je ne goûte rien, si je n'y entends le nom de Jésus-Christ. Toute nourriture est insipide à mon ame sans cet assaisonnement et ce sel divin.* Quelle est

(1) Ps. 115.

donc l'illusion de notre siècle? illusion assez commune dans le monde chrétien. Chacun se fait des dévotions à sa mode, des dévotions selon son sens. A Dieu ne plaise que nous les blâmions : mais ce qu'il y a de blâmable, c'est la préférence qu'on donne à ces dévotions nouvelles et arbitraires, au-dessus des dévotions essentielles dans le christianisme, telles que la dévotion envers Jésus-Christ.

SECOND POINT. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sanctifiante par rapport à nous. Elle l'est, et dans les pratiques où elle s'exerce, et dans les effets qu'elle produit.

Dévotion sanctifiante dans les pratiques où elle s'exerce. Ces pratiques se réduisent à trois : adoration, invocation, imitation. Adoration : Sous ce terme est compris tout ce que suggère à l'ame fidèle un saint désir d'honorer Jésus-Christ. Car que fait-elle, cette ame zélée pour l'honneur de l'adorable et aimable époux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudroit répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? Parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui chaque jour est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce sacrifice non sanglant, et se fait un devoir d'y apporter toute la réflexion toute la révérence, toute la piété convenable; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples et qui réside dans le sanctuaire, elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence, et pour lui offrir son encens; parce qu'elle

sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte table, elle s'en approche, autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions; elle s'y dispose par de rigoureuses et d'exactes revues; elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son bien-aimé, et n'omet rien de toute la préparation que demande le plus auguste sacrement. Or, combien tous ces exercices et les autres doivent-ils contribuer à sa sanctification, et qu'y a-t-il de plus propre à élever une ame et à la perfectionner? Invocation : en honorant Jésus-Christ, l'ame ne s'oublie pas elle-même ni ses besoins. Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et tous les événemens de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour elle n'a, pour ainsi dire, et dans le cœur, et dans la bouche, que Jésus-Christ qu'elle réclame sans cesse et qu'elle invoque; et de cette sorte toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parce qu'elle n'entreprend rien ni ne fait rien qu'au nom de Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours. Imitation voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle. Or n'est-ce pas à quoi l'ame s'applique avec d'autant plus de soin, qu'elle s'est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire; ce n'est point

seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ, est pour elle l'état le plus heureux.

2. Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'ame dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'Apôtre : Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi. De là cette abondance de grâces dont Jésus-Christ la comble : il lui ouvre tous ses trésors ; et qu'épargne-t-il à son égard? de quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas? quelles vues, quels sentimens ne lui donne-t-il pas? de quelle onction ne la remplit-il pas? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme le juste, de vertus en vertus, et accumulant mérites sur mérites. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens ; et en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers Jésus-Christ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection ; souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi ; il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées : soyons par amour à notre maître, puisque nous lui appartenons déjà par un droit inviolable ; et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

MERCREDI.

MERCREDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.

SERMON

SUR LA DROITURE ET L'ÉQUITÉ CHRÉTIENNE.

Illum oportet crescere, me autem minui.

C'est à lui de croître, et à moi de déchoir. Joan. 3.

Il n'y avoit qu'une solide vertu qui pût inspirer à Jean-Baptiste un sentiment si droit et si équitable. Ses disciples, par un faux zèle pour leur maître, dont ils voyoient l'école s'affoiblir, sembloient vouloir le piquer de quelque jalousie contre Jésus-Christ, dont le crédit au contraire croissoit tous les jours, et le nom se répandoit dans la Judée. Mais, bien loin de se laisser surprendre à une tentation si dangereuse et si délicate, l'humble précurseur est le premier à relever le mérite de ce prétendu concurrent qui leur donnoit de l'ombrage; et il n'hésite pas à leur répondre : *C'est à lui de croître, et à moi de diminuer.* Esprit de droiture et d'équité, esprit qui discerne les vraies vertus de celles qui n'en ont que l'apparence et le nom. C'est avec cet esprit et par cet esprit que Jean-Baptiste, sans écouter ses disciples, et sans égard à son intérêt propre, se fait justice à lui-même, et fait en même temps justice à Jésus-Christ. *C'est à moi de dimi-*

nuer : voilà comment il se fait justice à lui-même. *C'est à lui de croître :* voilà comment il fait justice à Jésus-Christ. Ainsi le double caractère de la sainteté et de l'équité chrétienne, est de savoir (surtout en matière de dons, de talens, de qualités, de mérites, de rang, de prééminence) de savoir, dis-je, tout ensemble, et se faire justice à soi-même : premier point ; et faire justice au prochain : second point. Adressons-nous à Dieu pour obtenir cet esprit de droiture : il nous l'accordera, puisque, selon la parole de l'évangile, *il ne refuse point le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (1).

Premier point. Se faire justice à soi-même : c'est s'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et ne vouloir point être estimé des autres au-delà de ce qu'on est.

1. S'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et rien davantage ; c'est la règle la plus raisonnable et la plus juste : mais notre amour-propre ne peut s'en accommoder, et il lui faut quelque chose de plus. De là vient que nous aimons à nous tromper par de flatteuses images que nous nous faisons de nous-mêmes et qui nous représentent à notre imagination tout autres que nous ne sommes; fausses peintures qui nous plaisent, et dont nous nous occupons, dont nous nous infatuons, où nous portons tous nos regards et où nous les arrêtons. Car de nous considérer nous-mêmes dans la vérité, et pour cela de rentrer en nous-mêmes, de nous exa-

(1) Luc. 12.

miner à fond, de bien démêler, s'il est permis de parler ainsi, dans le champ de notre ame, le bon et le mauvais grain, c'est ce qui nous humilieroit, parce que c'est ce qui nous mettroit devant les yeux des taches qui nous blesseroient la vue, et ce qui rabattroit les idées favorables que nous avons conçues de nos avantages et de nos perfections. Comme donc nous avons de la peine à nous humilier, nous avons la même peine à nous détromper de l'opinion, quoique erronée, que nous nous sommes formée de nous-mêmes. Or une vertu solidement et vraiment chrétienne nous guérit de cette illusion : comment? parce que dès que c'est une vertu solidement chrétienne, c'est une vertu humble, et que l'humilité nous empêche de nous élever au-dessus de nous-mêmes, et nous dégage de toutes ces pensées vaines qui emportent les ames foibles et où elles s'évanouissent. D'où il arrive que nous sommes alors plus disposés à juger sainement de notre état, à reconnoître de bonne foi nos imperfections et nos défauts, à voir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, de quoi nous sommes capables, et de quoi nous ne le sommes pas ; à dire enfin avec le Prophète royal : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé ; je m'en suis tenu à ce que j'étois, et je ne me suis point égaré en de spécieuses chimères, ni dans une présomptueuse estime de moi-même* (1). Qu'une telle disposition marque de fermeté et de sagesse ! mais qu'elle est rare ! et l'expérience ne nous convainc-t-elle pas tous les jours qu'il n'y a presque personne

(1) Ps. 130.

dans la vie et dans toutes les conditions de la vie, qui veuille de la sorte, ni qui sache se rendre à soi-même la justice qui lui est due?

2. Ne vouloir point être estimé des autres au-delà de ce qu'on est. Malgré les déguisemens et les artifices de la nature, qui nous cache nos foiblesses et notre peu de suffisance, nous ne laissons pas souvent de les apercevoir : mais quelle est notre ressource ? c'est de les dérober, autant qu'il nous est possible, à la connoissance du public. Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous traite avec honneur, qu'on nous fasse monter à certains rangs, qu'on nous donne certaines places, comme si rien ne nous manquoit pour cela, et que nous eussions droit d'y prétendre. Si l'on nous témoigne le moindre mépris, nous en sommes outrés de douleur; si quelqu'un obtient la moindre préférence sur nous, nous éclatons en plaintes et en murmures; si l'on entrepend de nous faire sur quelque article la moindre remontrance, nous la prenons pour une injure et nous nous en offensons. Quel seroit le remède? cet esprit droit et chrétien, dont il est ici question. Avec ce fonds d'équité et de droiture, on ne cherche point à paroître ce qu'on n'est pas, ni à se faire valoir plus qu'on ne vaut. Tel qu'on se connoît, tel on consent d'être connu; sans ambitionner des titres, des honneurs, des distinctions qu'on sait être au-dessus de soi.

Des prêtres et des lévites furent envoyés de Jérusalem à Jean-Baptiste pour lui demander s'il étoit le Messie, ou du moins s'il étoit Elie; mais, en deux

mots, il se contenta de leur répondre nettement et simplement : *Je ne suis ni l'un , ni l'autre.* Ils insistèrent, et le pressant de s'expliquer : *Qui êtes-vous donc*, lui dirent-ils, *et quel témoignage rendez-vous de vous-même ?* Mais lui, comme il étoit le précurseur de Jésus-Christ, il se contenta encore, avec la même sincérité et la même simplicité, de se faire connoître par l'office dont il étoit chargé, et dont il s'acquittoit : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur.* Excellent modèle ! mais qui est-ce qui le suit, et où trouve-t-on cette candeur d'ame, cette modestie à l'épreuve des plus fortes tentations ? C'est une des plus belles vertus, c'est une vertu héroïque, mais bien peu commune. Une justice si rigoureuse n'est guère de notre goût, dès que c'est nous-mêmes qu'elle regarde.

SECOND POINT. Faire justice au prochain, c'est faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite, et du reste le voir sans peine dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté.

1. Faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite. Puisqu'il la mérite, cette estime, pourquoi la lui refusons-nous ? C'est que la passion nous domine et nous séduit ; c'est que l'envie nous met un voile sur les yeux, ou qu'elle répand sur le mérite d'autrui un nuage qui l'obscurcit et qui nous empêche de le découvrir ; c'est que la malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et qu'elle les diminue ou les

grossit, selon qu'ils sont conformes à nos inclinations, ou qu'ils y sont opposés. Or étant naturellement jaloux de notre propre excellence, il s'ensuit de là que nous sommes beaucoup plus enclins à rabaisser le prochain dans notre estime, qu'à le relever. Car de nous en faire un portrait aussi avantageux qu'il devroit l'être, de reconnoître toutes ses bonnes qualités et toutes ses vertus, ce seroit ou l'égaler à nous, ou même lui donner dans notre esprit l'ascendant sur nous; et voilà ce que nous n'aimons pas. Que faisons-nous donc ? Nous avons suivant le langage de l'Ecriture, un poids et un poids, une mesure et une mesure. Selon l'une, nous nous jugeons nous-mêmes avec toute l'indulgence possible; et selon l'autre, nous jugeons le prochain avec une sévérité extrême. Tout ce qu'il y a de bien en lui, nous nous le représentons sous des images qui l'altèrent, qui l'affoiblissent, qui le défigurent; et tout ce qu'il peut y avoir de mal ou de moins parfait, nous l'augmentons, nous l'exagérons, nous l'outrons.

Injustice que Jésus-Christ reprochoit avec tant de raison aux pharisiens : *Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre dans votre œil*(1)*?* Ce n'est point là ce caractère de droiture dont Jean-Baptiste nous a donné, dans sa personne et dans toute sa conduite, un exemple merveilleux. Dès que le Fils de Dieu paroît dans le monde, de quels sentimens d'admiration, de vénération, de religion est-il rem-

(1) Matth. 8.

pli et témoigne-t-il l'être pour ce Sauveur envoyé du ciel! Quand nous saurons ainsi nous dégager de toute préoccupation, de tout intérêt propre, ou que nous n'aurons point d'autre intérêt que celui de la vérité et de la charité, c'est alors que nous estimerons le mérite partout où il est, parce que nous n'aurons plus sur les yeux le bandeau qui nous le cache; nous le verrons dans toute son étendue et dans toute sa perfection, et nous lui rendrons au dedans de nous-mêmes le légitime hommage qui lui appartient. Mais cela suppose une piété bien épurée et bien détachée d'elle-même : et comme il en est très-peu de cette sorte, il n'est que trop ordinaire à un nombre infini de gens, dévots de profession ou plutôt de nom, d'être les plus rigides censeurs du prochain, et de se rendre, dans l'usage de la vie, les plus dédaigneux et les plus méprisans.

2. Voir sans peine le prochain dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté. Il y a des mérites si évidens et si connus, qu'on ne peut se les déguiser à soi-même, et qu'on est forcé d'en convenir. Mais voici le comble de l'injustice : au lieu de dire, comme saint Jean : *c'est à lui de croître*, on voudroit disputer à un homme la place qu'il occupe, et la lui enlever, quoiqu'on ne puisse néanmoins se dissimuler qu'il y est monté par la bonne voie, et qu'il a toutes les dispositions et toutes les conditions requises pour la remplir dignement. On l'avoue, on en est persuadé ; mais malgré cette persuasion et cet aveu, on ne le voit qu'à regret dans un rang, dans une dignité, dans un mi-

nistère où l'on aspiroit, et qu'on prétendoit obtenir, sinon par le mérite, du moins par l'intrigue et par la faveur. Car telle est présentement, plus que jamais, l'iniquité du monde. Le plus foible moyen pour s'y avancer, c'est le mérite : ce qui fait que, sans égard au mérite d'un compétiteur, ni à ses talens beaucoup supérieurs aux nôtres, on ne craint point toutefois d'entrer en concurrence avec lui, parce qu'on est appuyé d'ailleurs de puissans secours et de patrons sur qui l'on compte et dont on se prévaut. Si donc il arrive qu'on ne réussisse pas, et que l'autre ait le dessus, quoique ce soit une justice qui lui est faite, on en est vivement touché, et l'on ne peut digérer sur cela son chagrin. Où est la raison? où est la probité naturelle? où est le christianisme? *Rendons*, dit le grand Apôtre, *rendons à chacun ce que nous lui devons; le tribut à qui est dû le tribut, et l'honneur à qui est dû l'honneur* (1). Saint Paul faisoit cette leçon aux premiers fidèles, et leur prescrivoit cette règle à l'égard même des païens et des idolâtres; combien plus des chrétiens doivent-ils entre eux l'observer! S'il a plu à la Providence d'exalter celui-ci et *de le placer sur le chandelier*, quel droit avons-nous de nous opposer à ses desseins? Si celui-là se trouve plus digne que nous du crédit où il est et des emplois qu'on lui confie, soit dans l'Eglise, soit dans le siècle, que ne lui cédons-nous de bonne grâce un avantage qui lui est si justement acquis? *C'est notre frère, qu'il croisse* (2). Pour penser de la sorte, il suffit d'être

(1) Rom. 13. — (2) Gen. 24.

homme : mais à plus forte raison, c'est ainsi que pense une ame bien fondée dans les principes de l'évangile, qui est la droiture même et la souveraine justice.

JEUDI.

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.

SERMON
SUR LA FRÉQUENTE CONFESSION.

Baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

Ils recevoient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. Matth. 3.

Cette confession que faisoient les peuples en recevant le baptême de Jean-Baptiste, c'étoit une confession publique; mais la confession que nous faisons au saint tribunal de la pénitence, est une confession particulière et secrète. Le pécheur touché de Dieu va se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ et servir de témoin contre lui-même en déclarant ses péchés et s'en accusant. Confession dont je ne viens pas seulement vous recommander l'usage, mais le fréquent usage : l'un est de précepte, l'autre de conseil. De confesser aux prêtres nos péchés, du moins une fois dans le cours de chaque année, c'est ce que l'Eglise nous a expressément ordonné, et voilà le précepte; mais de n'en pas demeurer là, et d'aller souvent se laver à cette

sainte piscine où sont renfermées les eaux de la grâce, et d'où elles nous sont communiquées par de salutaires effusions, c'est à quoi l'Eglise, sans nous en faire une loi, se contente de nous inviter; et voilà le conseil. Or, j'entreprends ici de vous représenter les avantages infinis de cette importante pratique. Je veux vous montrer de quelle conséquence et de quelle utilité nous doit être à tous l'exercice de la fréquente confession. Ce n'est pas un commandement, j'en conviens; mais il y a des pratiques qui, sans être spécialement commandées, ont du reste une telle vertu, et peuvent tellement contribuer à l'affaire de notre salut et à notre avancement dans les voies de la sainteté chrétienne, que nous sommes inexcusables de les négliger. Ainsi, distinguant dans le christiniasme deux états qui le partagent, je prétends vous faire voir l'importance de la fréquente confession, et par rapport aux pécheurs : ce sera le premier point; et par rapport aux justes : ce sera le second. Le Seigneur est proche: apprenons à lui préparer nos ames et à les sanctifier, pour participer avec le plus d'abondance que nous pourrons, à la grâce qu'il vient apporter au monde.

Premier point. Importance de la fréquente confession par rapport aux pécheurs: pourquoi? parce que la fréquente confession est un des plus puissans moyens pour déraciner dans nous les principes du péché, et pour prévenir les suites malheureuses du péché.

1. Puissant moyen pour déraciner dans nous les principes du péché. J'appelle principes du péché

ces convoitises avec lesquelles nous sommes nés et qui sont, selon saint Jean, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie ; c'est-à-dire, les passions qui nous dominent, les inclinations qui nous entraînent, le penchant de la nature corrompue qui nous emporte vers les biens sensibles et périssables, richesses, honneurs, plaisirs. J'appelle principes du péché, ces attachemens criminels qui nous lient, ces habitudes vicieuses qui nous captivent, ces objets flatteurs qni nous attirent, ces respects humains qui nous tiennent asservis, ces occasions qui nous exposent à des périls si présens et à de si rudes attaques. Or pour couper ces racines empoisonnées et pour en arrêter les progrès, rien de plus efficace que le fréquent usage de la confession.

A prendre la chose absolument, je sais quelle est la vertu du sacrement de pénitence, et qu'une seule confession, dès qu'elle est faite avec toutes les dispositions et tous les sentimens convenables, peut suffire pour nous fortifier contre les rechutes, et pour nous affermir dans l'état de grâce où elle nous a rétablis ; mais d'ailleurs je ne puis ignorer que cette confession, quelque sainte et quelque fervente qu'elle soit, n'éteint pas tout à coup dans le cœur le feu de la passion, ne redresse pas tout à coup l'habitude, n'efface pas tout à coup de l'esprit des objets dont le souvenir frappe et touche sensiblement, ne corrige pas tout à coup des idées vivement empreintes dans l'ame, ne dégage pas tout à coup de certaines occasions et de certaines tentations. Il faut du temps pour tout cela ;

de sorte qu'après même avoir obtenu dans le sacrement le pardon des offenses dont nous nous sommes reconnus coupables, et que le ministre de Jésus-Christ nous a remises, nous avons néanmoins encore les mêmes ennemis à combattre, et au-dedans de nous-mêmes, et hors de nous-mêmes. Ils sont affoiblis, je le veux, mais ils ne sont pas abattus. Les plaies que nous en avions reçues, sont fermées; mais ils sont toujours en disposition de les rouvrir, et de lancer contre nous de nouveaux traits. Si nous cessons de les poursuivre; si nous mettons entre une confession et l'autre trop de distance, dans ce long intervalle ils répareront bientôt leurs pertes passées, et reprendront sur nous le même ascendant. Hélas! combien de funestes épreuves ont dû nous l'apprendre! Mais voulons-nous enfin nous affranchir de leur tyrannie et nous mettre à couvert de leurs coups? voulons-nous dessécher ce mauvais levain que nous portons dans le cœur, et qui sans cesse grossit et se répand sur toutes les puissances de notre ame pour les corrompre? voulons-nous arracher ces principes de mort qui nous sont si intimes, et arrêter les impressions que font sur nous tant d'objets qui nous environnent? en voici le moyen le plus infaillible : c'est d'user fréquemment des armes de la pénitence, c'est de se présenter régulièrement et fréquemment à son tribunal. A force de médicamens on guérit les plus profondes blessures, et on en tire tout le venin; et à force d'employer les remèdes que fournit un confesseur, à force de s'accuser devant lui, de se confondre, de se reprocher ses foi-

blesses, de résoudre, de promettre, de s'assujettir à de justes satisfactions, il n'y a point de passion si violente dont, avec l'assistance divine, on n'amortisse peu à peu l'ardeur, point de nœuds si serrés qu'on ne délie, point d'habitude, point de tentation qu'on ne surmonte. Mettons-nous en état de le connoître par nous-mêmes; l'expérience nous en convaincra.

2. Puissant moyen pour prévenir les suites malheureuses du péché. Trois effets du péché, qui en sont les suites les plus ordinaires : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché. L'aveuglement : un homme adonné à son péché, où il reste et où il vit pendant un long espace de temps, perd de jour en jour les idées de Dieu et de la religion, oublie les vérités du christianisme, et se laisse tellement préoccuper, ou, pour mieux dire, tellement infatuer des erreurs et des fausses maximes du monde, qu'il n'a plus d'autre règle qui le guide, ni dans tous ses jugemens, ni dans toute sa conduite. L'endurcissement : le mal se communique au cœur; toutes les pointes de la conscience s'émoussent; on tombe à l'égard du salut dans une espèce de léthargie où l'on n'est ému de rien; et il n'y a ni avertissemens, ni remontrances à quoi l'on prête l'oreille et qui fassent quelque sensation. Enfin l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché : car il arrive assez communément qu'on est surpris de la mort lorsqu'on s'y attendoit le moins, et qu'en remettant sa confession d'une pâque à l'autre, on

ne peut atteindre ce terme, et l'on disparoît sans avoir eu le loisir de penser à soi et de se reconnoître.

Or, il est évident que le remède à tout cela le plus certain, c'est la fréquente confession. Et en effet, dans la fréquente confession, on se rappelle souvent le souvenir de Dieu et de la loi de Dieu, on se retrace ses devoirs, on s'occupe des vérités éternelles : remède contre l'aveuglement de l'esprit. Dans la fréquente confession, on s'excite souvent à la haine du péché, au repentir et à la douleur, à l'amour de Dieu, à la crainte de ses jugemens, à de saints désirs et à de saintes résolutions : remède contre l'endurcissement du cœur. Dans la fréquente confession, on se réconcilie promptement avec Dieu, si l'on a eu le malheur de perdre sa grâce; on bannit de son ame le péché presque aussitôt qu'il y est entré, on ne lui permet pas de s'y établir, et par là, selon la parole de Jésus-Christ, on se tient toujours prêt et toujours en garde contre les surprises de la mort. Vigilance que le Fils de Dieu nous a tant recommandée dans l'évangile, et qui, par une sage précaution, eût pu sauver des millions de réprouvés qu'une mort imprévue et subite a précipités dans l'enfer. Ils comprennent, mais trop tard, ce que c'est que d'avoir trop différé à se relever du péché, et d'avoir long-temps vécu dans un état de damnation. Comprenons-le nous-mêmes, mais de bonne heure, mais dès à présent, mais quand cette connoissance nous peut être salutaire.

Second point. Importance de la fréquente confession par rapport aux justes. Que celui qui est saint, dit l'Ecriture, se sanctifie toujours davantage; c'est-à-dire, que l'ame juste se purifie toujours de plus en plus devant Dieu, et qu'elle renouvelle toujours de plus en plus sa ferveur dans le service de Dieu. Or, il est aisé de voir combien la fréquente confession contribue à l'un et à l'autre.

1. Rien de plus propre à purifier de plus en plus l'ame juste, que la fréquente confession. Le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusques à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'ame, si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier; car la parole du Sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques justes, mais il dit, absolument et sans restriction, le juste, quel qu'il soit. La raison est, que le juste est toujours homme, et que tout homme sur la terre est foible et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt, pour une ame qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur, et de s'y maintenir : pourquoi? parce qu'autrement elle ne peut jouir des faveurs du ciel, ni recevoir certaines grâces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux ames pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté : ce qui a fait dire au Sauveur du monde : *Heureux ceux dont le cœur est pur; car ils verront Dieu* (1). Or, on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'ame chré-

(1) Matth. 5.

tienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, et plus elle devient clairvoyante à les apercevoir; et du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître; elle se préserve des chûtes plus grièves où elle pourroit être entraînée par une multitude de fautes, quoique légères, qu'elle laisseroit grossir et s'accumuler; elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du Prophète royal, telle qu'*une reine qui paroît devant le prince, son fidèle époux, parée de divers ornemens et avec un habit enrichi d'or* (1). Dans cet état, elle attire sur elle les yeux de Dieu : elle lui plaît; et parce qu'il n'y a point d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence et la comble de ses dons.

2. Rien de plus propre à renouveler sans cesse la ferveur de l'ame juste que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse quand on ne prend pas soin de l'entretenir, et il n'y a point de piété si fervente qui, pour ne pas déchoir et ne se pas refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et réveillée. Cet évêque de l'Apocalypse l'avoit éprouvé, lorsque Dieu lui reprochoit qu'il avoit beaucoup perdu de sa première charité, et qu'il étoit tombé dans le relâchement et la tiédeur. Voilà où en sont réduites tant d'ames qu'on a vues à certains temps toutes brûlantes de zèle pour l'honneur de Dieu et pour leur sanctification. Rien n'échap-

(1) Ps. 44.

poit à leur fidélité, rien ne les arrêtoit, rien ne leur coûtoit; il ne leur a manqué que la constance. Or, pour se remettre en de si heureuses dispositions, point de meilleure pratique à leur prescrire, que de fréquenter le sacrement de pénitence.

Car plus elles en approcheront, plus elles participeront aux grâces renfermées dans ce sacrement; et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvemens de la grâce? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections; et ne sont-ce pas là toujours de nouveaux alimens pour nourrir le feu et pour le perpétuer? Aussi est-il vrai qu'on ne se retire point communément du sacré tribunal, sans en emporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'ame. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices. Effets merveilleux et plus ordinaires à ces fêtes solennelles où l'Eglise célèbre les grands mystères de la religion. En est-il un plus touchant que celui de la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes et de tous les hommes? Justes et pécheurs, je vous l'annonce. Il vient, ce Rédempteur, il est près de nous; ouvrons-lui tous les chemins de notre cœur, afin qu'il daigne y entrer

et y prendre une naissance toute spirituelle ; car c'est ainsi qu'il le prétend. Levons tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son passage et le séparer de nous. *Comblons toutes les vallées , redressons tous les sentiers tortus , aplanissons tout ce qu'il y a de raboteux* (1). Dégageons-nous de tous les liens et de toute la corruption du péché. N'en souffrons pas la moindre souillure , et que ce soit là le fruit d'une digne confession. De cette manière , nous pourrons renaître nous-mêmes avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, pour vivre éternellement en lui et avec lui.

(1) Luc. 3.

FÊTE DE NOEL.

SERMON
SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Apparuit gratia Dei salvatoris nostri, omnibus hominibus, erudiens nos; ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc seculo, expectantes beatam spem.

La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction : afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance. Dans l'épît. à Tit., chap. 2.

C'EST ce jour qu'elle s'est montrée aux hommes, cette grâce de Dieu notre Sauveur, et c'est dans l'adorable personne de Jésus-Christ naissant, que se sont accomplies ces belles et consolantes paroles de l'Apôtre. Dans le mystère de l'incarnation divine, cette grâce du Sauveur est descendue sur la terre; mais elle demeuroit encore cachée dans le chaste sein de Marie, et ce n'est qu'en Bethléem et dans l'étable, qu'elle s'est rendue visible par la sainte nativité de l'enfant-Dieu qui nous l'apportoit. Il est donc venu, et il a paru au monde, ce Messie, ce désiré des nations : pourquoi? pour nous instruire et pour nous donner la science du salut. Science du salut dont avoit parlé Zacharie, père de Jean-Bap-

tiste, dans son admirable cantique, et que le divin précurseur devoit lui-même enseigner au peuple de Dieu. Science du salut, science suréminente, l'abrégé de toutes les sciences, ou plutôt l'unique science qu'il nous importe d'acquérir et de bien apprendre. Science que saint Paul fait consister en deux choses : l'une, d'éloigner de nous tous les obstacles du salut; et l'autre de pratiquer toutes les œuvres du salut. Car ce sont là, dans la pensée du Maître des gentils, les deux importantes instructions que nous devons tirer de la naissance de Jésus-Christ. *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous renoncions aux convoitises du monde et à ses désirs sensuels :* voilà les obstacles du salut dont un Dieu-homme et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager : premier point. *Cette même grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété :* voilà les œuvres du salut qu'un Dieu-homme et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer : second point. Grandes et salutaires leçons où est renfermée toute la sagesse évangélique, et qui demandent toute notre étude et toute notre attention.

PREMIER POINT. Obstacles du salut dont un Dieu-homme et naissant parmi les hommes nous apprend à nous dégager. Ces obstacles sont les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde et l'attachement que nous y avons. Je dis

l'attachement que nous y avons, et c'est cet attachement que l'Apôtre appelle convoitises du siècle et désirs sensuels. L'expérience de tous les temps n'a fait que trop voir de combien de crimes ces malheureuses convoitises ont été la source, et combien d'ames elles ont damnées, combien elles en damnent tous les jours. Or, c'est ce que le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous apprend à retrancher de nos cœurs; et c'est pour nous y porter avec plus d'efficace et plus de force, qu'il commence par nous en donner lui-même l'exemple le plus touchant.

En quel état naît-il? dans un état de pauvreté, dans un état d'humiliation, dans un état de souffrance et de mortification. Lisons sur cela l'évangile : tout y est remarquable. Pauvreté : la mère, qui se voit proche de son terme, cherche un lieu convenable où se retirer : mais son extrême indigence la fait refuser partout; il ne lui reste qu'une étable : quelle demeure pour un Dieu et pour une mère de Dieu! Quoi qu'il en soit, c'est là que Marie met au monde le Sauveur et le Roi du monde, c'est là qu'il commence à paroître. Le lit où il repose, c'est la paille; son berceau, c'est une crèche; ses vêtemens, ce sont de misérables langes : voilà son palais, voilà tous ses trésors. Humiliation : hors quelques pasteurs qui viennent lui rendre leurs hommages, nul ne le connoît, ni ne pense à lui. A la naissance des princes, la joie éclate de toutes parts : on célèbre leur nom, les peuples par des feux, des acclamations publiques leur applaudissent : mais à l'égard de ce Dieu naissant, tout est dans le plus

profond silence; il est dans le monde comme s'il n'y étoit pas. Souffrance et mortification : dans les ténèbres d'une nuit obscure, et au milieu de la plus rigoureuse saison, il se trouve exposé à toutes les injures du temps ; quel soulagement peut-il recevoir de Joseph et de Marie ? toutes choses leur manquent et ils n'ont point d'autres secours à lui donner que de s'attendrir à ses cris et de compatir à ses douleurs.

Est-ce donc ainsi que devoit naître le libérateur d'Israël, le rédempteur des hommes, l'envoyé de Dieu? Est-ce ainsi que la synagogue l'attendoit ? Bien loin de cela, elle se promettoit un Messie puissant selon le monde, grand selon le monde, comblé de tout le bonheur et de toute la gloire du monde ; fausse espérance dont les Juifs s'étoient laissé prévenir. Mais ce n'est point là le plan que Dieu, dans le conseil de sa sagesse éternelle, s'étoit formé pour l'ouvrage de notre rédemption et pour son accomplissement ; il nous falloit un Sauveur qui nous enseignât la science du salut, et qui d'abord nous apprît à en lever tous les obstacles ; qui, dis-je, nous l'apprît encore plus par ses exemples que par ses paroles, puisque les paroles sans les exemples, perdent infiniment de leur vertu et ne font pas, à beaucoup près, la même impression. Par conséquent il nous falloit un Sauveur tel que nous l'avons, et tel qu'il se présente à nos yeux : un Sauveur pauvre, un Sauveur abject et humilié, un Sauveur souffrant et pénitent : pourquoi? afin qu'il pût nous dire avec plus d'autorité et d'une manière plus persuasive, ce

qu'il nous dit en effet de sa crèche. *Malheur à vous, riches* (1); non point précisément parce que vous êtes riches, mais parce que, vous confiant dans ces richesses périssables que vous aimez, vous ne pensez point à ce souverain bien, à ce bien éternel que je viens vous promettre et qui seul est digne de vos soins. *Malheur à vous qui*, pour vous élever et vous agrandir sur la terre, *ambitionnez les premiers rangs et voulez occuper les premières places* (2); non point précisément que ce soit un crime de devenir grand et d'être grand; mais parce qu'éblouis de cette grandeur humaine et passagère dont vous êtes si jaloux, vous oubliez la véritable grandeur où vous devez sans cesse aspirer, et qui est la gloire céleste et immortelle. *Malheur à vous qui vous réjouissez et qui trouvez votre consolation en cette vie* (3); non point précisément que toute joie et toute consolation vous soit défendue, car il y en a d'innocentes et même de saintes; mais parce qu'enivrés des plaisirs sensuels qui vous corrompent, vous ne portez jamais vos vues vers la suprême béatitude où vous êtes appelés, et que vous ne prenez nulles mesures pour l'obtenir.

Solides enseignemens du divin Maître qui, pour nous faire marcher avec plus d'assurance dans les voies du salut, nous en découvre les écueils. Il nous parle; mais l'entendons-nous? voulons-nous l'entendre? Renoncer au monde, aux prospérités du monde, aux grandeurs du monde, au bonheur du monde, y renoncer, sinon d'effet, au moins de

(1) Luc. 6. — (2) Luc. 11. — (3) Luc. 6.

cœur, quel langage pour les mondains ! mais c'est le langage de Jésus-Christ, c'est son évangile. Nous trompe-t-il ? veut-il nous tromper ? Raisonnons comme il nous plaira : il faut, ou suivre ce guide qui vient nous conduire, et qui est la voie même, la vérité, la vie, ou vivre et mourir dans un funeste égarement qui nous mène à la perdition.

Second point. Œuvres du salut qu'un Dieu-homme et naissant parmi les hommes nous apprend à pratiquer. L'Apôtre nous les a marquées dans ces paroles, *afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété*. Œuvres, suivant l'explication de saint Bernard, œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes, œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain, œuvres de religion et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu.

1. Œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes. Ce devoir se réduit aux saintes violences qu'il en coûte pour se maintenir dans l'ordre et se bien gouverner en toutes choses ; pour garder une conduite toujours sage, droite, pure et régulière, selon la raison et selon l'esprit du christianisme. Car dans l'usage de la vie, combien y a-t-il pour cela de combats à livrer contre ses propres inclinations et ses propres sentimens ? combien de vivacités à réprimer, combien de mouvemens impétueux à arrêter, combien de jugemens particuliers à soumettre et à déposer, combien de

répugnances à vaincre, de volontés à rompre, combien d'efforts à faire, soit pour agir, soit pour s'abstenir et pour souffrir : en un mot, combien de fois, et sur combien de sujets faut-il, non-seulement renoncer au monde et à tous les objets extérieurs et sensibles, mais s'immoler soi-même, mais se dépouiller de soi-même, mais se renoncer soi-même ? Sans cela, bien loin de pouvoir posséder son ame et de savoir se régler, à quoi souvent ne s'échappe-t-on pas ? à quelles extrémités ne se porte-t-on pas ? en combien de rencontres ne s'oublie-t-on pas ? Guerre évangélique dont cet enfant, à qui nous rendons nos hommages comme à notre Dieu, et que nous adorons dans l'étable, lève, pour ainsi parler, aujourd'hui l'étendard ? guerre qu'il vient allumer sur la terre, et qu'il propose à tous ses disciples, ne les reconnoissant pour être à lui que par le renoncement à eux-mêmes ; guerre qui réforme tout l'homme, qui le tient continuellement en bride, qui redresse ses caprices, ses légèretés, ses humeurs ; qui le garantit de tous les excès où l'ardeur de ses passions pourroit l'entraîner ; qui l'établit et l'affermit inébranlablement dans cette sobriété, pour user du terme de saint Paul, dans ce tempérament, et ce milieu où réside la sagesse, et où les maîtres de la morale font consister la vertu ; guerre difficile, il est vrai, mais il y va du salut. Or, un Dieu descendu de sa gloire, un Dieu fait chair et sujet à toutes nos infirmités, un Dieu né dans la misère et anéanti pour ce salut même dont le soin nous est

confié, ne nous donne-t-il pas assez à entendre quelle en est l'importance, et que, dans une affaire d'une telle conséquence, il n'y a rien à ménager ?

2. Œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain. De justice : rendant à chacun ce qui lui est dû, et ne refusant rien à personne de tout ce qui lui appartient. De charité : ajoutant au devoir la bonne volonté, l'inclination à faire du bien, le désir d'obliger et de faire des grâces, la patience dans les injures et une prompte disposition à pardonner. Contemplons notre modèle, et observons-y tous ces traits pour les former en nous, et pour les imiter. Il naît, ce Roi du monde, et il naît dans l'exercice actuel de la justice la plus exacte, par l'hommage qu'il rend aux puissances du siècle, quoique païennes et ennemies de sa loi. Si Marie, tout enceinte qu'elle étoit, a quitté Nazareth et s'est transportée à Bethléem, c'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste-César, qui ordonne qu'on dresse un état de l'empire, et que tous sans exception aillent se faire inscrire, chacun dans la ville dont il est originaire : voilà pourquoi cette mère vierge s'expose, elle et l'enfant qu'elle porte, à toutes les fatigues d'un pénible voyage, et aux rudes épreuves qu'elle a à soutenir dans une bourgade où elle est regardée et traitée comme étrangère. Elle obéit, elle pratique par avance, et fait pratiquer à son fils, cette grande maxime qu'il doit un jour prêcher lui-même : *Rendez à César ce qui est à César* (1) ;

(1) Matth. 19.

tant les droits du prochain sont inviolables, et tant devons-nous les respecter, de quelque nature qu'ils soient et en qui que ce puisse être. Ce n'est pas tout: il naît, cet aimable et adorable Sauveur, et c'est par un effet de la charité la plus ardente et la plus désintéressée; c'est pour nous délivrer de la mort, c'est pour nous combler de ses biens, nous indignes et viles créatures, nous, pécheurs et ennemis de son Père. Comptons après cela le peu que nous faisons pour nos frères; car, qu'est-ce que notre charité, et en quoi se montre-t-elle? où sont ses largesses? où sont ses soins prévenans et bienfaisans? Que donne-t-elle? que supporte-t-elle? que remet-elle? Toutefois, un des caractères les plus marqués du christianisme et par conséquent une des vertus les plus nécessaires au salut, c'est la charité.

3. Œuvres de religion, et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu. Voilà le point capital, et c'est là que tout doit tendre: c'est, dis-je, à la gloire et au culte de Dieu. Aussi est-ce l'essentielle et dernière fin de l'avénement du médiateur qui nous est né. En entrant dans le monde, que dit-il au Père tout-puissant qui l'envoie? Ecoutons l'Apôtre, et voyons comme il le fait parler: *Vous n'avez point voulu, Seigneur, du sang des taureaux et des boucs; vous ne vous êtes point contenté de ces oblations et de ces victimes: mais vous m'avez formé un corps; et dans ce corps me voici, mon Dieu; je viens faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi* (1). C'est

(1) Hebr. 19.

par la transgression de cette volonté divine que votre gloire a été blessée, et je viens la réparer ; je viens vous honorer, autant que le mérite votre être suprême. Ainsi, en effet, vient-il glorifier le Dieu vivant, ce Fils unique de Dieu ; il s'abaisse à tout pour cela, il se soumet à tout : mais nous, ce même Dieu à qui nous assujettit une dépendance encore plus naturelle et plus entière, en quoi le glorifions-nous ? est-ce dans nos sentimens, est-ce dans nos paroles, est-ce dans nos actions ? quels actes de religion, quels exercices de piété pratiquons-nous ? ou si nous les pratiquons, comment les pratiquons-nous ? Devoirs indispensables, mais qu'on abandonne absolument, ou dont on ne s'acquitte qu'imparfaitement ; on s'en fait une gêne, une servitude, un fardeau. A qui donc offrons-nous notre encens ? à qui le devons-nous ? et s'il nous est enjoint de rendre au monde ce qui appartient au monde, nous est-il moins étroitement ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ? Or, ce qui appartient à Dieu, c'est l'honneur, et l'honneur de Dieu, c'est que nous le servions, que nous l'adorions, que nous observions sa loi, que nous révérions ses mystères, que nous soyons assidus à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à invoquer son nom, à entendre sa parole, à fréquenter ses autels, à fuir tout le mal qu'il nous défend, et à ne rien omettre de tout le bien qu'il nous commande. Reprenons tout ce discours, et concluons. Nous avons appris de Jésus-Christ naissant la science du salut, ou nous

avons dû l'apprendre ; nous savons quels sont les obstacles du salut, quelles sont les œuvres du salut. Joignons à ces connoissances la pratique : c'est tout ce qui manque à l'ouvrage de notre rédemption, qu'il ne tient qu'à nous, avec la grâce du Sauveur, d'achever et de consommer.

AVERTISSEMENT.

Outre l'Essai d'Avent qu'on donne au public, il s'est encore trouvé dans les écrits du Père Bourdaloue un Essai d'Octave du Saint-Sacrement. C'étoit la coutume autrefois de la prêcher toute entière, aussi bien que l'Avent, sous un même dessein général, qui comprenoit huit sujets particuliers, et les prédicateurs faisoient de ces différens sujets autant de discours. Le Père Bourdaloue avoit voulu se conformer à cet usage, et pour cela même il avoit tracé sur le papier le fond et la suite des huit sermons qu'il se proposoit de faire. Mais là-dessus, comme à l'égard de l'Avent, il s'est tenu au projet, sans en venir à l'exécution.

ESSAI D'OCTAVE
DU SAINT SACREMENT.

DESSEIN GÉNÉRAL.

La vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en mémoire de moi. En saint Luc., chap. 22.

Ce n'est point une représentation seulement, ni une simple commémoration. Tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité et ce fils de Marie dans le temps; tel, dis-je, que ce Dieu-homme vécut sur la terre parmi les hommes, et qu'il y parut revêtu d'une chair passible et mortelle, tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit dans l'auguste sacrement dont il fut l'instituteur, et dont j'ai à vous entretenir pendant le cours de cette octave. Il est vrai qu'il ne se montre point à nous comme autrefois : nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas, nous ne sommes pas témoins de ses divines opérations. Mais dans ces ombres qui le couvrent, il n'est pas moins vivant, et c'est là même que se renouvellent les plus grands mystères de cette première vie qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit, après trente-trois ans, par le supplice de la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous distinguons celui de sa bienheureuse nativité, lorsqu'une mère vierge, par la toute-puissante vertu du Saint-Esprit, l'ayant conçu et porté neuf mois dans son sein, le mit au monde dans l'étable de Bethléem; celui de l'adoration des Mages, lorsque trois rois, conduits par l'étoile et encore plus par la foi qui les éclairoit, vinrent lui rendre hommage et le reconnoître, malgré son état pauvre et abject, pour le Dieu et le souverain maître de l'univers; celui de sa présentation, quand Marie se purifia dans le temple, et qu'obéissant à la loi, elle offrit ce premier né et présenta au Seigneur ce don précieux qu'elle en avoit reçu; ceux de sa vie agissante, quand parcourant les villes et les bourgades, il conversoit avec les peuples, il opéroit des miracles, il multiplioit les pains et nourrissoit dans le désert de nombreuses troupes; ceux de sa vie souffrante, où il fut si violemment persécuté, outragé, crucifié; enfin le glorieux mystère de sa résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis et de la mort même.

Or je prétends que tout cela s'accomplit tout de nouveau dans la très-sainte eucharistie. C'est là, 1. que Jésus-Christ prend une seconde naissance; 2. que Jésus-Christ, reçoit nos adorations; 3. que Jésus-Christ est présenté et offert à Dieu; 4. que Jésus-Christ converse avec les hommes; 5. qu'il se multiplie en quelque manière, et qu'il nourrit de son sacré corps, une multitude innombrable d'ames fidèles; 6. qu'il est exposé aux insultes et aux persécutions; 7. qu'il est même crucifié par les pécheurs sacriléges;

sacriléges; 8. enfin, qu'il devient, comme dans sa résurrection, victorieux et triomphant.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je me propose de développer en autant de discours que j'ai marqué d'articles différens. Voilà tout le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édification : je dis pour votre édification; car ayant à parler dans un auditoire chrétien et catholique, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses, ni à des spéculations abstraites et sans fruit. Je veux tellement vous expliquer les points de votre créance touchant le grand et ineffable sacrement dont nous solennisons la fête, que vous appreniez en même temps à le révérer, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et religieuse. Ce seroit peu d'éclairer l'esprit, si je ne touchois le cœur; et il ne suffiroit pas d'établir les dogmes de la foi, si je ne travaillois également à corriger les abus et à sanctifier les mœurs.

Dieu tout-puissant, Dieu de majesté, vous dont toute la grandeur est cachée sous de fragiles espèces et de viles apparences, Seigneur, aidez-moi de votre grâce. C'est pour seconder les intentions de votre Eglise que je monte dans cette chaire; c'est pour exalter le plus signalé de vos bienfaits, pour en rappeler le souvenir, pour en raconter les merveilles, et pour inspirer à mes auditeurs toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Vous me soutiendrez, mon Dieu, vous bénirez mon travail, et, pour l'honneur de votre sacrement, vous donnerez de la force

à mes paroles et les imprimerez profondément dans les ames.

Peut-être, ô mon Dieu! votre providence, qui veille sur le salut de tous, conduira-t-elle ici quelques-uns de nos frères errans. Dans un temps où le plus religieux monarque s'applique avec plus de zèle et plus d'efficace que jamais à ramener ces brebis égarées et à les faire rentrer dans le bercail, peut-être quelques-uns, ou par un esprit de critique, ou par un vrai désir de s'instruire, se mêleront-ils dans la troupe et se rendront-ils attentifs à m'écouter. Daignez, Père des miséricordes, jeter sur eux un regard favorable; daignez, pour disposer l'ouvrage de leur conversion, donner à ma voix une vertu particulière et toute nouvelle. Qu'elle s'insinue, cette vertu divine, jusque dans le fond de leurs cœurs; qu'elle les pénètre, qu'elle les remue, qu'elle les fléchisse. Ce sont nos frères, quoique séparés de nous. Ce sont des enfans rebelles à leur mère; mais dont elle pleure la perte et dont elle souhaite ardemment le retour. Heureux, si je puis y contribuer, et s'il vous plaît de m'employer, Seigneur, à une œuvre si sainte et si digne de mon ministère!

PREMIER JOUR.

Jésus-Christ prenant dans l'Eucharistie une seconde naissance.

SERMON

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et comedite : hoc est corpus meum.

Pendant qu'ils soupoient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps. En saint Matthieu, chap. 26.

COMMENT est-ce le corps de Jésus-Christ? et devons-nous être surpris de la dispute qui s'éleva d'abord entre les Juifs, lorsque lui ayant entendu dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (1). ils se demandoient les uns aux autres : Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils ne comprenoient pas le merveilleux changement qui se fait dans l'eucharistie, de la substance du pain et du vin, en la substance du corps et du sang de ce Dieu-homme. Nous ne le comprenons pas nous-mêmes; mais plus dociles que ces incrédules, ce que nous ne comprenons pas, nous le croyons; et sans vouloir l'approfondir, nous nous soumettons à cet article de notre foi. Changement qui, selon la pensée des Pères, et en particulier de saint Chry-

(1) Joan. 6.

sostôme, est une extension de l'incarnation divine : de sorte que nous pouvons regarder cet excellent mystère comme une seconde naissance du Fils de Dieu. Outre sa génération éternelle dans le sein de son Père, il naquit sur la terre, pour la première fois, du sein de Marie, où il avoit été conçu ; et j'ose dire que cette seconde naissance qu'il prend sur nos autels entre les mains des prêtres, n'est pas moins réelle, ni moins véritable : premier point ; n'est pas moins miraculeuse, ni moins admirable : second point ; n'est pas moins avantageuse aux hommes, ni moins salutaire : troisième point. Reprenons, et mettons ceci dans tout son jour.

Premier point. Naissance réelle et véritable. C'est un langage assez ordinaire des Pères, que Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est réellement et véritablement produit ; car ils appellent production cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur et en son sang. Aussi est-ce en ce même sens que saint Augustin, relevant la dignité du sacerdoce de la loi nouvelle, s'écrie : O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère et dans leurs mains que le Fils même de Dieu s'incarne ! (1).

Je sais de quelles erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits. A l'exemple des Capharnaïtes, les hérétiques des derniers siècles se sont non-seulement étonnés, mais scandalisés d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain pour les convaincre leur

(1) *In quorum manibus incarnatur Filius Dei.* Aug.

a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises, *ceci est mon corps, ceci est mon sang;* ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner; car voilà le caractère de l'incrédulité, de ne pas voir au milieu de la lumière et de s'aveugler, si je puis le dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, à la propre signification des termes, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé : altérant la proposition de Jésus-Christ, l'affoiblissant, tout expresse qu'elle est, et la réduisant à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps, et ceci le signe, la figure de mon sang.

Le vaste champ, si j'entreprenois de combattre ces ennemis de l'Eglise; et si je m'engageois à justifier contre leurs dogmes erronés la croyance orthodoxe et catholique où nous vivons! Que n'aurois-je point à produire pour les détromper, si de bonne foi ils le vouloient être, et que l'opiniâtreté, que souvent même un intérêt secret ou une fausse gloire ne les retînt pas obstinément et presque invinciblement dans leurs préjugés? Je leur demanderois avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur du monde, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés comme par testament, et leur marquant le don qu'il faisoit aux hommes de son corps et de son sang précieux, il se soit énoncé dans une pareille conjoncture, et sur un sujet de cette importance, en des termes équivoques et métaphoriques; qu'il ne se soit pas fait entendre autrement, et que, ne s'expliquant pas davantage, il ait donné aux fidèles et à

toute l'Eglise l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle.

Je leur ferois observer les affreuses conséquences qui doivent s'ensuivre, s'il est permis, surtout en ce qui concerne les mystères de la religion, de restreindre à un sens impropre et figuré ce que l'Ecriture, ce que l'évangile exprime le plus nettement, et sans la moindre restriction ni la moindre ambiguité. Pourquoi ne serois-je pas en droit d'user de la même liberté, au regard de l'humanité de Jésus-Christ, au regard de sa mort, de sa résurrection, prenant tout ce qu'en dit le texte sacré pour des apparences et rien de plus? Or, où en serions-nous et que deviendroit toute la foi chrétienne?

Je leur porterois le défi : et apprenez-nous donc vous-mêmes, leur dirois-je, quelles expressions plus convenables et moins obscures pouvoit employer le Fils de Dieu, pour signifier que le pain avoit été changé en son corps, et le vin en son sang. Falloit-il que, sans se contenter de dire : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il ajoutât : Ceci est réellement mon corps, et ceci est réellement mon sang? Mais eût-il parlé selon l'usage commun?

Je dis, par exemple : Voilà du pain, voilà du vin, ou quelque autre chose que ce soit, et je m'en tiens là. Quiconque m'écoute, ne conçoit-il pas d'abord ma pensée, et que je veux dire, que c'est en effet du pain, ou que c'est en effet du vin? Est-il besoin que j'ajoute : Voilà réellement du pain, ou voilà réellement du vin? Cette addition ne paroîtroit-elle pas inutile, ne le seroit-elle pas? Que dis-je! et le

Sauveur du monde ne s'explique-t-il pas même par une addition importante et remarquable, quand, après avoir dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il poursuit et ajoute : Le même corps qui sera livré pour vous, le même sang qui doit être répandu pour vous.

Enfin je les renverrois à la tradition de tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, aux définitions des conciles, tant généraux que nationaux, aux sentimens de tous les Pères, soit grecs, soit latins, à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où d'âge en âge et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, que Jésus-Christ, dans son sacrement, est présent en personne, et contenu sous les accidens du pain et du vin. A qui nous en rapporterons-nous? Qui en croirons-nous? J'en atteste le jugement secret et la conscience de tout homme sage et non prévenu. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiarques l'emportent dans notre estime sur de telles autorités, et sur cette nuée de témoins?

Ne nous arrêtons pas ici plus long-temps, chrétiens auditeurs. Ce qui fait le scandale des hérétiques doit être la matière de notre foi, et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons, comme un de ses prophètes : Ah! Seigneur, *vous êtes vraiment un Dieu caché* (1). Vous le fûtes à votre naissance dans l'étable de Bethléem; et

(1) Isaï. 45.

vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux. Mais tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-homme qui, dans le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois; vous, Seigneur animez toujours par votre grâce et fortifiez ma foi.

Second point. Naissance admirable et toute miraculeuse. Dans le ciel, le Fils éternel de Dieu est produit d'un père sans mère; sur la terre, il fut produit d'une mère sans père; et dans l'eucharistie, il est produit sans l'un ni l'autre : quel prodige! Pour opérer ce divin sacrement, la parole suffit; et quelle parole! Voici la merveille. L'Ecriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu; que c'est par cette parole que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes, par cette parole que la terre s'est affermie sous nos pieds, par cette parole que les eaux ont rempli les abîmes, par cette parole enfin que tous les êtres créés sont sortis du néant, et ont composé ce vaste univers : tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'Apôtre, est vive, efficace, agissante. Tout cela est grand sans doute, et digne d'admiration; mais dans le sacré mystère du corps et du sang de notre Sauveur, et dans la manière dont il s'accomplit, je trouve quelque chose de plus surprenant. Car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit : c'est la parole d'un homme ministre de Dieu. Tellement que nous pouvons appliquer au prêtre cette belle et noble expression du Prophète royal, parlant de Dieu, créateur du monde : *Il dit et tout se fit* (1).

(1) Psal. 32.

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit : et tout à coup que de miracles ! Il dit, et dans l'instant toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite : de sorte que sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paroisse, ce n'est plus ni du pain ni du vin, mais Jésus-Christ en substance avec tout son corps, tout son sang, tout son être et comme Dieu et comme homme. Il dit, et, par une division au-dessus de tout l'ordre naturel et jusque-là inconnue à toute la raison humaine, de foibles accidens, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur et autres, sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et, ce même corps caché sous les espèces sacramentelles, y est à la manière des esprits : c'est-à-dire, qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie ; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps que l'on partage en partageant l'hostie, ni ce corps qui se dissout quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu qui, sortant de ce monde après sa résurrection, monta au plus haut des cieux, sans quitter ce séjour céleste, descend sur l'autel : si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre ; tout éclatant de lumière dans le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre, mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables ! Miracles que les Pères n'ont considérés qu'avec une sainte

horreur, et que saint Chrysostôme appelle mystères terribles et formidables ! Miracles que les hérétiques osent contester, parce que, ne les pénétrant pas, ils ne les jugent pas possibles : comme s'ils ignoroient cet oracle de l'évangile, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ; comme s'ils prétendoient mesurer la toute-puissance de Dieu selon leurs vues étroites et bornées ; comme si les œuvres de Dieu n'étoient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parce qu'elles passent notre intelligence et qu'elles sont au-dessus de tous nos raisonnemens. Hé quoi ! dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand, cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre ? Humilions-nous et tremblons sous le poids de sa grandeur ; reconnoissons-la dans le ministre qu'il en a fait comme le dépositaire en le revêtant de son pouvoir ; entrons dans le sentiment de ces troupes de peuple dont parle l'évangéliste saint Matthieu, qui furent saisies d'une crainte religieuse, et s'écrièrent d'une commune voix, en louant Dieu et le bénissant d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés ; bénissons-le mille fois nous-mêmes, et rendons-lui mille actions de grâces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang. Sentiment d'autant plus juste, que ce pouvoir ne leur est accordé qu'en notre faveur et pour notre salut.

Troisième point. Naissance infiniment avantageuse et salutaire pour nous. *Ne craignez point*, dit l'ange aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de

Jésus-Christ : *Je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, savoir, qu'il vous est né un Sauveur* (1). Or c'est en cette même qualité de Sauveur que Jésus-Christ se rend présent sur l'autel, et qu'il se renferme dans son sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de grâces, puisqu'il est l'auteur de la grâce, et la source inépuisable de tous les dons célestes. Ce n'est pas pour les tenir resserrés dans son sein, mais pour les répandre sur nous et pour nous les communiquer avec abondance.

C'est donc dans ce divin mystère, et par rapport à nous, que se vérifie ce que disoit le Fils de Dieu touchant la fin de sa mission et de son avénement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment* (2). Sacrement de salut, parce qu'il sert à entretenir la vie spirituelle de nos ames et à nous soutenir dans la voie du salut; parce qu'il sert à guérir toutes nos foiblesses et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut; parce qu'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut; enfin, parce que c'est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenois de le creuser! quelle matière à tous les sentimens de la plus vive reconnoissance! Je ne vous prierai point, Seigneur, comme le Prophète, de dire à mon ame : *Je suis votre salut* (3). Vous l'êtes déjà avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux. Mais je m'adresserai à toutes

(1) Luc. 2. — (2) Joan. 10. — (3) Psal. 34.

les créatures ; je les inviterai à chanter vos miséricordes envers moi ; je leur crierai dans le transport de ma joie : *Venez , voyez , admirez combien le Seigneur a fait pour mon ame de grandes choses* (1). Il l'a créée, il l'a purifiée et lavée de la tache originelle, il l'a remplie de son esprit et l'a sanctifiée ; il est sorti du sein de son Père et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher, pour la racheter, pour la réconcilier ; il n'y a pas épargné jusqu'à sa vie : mais tout cela ne lui a point encore suffi ; il veut que ce corps qu'il a pris pour le salut de cette ame , lui reste comme en héritage ; il veut que chaque jour ce corps renaisse en quelque sorte pour elle, et qu'elle en puisse toujours recevoir une nouvelle force et de nouveaux accroissemens de grâce.

Voilà où l'amour de ce Dieu sauveur l'a porté ; car ce sacrement de grâce et de salut est en même temps un sacrement d'amour ; mais de quel amour ? qui peut l'exprimer ? *Ayant aimé les siens,* dit saint Jean , et dans eux tous les hommes, *il les aima jusques à la fin* (2). Qu'est-ce à dire , *jusques à la fin ?* c'est-à-dire , qu'il les aima jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, qu'il les aima jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes à qui il se donnoit , conjurés contre lui , le trahissoient, le vendoient, n'aspiroient qu'à sa ruine , et lui préparoient les plus cruels tourmens; c'est-à-dire , que par l'effort le plus généreux et le plus constant de son amour , sans égard à tout le mal qu'ils méditoient contre sa personne et que la haine leur inspiroit , il ne pensa qu'à eux-mêmes et

(1) Psal. 65. — (2) Joan. 13.

au bien qu'il leur vouloit faire ; c'est-à-dire, que sans avoir encore pleinement satisfait jusque-là son amour, il y mit le comble par le don qu'il leur fit, et ne leur laissa plus rien à désirer sur la terre de tout ce qu'ils en pouvoient attendre. Voilà comment il a aimé le monde, et voilà comme il m'a aimé, moi en particulier : car il pensoit dès-lors à moi, et il m'avoit en vue comme les autres. Son amour n'a point eu de bornes : tous y ont été compris, et tous en peuvent profiter. Or sur cela que me dit mon cœur, ou que ne me dit-il point, que ne me reproche-t-il point ? Hélas ! s'il ne me dit rien, c'est qu'il ne sent rien ; et de quoi sera-t-il touché, s'il est insensible à un tel amour ? Malheur à moi et à mon indifférence ! Elle ne se fait que trop connoître dans toute ma conduite à l'égard du sacrement de ce Dieu d'amour ; dans les évagations de mon esprit, dans mes tiédeurs, mes lâchetés, mes ennuis en la présence de ce sacrement. Cependant l'Apôtre s'explique en des termes bien terribles pour moi : *Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème* (1). Je dois l'aimer dans tous les états où la foi me le représente. Mais en quel état doit-il me paroître et me doit-il être plus aimable, que dans un mystère où il veut s'unir tellement à moi et m'unir si étroitement à lui, qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite, je puisse dire ce que disoit le Maître des gentils, dans l'ardeur de l'amour dont il étoit embrasé : *Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2).

(1) 1. Cor. 16. — (2) Galat. 2.

SECOND JOUR.

Jésus-Christ recevant dans l'Eucharistie nos adorations.

SERMON

SUR LE CULTE D'ADORATION RENDU A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

Venite, adoremus, et procidamus : quia ipse est Dominus Deus noster.

Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui : car c'est le Seigneur notre Dieu. **Au Psaume 94.**

C'EST au nom de toute l'Eglise, de cette sainte épouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin époux, pour lui offrir notre encens et pour l'adorer. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur commun, soit aux esprits bienheureux, soit aux saints, qui sont les élus de Dieu : elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration. Elle ne se contente pas que nous l'adorions dans le ciel où il est remonté, et qui est le séjour de sa gloire : elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre, dans ses tabernacles où il réside et dans son sacrement. En vain l'hérésie lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et par une audace insoutenable a-t-elle entrepris de l'abolir. l'Eglise armée de ses foudres s'est élevée, et en a pris la défense. Animée d'un zèle de religion, elle n'a rien omis pour la cause de ce chef invisible dont elle est

le corps mystique ; et elle s'est employée de tout son pouvoir à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir dans son sanctuaire les hommages dus à la divinité. Allons donc, chrétiens auditeurs, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime. Afin de nous y exciter davantage, perçons le voile qui couvre un si grand mystère; ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous en devons avoir ; mais comprenons bien deux vérités qui feront le partage de ce discours; car je vais vous montrer comment l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations : premier point; et comment ce même état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est encore celui qui donne à nos adorations plus de mérite : second point. Deux instructions qui demandent votre attention.

PREMIER POINT. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations : comment ? 1. en vertn de sa présence plus immédiate et plus prochaine; 2. en reconnoissance de l'humiliation volontaire où il est réduit et où il se tient abaissé pour nous. Je m'explique.

1. Présence de Jésus-Christ plus immédiate et plus prochaine dans le sacrement de l'autel : premier motif qui nous engage spécialement à l'y adorer. A parler en général, il est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu ; mais plus il est proche de nous et plus nous sommes proches

de lui, c'est alors que nous devons devant lui nous comporter avec plus de révérence, et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le prince, dans toute l'étendue de ses Etats, est également respectable à tous ses sujets; mais s'ils ont à paroître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout à coup les saisit, et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération! Ainsi, pour me servir d'un exemple plus convenable encore et plus propre, Moïse étoit sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et en tous lieux il l'adoroit : mais quand le Seigneur lui apparut; quand une voix, sortie du buisson ardent, lui fit entendre ces paroles : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob;* en ce moment quelle fut sa surprise! Dans une sainte frayeur, tout éperdu et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta contre terre, il y demeura dans le silence, n'osant pas lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme où il connut que le Dieu d'Israël étoit présent. Or Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et nous est même plus présent sur nos autels, et dans son sacrement. Moïse eut défense d'approcher du buisson; au lieu que nous allons jusques au pied de l'autel où le Seigneur repose. Jésus-Christ est auprès de nous, et nous sommes auprès de Jésus-Christ; nous prenons place à sa table, nous recevons à certains jours et aux fêtes solennelles sa bénédiction : d'où, par la conséquence la plus naturelle, il s'ensuit que c'est

c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte.

Culte, dit saint Chrysostôme, que lui rendent des légions d'anges assemblés dans son sanctuaire, pour lui former une cour digne de lui ; culte que l'Eglise a toujours cru devoir lui rendre, et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'adoration, s'ils en convenoient, devoit être contre eux une preuve évidente de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnoître. Egalement incrédules et sur le droit et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un ni à l'autre : c'est-à-dire, qu'ils n'ont point voulu croire, ni qu'on doive adorer le sacrement que nous adorons, ni que, dans toute l'antiquité, depuis l'établissement de l'Eglise, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir, ni s'obstiner contre des faits sensibles et palpables, ils suivent de siècle en siècle la plus ancienne et la plus constante tradition ; qu'ils écoutent les conciles, qu'ils interrogent les Pères, qu'ils consultent les lithurgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre. Et n'est-ce pas en vue de ce culte divin, que l'Eglise a institué de si augustes cérémonies ; qu'elle récite tant de prières, qu'elle ordonne des prêtres, qu'elle leur confère l'onction, qu'elle consacre les temples, les autels, les vases, les vêtemens, tout ce qui a rapport à la célébration des saints mystères ? Quoi donc, dit saint

Chrysostôme, tout cela, n'est-ce qu'un jeu, n'est-ce qu'un appareil de théâtre?

Mais revenons et concluons, qu'à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer : l'un, selon le terme de l'école, précepte négatif; et l'autre, suivant le même langage, précepte positif; l'un, qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte dû à ce sacrement; l'autre, qui exige de nous envers ce sacrement tous les devoirs d'une adoration, non-seulement extérieure et apparente, mais véritable et intérieure. Car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu. Le Seigneur *doit être adoré en esprit et en vérité* (1), et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parce que ce sont là ceux qui l'honorent. Est-ce ainsi que nous l'adorons? Nous paroissons devant lui, mais pensons-nous à lui? Lors même que nous sommes à ses pieds, et qu'au dehors nous lui donnons quelques marques de respect et de religion, où est notre esprit? où se porte-t-il et où s'arrête-t-il? Cependant il nous voit, ce Dieu scrutateur des cœurs; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui nous amusent, et les frivoles imaginations qui nous dissipent?

2. Humiliation volontaire où Jésus-Christ se réduit pour nous dans le sacrement de l'autel : second motif qui doit nous exciter plus fortement et spécialement à l'y adorer. Saint Paul, parlant des anéantissemens du Fils de Dieu dans l'incarnation, dit: *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave* (2).

(1) Joan. 4. — (2) Philip. 2.

De là qu'est-il arrivé? c'est, poursuit le saint apôtre, que *Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* (1). Pourquoi cela? *afin*, conclut le même docteur des nations, *qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (2). Paroles remarquables; paroles qui conviennent admirablement au point que je traite. A considérer Jésus-Christ humilié dans le saint mystère, abaissé, comme anéanti, le libertin se révolte, et selon la prudence de la chair qui l'aveugle, ce sacrement, tout grand qu'il est, lui semble méprisable. Mais, sagesse humaine! que tes lumières sont trompeuses, et que tes raisonnemens sont faux! Parce qu'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme, c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers. Et parce qu'il s'anéantit tout de nouveau dans le sacrement de son corps qu'il nous a laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier, c'est pour cela même que l'ame fidèle, piquée d'une sainte émulation, sent tout son zèle s'allumer, et qu'elle tâche, autant qu'il lui est possible, de compenser par ses plus humbles adorations les abaissemens de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus animée de zèle, que ce sont des abaissemens volontaires,

(1) Philip. 2. — (2) *Ibid.*

et où de lui-même il se réduit pour nous. David disoit : *Devant le Seigneur qui m'a choisi, et qui m'a établi chef de son peuple, je m'humilierai ; je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai encore été ; je me mépriserai moi-même, et ce sera là toute ma gloire* (1). Le saint roi parloit de la sorte à la vue de l'arche ; et telle, à plus forte raison, doit être la disposition d'une ame témoin des humiliations d'un Dieu pour elle. Vous vous abaissez jusques à moi, Seigneur, et pour moi ; et moi, que ne puis-je, devant vous et pour vous, m'abîmer jusques au centre de la terre ! que ne puis-je appeler toutes les nations en votre présence, et vous offrir avec mes hommages ceux du monde entier ! Car de tout ce qui dépend de moi, que dois-je omettre pour relever et pour vous rendre une gloire dont vous n'obscurcissez l'éclat qu'afin de vous accommoder à ma foiblesse, et de me faciliter l'accès auprès de vous ?

C'est dans ce même sentiment que tant d'ames pieuses et dévotes, par l'inspiration de l'esprit de Dieu, et du consentement des pasteurs de l'Eglise, se sont associées pour l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement. Elles ont mesuré sur les humiliations de Jésus-Christ, leurs adorations. Comme donc et le jour et la nuit il demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu qu'il y eût un moment, et de la nuit, et du jour, où on ne lui fît hommage, et où ne lui rendît une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. De tout ceci,

(1) 2. Reg. 6.

jugez, femmes mondaines, avec quelle affreuse indécence vous venez dans nos temples, non pas honorer un Dieu humilié, mais vous donner en spectacle, mais attirer sur vous les regards, et vous faire voir parées comme des idoles; mais, si je l'ose dire, vous faire encenser vous-mêmes et adorer.

SECOND POINT. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, est encore, par un heureux retour, celui qui donne à nos adorations plus de mérite. Car, en adorant Jésus-Christ dans l'eucharistie, 1. nous adorons ce que nous ne voyons pas; 2. nous adorons même contre ce que nous voyons.

1. Nous adorons ce que nous ne voyons pas. Que les anges et toutes les ames qui jouissent de la béatitude dans le ciel, adorent le Seigneur Jésus; que, suivant la vision qu'en eut saint Jean, et qu'il rapporte au chapitre cinquième de son Apocalypse, ils disent et redisent incessamment à haute voix : *Il est digne, cet Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction :* voilà de quoi je ne suis point surpris. Ils le voient dans les splendeurs des saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur le Thabor. Que même les Mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il étoit né, et de la crèche qui lui servoit de berceau, se soient prosternés dès qu'ils l'aperçurent; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que dans les présens mystérieux qu'ils lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur Roi, et adoré comme

leur Dieu : cela non plus ne m'étonne point. Du moins voyoient-ils son humanité sainte, et pouvoient-ils dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, ainsi que l'observe saint Jérôme, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Mais comme le Sauveur du monde a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (1), je dis de même et conformément à cet oracle : Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyoient. Pourquoi bienheureux ? parce que dans leurs adorations ils ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite.

Or, voilà ce que nous faisons à l'égard de l'eucharistie : nous adorons sans voir, et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connoître : c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit à la Samaritaine : *Vous adorez ce que vous ne connoissez pas* (2) ; mais nous, ce que nous adorons, nous le connoissons. Et en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ ; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, mais Jésus-Christ impassible et immortel : nous le savons, nous le connoissons, et nous n'allons pas plus loin. Tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons point de les éclaircir. Au milieu de ces ténèbres, tout épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur,

(1) Joan. 20. — (2) Joan. 4.

nous répandons à ses pieds nos ames encore plus que nos corps, nous nous tenons dans un silence respectueux, la tête penchée, les mains jointes, et en posture de supplians. Pour cela, quel empire faut-il prendre sur sa propre raison; et pour la captiver de la sorte et la fixer, quelles victoires n'y a-t-il pas à remporter sur soi-même? Est-ce sans fruit, et de tels sacrifices ne sont-ils dans l'estime de Dieu de nulle valeur?

2. Nous adorons même contre ce que nous voyons: car que voyons-nous? toutes les apparences du pain et toutes les apparences du vin : rien de plus. Sont-ce de fausses apparences? il est vrai que nous pouvons être quelquefois trompés par de vaines illusions qui présentent à nos yeux certaines images et certains dehors où il n'y a rien de réel; mais ici ce sont de vrais accidens que nous voyons, ce sont réellement les espèces du pain et les espèces du vin; elles sont telles qu'elles ont toujours été, et il ne s'y est fait aucun changement. De là que nous dictent nos sens? que c'est donc du pain, que c'est du vin, et point autre chose. Or là-dessus, éclairés d'une lumière divine, nous les démentons tous et nous les contredisons. Qu'ils parlent, nous ne les écoutons point; qu'ils se récrient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent n'est que du pain, et n'est que du vin; et selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes, ce n'est ni du pain ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore et que nous devons adorer. Il est dit d'Abraham, qu'il *espéra contre l'espé-*

rance même (1); c'est-à-dire, qu'il espéra, lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdoit, ce semble, tout sujet d'espérer; et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens ne nous représente nul objet digne de notre culte : que dis-je! lors même que ce qui nous frappe la vue ne nous représente que des objets à qui, par eux-mêmes, aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham lui fut imputée à justice, et n'est-ce pas ainsi que vous daignez, Seigneur, recevoir notre encens *en odeur de suavité*? Si vous ne vous découvrez pas sensiblement à nos yeux, c'est de votre part un trait de miséricorde. Moins nous vous voyons, plus nos adorations vous deviennent agréables, et nous deviennent méritoires. Rien n'en interrompra le cours; mais ce sera en cette vie notre plus commun exercice, jusqu'à ce que nous puissions parvenir à cette autre vie où nous vous verrons face à face, et nous jouirons de votre gloire pendant tous les siècles des siècles.

(1) Rom. 4.

TROISIÈME JOUR.

Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Oblatus est, quia ipse voluit.

Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu. En Isaïe, chap. 53.

C'EST ainsi que parloit le Prophète dans une vue anticipée de Jésus-Christ offert à son Père comme la victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon que le témoigne l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même en entrant dans le monde. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie, sa mère, qui le porta au temple, le mit dans les mains de Siméon, et fit hommage à Dieu de cet enfant-Dieu, lequel devoit un jour, par sa mort, réparer la gloire de Dieu. Il arriva, ce jour; cette mort, la plus ignominieuse et la plus cruelle, fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs; cette hostie pure et sans tache reçut le dernier coup sur la croix, et fut immolée à l'honneur de la divine majesté. Tout cela, parce qu'il avoit été résolu de la sorte dans le conseil de la sagesse éternelle, et que le Fils du Très-haut y avoit volontairement et librement consenti. Mais ce n'étoit point assez pour ce Dieu médiateur. Tout

ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime, et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert ou qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres, dans le sacrifice de nos autels. Sacrifice le plus excellent et au-dessus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini; sacrifice unique et où se rapportoient tous les sacrifices de l'ancienne loi, comme les figures à la vérité qu'elles représentent; sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire. En trois mots, qui comprennent tout le fond de ce discours, sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange pour honorer Dieu : premier point; sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu : second point; sacrifice d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu : troisième point. De tout ceci nous apprendrons dans quel esprit nous y devons assister, quelle attention nous y devons apporter, quels avantages enfin et quels fruits nous en pouvons et nous en devons retirer.

PREMIER POINT. Sacrifice de louange pour honorer Dieu. Nous offrons à Dieu le sacrifice de nos autels, 1. pour l'honorer et le glorifier comme souverain Seigneur; 2. pour l'honorer et le remercier comme bienfaiteur.

1. Pour honorer Dieu comme souverain Seigneur. C'est en cette vue que Marie, dans le temple de Jérusalem, selon que je l'ai déjà remarqué, après s'être purifiée, présenta Jésus-Christ. Elle obéissoit

à la loi, laquelle ordonnoit que tout premier né seroit présenté à Dieu : pourquoi? afin de reconnoître solennellement que tout vient de Dieu; par conséquent, que tout est à lui, et que la gloire de tout lui doit être rendue. Or voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang du Sauveur; car c'est un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples : l'autel, le prêtre, la victime, l'oblation, la consommation, rien n'y manque. Voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt ce que fait le prêtre plus immédiatement et plus parfaitement en notre nom. Il offre, et quoi? c'est Jésus-Christ même ; il offre, et à qui ? au Dieu tout-puissant et immortel; il offre, et pourquoi ? pour rendre à la souveraine majesté un honneur souverain : car de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacrifice, et par cette raison même il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus; mais parce que le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, et qu'il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'hostie et l'avoir consacrée, la consomme : si bien, oserai-je le dire? que selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment, et est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte? Ah! mes frères, pour faire bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : Dieu du ciel et de la terre, Seigneur, vous êtes l'Être des êtres, et devant vous tout autre être disparoît et n'est rien. Protestation toujours glorieuse à Dieu, de quelque part qu'elle vienne : qu'est-ce donc quand elle est

faite aux dépens d'un Dieu et par un Dieu? De là quelle leçon pour nous! quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel! On nous trace là-dessus assez de méthodes : elles sont bonnes, et je n'ai garde de les condamner, pourvu qu'elles soient conformes aux intentions de l'Eglise. Mais de toutes les méthodes, voici sans contredit une des plus solides : d'assister au sacrifice en esprit de sacrifice; de nous y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu et des plus bas sentimens de notre foiblesse; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ: tout cela dans un vrai désir de glorifier ce premier Etre, dont nous dépendons essentiellement, et qui est seul la fin de toutes choses comme il en est le principe.

2. Pour honorer et remercier Dieu comme bienfaiteur. L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il étoit juste qu'il y eût dans la religion un sacrifice d'action de grâces. Or tel est le sacrifice de nos autels. Le prêtre nous le fait bien entendre, lorsqu'au milieu des saints mystères, avant que de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. Car il est, ô mon Dieu! continue-t-il, de la droite justice et de l'équité la mieux fondée, que partout et en tout temps on vous remercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons. Sacrifice qui, dans sa valeur, égale au moins et même surpasse communément tout ce que nous avons reçu ou pu recevoir de la libéra-

lité divine. *Celui qui n'a pas épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui* (1)? C'étoit le raisonnement de l'Apôtre, et suivant cette règle, je dis: Nous sommes redevables à Dieu de tout, puisque nous tenons tout de lui, il est vrai; mais de lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout, et que peut-il au-delà demander de notre reconnoissance?

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une ame dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu: elle ne les peut compter, parce qu'ils sont sans nombre, mais elle en est comme toute remplie au dedans d'elle-même et comme tout investie au dehors. Insolvable de son fonds, elle sent sa pauvreté et sa misère; elle la reconnoît et s'en humilie. Que ferai-je donc, dit-elle, avec le Roi prophète: *Que donnerai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné* (2)? Mais là-dessus elle ne demeure pas long-temps incertaine; elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante: c'est la précieuse victime immolée sur l'autel; elle prend le calice du salut, selon l'expression du même prophète, et pleine de confiance en le présentant, elle se croit auprès de Dieu quitte de tout du côté de la reconnoissance. De quels sentimens, au reste, accompagne-t-elle cette offrande? de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si libéral envers elle et si bon!

(1) Rom. 8. — (2) Psal. 115.

SECOND POINT. Sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu. Il l'apaise, soit à l'égard des vivans, soit même à l'égard des morts.

1. Sacrifice de propitiation pour les vivans. Nous ne doutons point que le sacrifice de la croix n'ait été un sacrifice de propitiation, où le Sauveur des hommes a versé son sang, et est mort pour effacer les péchés du monde, et pour apaiser son Père, justement irrité contre nous. Or, le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix : c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'homme-Dieu, et par une suite nécessaire, c'est la même efficace et la même vertu; avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que celui-ci est non sanglant. Ainsi le décide en termes formels le saint concile de Trente, nous donnant à connoître et nous enseignant que Jésus-Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix, mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il s'est proposé deux choses: l'une, que le même sacrifice se perpétueroit dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles; et l'autre, qu'il s'accompliroit sous les espèces du pain et du vin, comme c'étoit du pain et du vin que Melchisédech avoit offert au Seigneur.

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu, que rapporte saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez*

de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur (1). Qu'est-ce à dire vous annoncerez? Ce n'est pas seulement à dire : Vous rappellerez la mémoire de cette mort ; mais : Vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. C'est donc dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour nos péchés; et cela posé, il seroit bien étrange qu'on éloignât les pécheurs d'un sacrifice institué pour eux et pour leur réconciliation. Soyons-y tous assidus : mais vous surtout, venez-y, pécheurs, et ne craignez point. De participer à ce sacrifice par la communion dans un état de péché, c'est ce que l'Eglise vous défend sous les plus grièves peines; mais d'y prendre part en y assistant, en le présentant, c'est, dans votre péché même, l'avantage inestimable qui vous reste, et qu'il vous importe infiniment de ne pas perdre. Venez, dis-je, à cette piscine où le ministre du Seigneur, pour votre guérison, donne le mouvement, non point à une eau salutaire, mais à un sang tout divin. Venez-y dans la même disposition que le publicain allant au temple et y priant. C'étoit un pécheur, mais dans la vue de toutes ses iniquités, il s'humilioit, il se confondoit, il se tenoit les yeux baissés, il se frappoit la poitrine, il disoit à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Voilà votre modèle. Il s'en retourna justifié; et qui sait si vous-mêmes vous ne serez pas comme lui touchés d'une grâce toute nou-

(1) 1. Cor. 11.

velle, et si, par la force de votre contrition, d'ennemis que vous étiez, vous ne vous retirerez pas amis de Dieu ?

2. Sacrifice de propitiation même pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'Eglise. Dans tous les temps, elle a toujours offert le sacrifice pour les morts, et de siècle en siècle nous produisons là-dessus les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables. A remonter même jusques au temps de l'ancienne loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux du peuple qui, dans un sanglant combat, avoient été tués. L'Eglise n'est pas moins attentive encore que la synagogue, aux besoins de ses enfans jusques après leur mort; et le sacrifice qu'elle offre pour eux est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immoloit dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts : disant à Dieu : *Souvenez-vous*, *Seigneur*, *de ceux et de celles qui nous ont précédés au tombeau*, *et qui reposent dans le sommeil de la paix*. Voilà à quoi je reconnois une mère charitable. Et que n'entrez-vous dans ces sentimens de compassion et de charité, vous que l'hérésie endurcit sur l'état de tant d'ames que vous pourriez aider, et à qui vous refusez votre secours! Que la miséricorde

miséricorde ne vous rend-elle plus dociles, et ne vous fait-elle prêter plus aisément l'oreille à une vérité que tant de voix vous annoncent, et où vos frères se trouvent si intéressés! Ne seroit-ce pas assez du seul doute pour vous déterminer en leur faveur, et par quelle aveugle prévention aimez-vous mieux leur manquer que de déposer vos erreurs?

Mais, que dis-je! et d'ailleurs, tout fidèles que vous êtes dans la créance, n'est-ce pas à vous-mêmes, mes chers auditeurs, que je puis adresser le même reproche? Catholiques dans la foi et par la foi, l'êtes-vous également dans les œuvres et par les œuvres? et sans m'écarter de mon sujet, vous savez quel est l'efficace du sacrifice de nos autels pour le soulagement des morts et pour leur délivrance; vous en êtes instruits : mais en avez-vous plus de zèle à les secourir? Quel usage faites-vous d'un moyen qui vous est si facile et si présent? L'injustice de votre part va encore plus loin; et combien de fois arrive-t-il que ce qu'eux-mêmes, dans leurs dernières volontés, ils ont prescrit sur cela, par une sage prévoyance et pour le repos de leurs ames, demeure sans exécution? pourquoi? par un oubli criminel, par une négligence affectée, par une monstrueuse insensibilité? Hélas! des pères, des mères, des parens ordonnent; des enfans, des héritiers s'engagent et leur promettent; mais dès que la mort les a enlevés et qu'on ne les voit plus, ordres, engagemens, promesses, tout s'évanouit.

Troisième point. Sacrifice d'impétration pour

obtenir les grâces de Dieu. Deux sortes de grâces que nous obtenons par ce sacrifice : 1. grâces spirituelles ; 2. grâces même temporelles.

1. Grâces spirituelles. Tout ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles*. Or, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le corps et le vrai sang de ce puissant médiateur ? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé pour la révérence qui lui étoit due* (1). Est-il moins digne dans son sacrement de ce même égard pour sa divinité ; et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les grâces que nous demandons par son entremise, sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu ? Car il y en a de différentes espèces ; et celles qui regardent l'ame, son avancement, son salut, appelées pour cela grâces spirituelles, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces que l'Eglise présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais qu'elle ne demande pour le troupeau fidèle,

(1) Heb. 5.

et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus, et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes; que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourroit les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable, jusques au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commandemens. Mais parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grâce, et tantôt de l'autre, l'Eglise encore, dans le cours du sacrifice, a autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain, où l'humilité dans les sentimens, la patience dans les peines, ou la force contre les tentations; quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles; d'autres fois l'extinction des schismes et des hérésies: chaque chose en détail, selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces momens précieux où un Dieu s'immole pour nous! quelle occasion favorable pour lui exposer chacun les misères et les besoins de notre ame! Nous les éprouvons tous les jours, nous nous en plaignons amèrement: nous nous plaignons, dis-je, du penchant de notre cœur qui nous entraîne, de la tyrannie de nos passions qui nous dominent, des illusions du monde qui nous enchantent, de nos sécheresses, de notre

indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service, de l'instabilité de nos résolutions, du peu de progrès que nous faisons. C'est un bien de ressentir nos maux; et ce seroit le dernier malheur de ne les pas connoître et de n'en être pas touchés. Mais si nous les ressentons et si nous les déplorons sincèrement, que ne courons-nous donc au remède? que ne profitons-nous d'un temps où nous pouvons avec plus de fruit réclamer l'assistance divine, et que n'assistons-nous à l'autel, tandis *qu'on y exerce l'ouvrage de notre rédemption* (1)? N'est-ce pas là que se dispensent plus libéralement les grâces du salut? et n'est-ce pas à ceux qui les demandent alors avec plus de recueilement, plus d'attention, plus de ferveur et de zèle, qu'elles sont accordées avec moins de réserve?

2. Grâces même temporelles. Elles peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avoit des hosties pacifiques, soit pour reconnoître les bienfaits de Dieu déjà reçus, soit pour en obtenir de nouveaux; et ces bienfaits n'étoient communément, dans cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint par des sacrifices que son empire fût délivré de la peste qui le désoloit; Onias obtint de même la santé d'Héliodore, et ainsi de bien d'autres dont il est parlé dans les saints livres. Or, suivant la pensée de saint Chrysostôme et de saint Augustin, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment et réunit en soi toutes les

(1) Offic. Eccl.

propriétés des anciens sacrifices : par conséquent il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de sa providence. Saint Chrysostôme explique du sacrifice de l'autel, ces paroles de l'Apôtre à son disciple Timothée : *Ayez soin, je vous conjure, qu'on fasse des supplications, des vœux, des demandes pour les rois et pour toutes les personnes d'un haut rang, afin que nous vivions, eux et nous, dans la tranquillité et la paix* (1). Quand nous sacrifions à Dieu, et que, sans effusion de sang, nous lui présentons la victime, dit saint Cyrille de Jérusalem, nous prions pour la prospérité des empereurs, pour le succès de leurs armes, pour la guérison des malades, pour la consolation des affligés, pour quelque sujet que ce soit de même nature, où nous voulons attirer sur nous le secours et la protection du ciel.

Ce n'est donc point traiter indignement les sacrés mystères ni les profaner, que d'employer les mérites de Jésus-Christ même à obtenir de telles grâces. Et n'est-ce pas ce que fait l'Eglise, et ce qu'elle a fait dans tous les temps ? Elle offre le sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des campagnes, pour l'heureuse issue d'une entreprise et le gain d'un procès, pour le soutien d'une famille, pour la conservation ou le rétablissement de la santé, et le reste. En quoi nous ne pouvons assez admirer la condescendance toute paternelle et l'immense charité de notre Dieu. Il se prête, s'il m'est permis d'user

(1) 1. Timoth. 2.

de ce terme, et il veille à tous nos intérêts. Mais est-ce à lui que nous avons recours? dans toutes les affaires qui nous surviennent, les patrons dont nous recherchons d'abord l'appui, sont-ce les ministres du Seigneur, sont-ce les prêtres? et parmi les moyens que nous prenons pour réussir, le sacrifice de nos autels est-il, comme il le devroit être, notre première ressource? C'est toutefois la plus convenable et la plus certaine; mais avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes. Car de présenter le sacrifice, ce sacrifice de louange, ce sacrifice de propitiation, ce sacrifice d'impétration; de l'offrir, dis-je, pour avoir de quoi contenter nos passions, de quoi nourrir nos cupidités, de quoi flatter notre orgueil, de quoi fomenter tous nos désordres, ne seroit-ce pas l'usage le plus abominable? ne seroit-ce pas de tous les abus le plus énorme? Cependant, tout énorme qu'il est et qu'il nous doit paroître, est-il sans exemple?

QUATRIÈME JOUR.

Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LES ENTRETIENS INTÉRIEURS AVEC JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.

Il s'est fait voir sur la terre, et il y a conversé avec les hommes. Baruch., chap. 3.

Ce fut pendant sa vie mortelle que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qu'il se fit entendre sensiblement aux hommes, en leur annonçant son évangile. Ce temps est passé : ce Dieu-homme, depuis son ascension au ciel, a disparu : mais, vous le savez, chrétiens, il ne s'est point pour cela séparé de nous, il ne nous a point quittés ; sa parole y étoit engagée, et il l'avoit promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Olives, pour y être témoins de son triomphe. Car *voilà*, leur dit-il dans ce dernier adieu qu'il leur fit, *Voilà que je suis avec vous jusques à la fin des siècles* (1). Il y est en effet ; et ce qui doit plus nous toucher, il y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens ; sacrés colloques entre Jésus-Christ et

(1) Matth. 28.

l'ame fidèle. Que n'en connoissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables ! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connoître que par l'expérience. C'est ce qui faisoit dire au Prophète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1). Prenez garde : il ne disoit pas : Voyez d'abord, et puis vous goûterez ; mais il disoit : Goûtez, et par là vous verrez, vous apprendrez, vous connoîtrez. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant ; et pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement : premier point ; et comment nous-mêmes, dans ce sacrement, nous devons parler à Jésus-Christ : second point. Matière dont peut-être vous n'avez point été jusques à présent assez instruits, et qui mérite par son importance toute votre réflexion.

Premier point. Comment nous parle Jésus-Christ dans son sacrement. Il nous parle intérieurement, il nous parle affectueusement, il nous parle utilement, il nous parle à tous et en tout temps. J'aurois dans

(1) Psal. 33.

ces quatre articles de quoi fournir à un discours entier. J'abrége, et je me contente d'en tracer ici une idée générale.

1. Il nous parle intérieurement. Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens nulle impression; mais imperceptiblement et sans bruit, elle va jusques à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'ame. Ainsi Dieu se faisoit-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (1). Ainsi se faisoit-il entendre au Prophète royal, comme ce saint roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur me dit au-dedans de moi-même* (2). Ainsi le bon Pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connois, elles me connoissent, et elles entendent ma voix* (3). Or, voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentimens qu'il excite dans le cœur : tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois, et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer. Langage intelligible à l'ame fidèle, recueillie, comme Magdeleine, aux pieds de Jésus-Christ, et selon la comparaison de l'Ecriture, recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains, ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi? parce que vous ne vous mettez jamais en disposition

(1) Osée. 2. — (2) Psal. 34. — (3) Joan. 10.

de l'entendre ni de le comprendre ; parce que vous êtes tout répandus au dehors et tout extérieurs ; parce que, dans la maison même de Dieu, et jusque dans le sanctuaire, vous ne savez point rentrer en vous-mêmes, que vous ne le voulez point ; que par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui vous occupent, vous tenez toutes les avenues de votre cœur fermées à cette manne céleste. Mais ouvrez-le, autant qu'il est en votre pouvoir ; mais appliquez-vous, et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à vous-mêmes devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourds à sa voix : ce ne sera point en vain : ce qui n'étoit pour vous qu'obscurité et que ténèbres, se changera dans un plein jour ; ce que vous traitiez de repos oisif et d'heures inutilement consumées, vous deviendra un temps précieux ; vous ferez vos plus chères délices de ce qui vous sembloit insipide et sans goût, et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du sacrement de Jésus-Christ, mais de vous en retirer.

2. Il nous parle affectueusement. Dans ce sacrement d'amour, peut-il parler autrement que par amour et qu'avec amour ? Il disoit à ses apôtres, dans la dernière cène, et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais vous êtes mes amis ;* et comme entre les amis il n'y a rien de

caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père* (1). Voilà ce qu'il dit encore aux ames dévotes qui le viennent visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard. En leur parlant, il accompagne, et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grâce. Qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine ? Est-il une ame si froide que tout à coup elle n'enflamme, une ame si dure qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse, une ame si lente et si endormie qu'elle ne remue et dont elle ne réveille toute l'activité ? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentoit son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvoit même tellement contenir dans le secret de son ame, qu'elle ne se communiquât jusques à sa chair et à tous ses sens. Du moment que Marie, enceinte de Jésus, et le portant dans ses chastes flancs, salua Elisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite allégresse. Impressions vives et pénétrantes qui ravissoient les saints, qui les transportoient hors d'eux-mêmes, qui les plongeoient dans les plus profondes et les plus douces contemplations, qui quelquefois leur faisoient verser des torrens de larmes, qui, sans fatigue, sans ennui, les attachoient devant l'adorable sacrement pendant les heures et presque les journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur ! qu'elle est insinuante ! c'est ce que chante l'Eglise dans l'office de cette fête.

(1) Joan. 15.

Mais, hélas! que sert-il que Jésus-Christ nous parle, ou qu'il soit ainsi disposé à nous parler, si nous n'allons à lui, si nous ne nous rendons assidus auprès de lui; si même nous le fuyons, bien loin de le rechercher, et si, par le plus injuste et le plus faux de tous les préjugés, nous regardons comme une gêne de converser quelques momens avec lui?

3. Il nous parle utilement : c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet, de quoi nous entretient-il? des voies où nous devons marcher, et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter, et qu'il nous découvre; des vaines opinions, des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, et dont il nous détrompe; des degrés de sainteté, de perfection où nous pouvons avec son secours nous élever, et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchemens et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses grâces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure; dans nos délibérations, il nous dirige; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine; si nous sommes assaillis de la tentation, il nous soutient; si nous sommes affligés, il prend part à nos peines et les adoucit : tout cela par les vues qu'il nous donne, et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'ame, sans bien savoir comment, se trouve toute autre qu'elle n'étoit. Elle apprend ce qu'elle doit faire, elle connoît de

quoi elle doit se préserver, elle revient de ses illusions, elle gémit de ses chutes passées, elle aspire à de nouveaux progrès ; son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes, ses doutes se dissipent. Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette ame ; tout y est en paix.

Que dirai-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois? que dirai-je de ces élévations vers Dieu, de ces connoissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu, des grandeurs de Dieu, des mystères, des conseils de Dieu? Car étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la divinité même, et que n'y voit-elle pas? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires: mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on, et où doit-on plutôt les obtenir, que devant le sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur?

4. Il nous parle à tous et en tout temps. Que disoit Moïse aux Israélites, leur annonçant la loi du Seigneur, et voulant leur faire connoître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres peuples? *Non*, s'écrioit-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proche d'elle que notre Dieu l'est de nous, ni d'un accès aussi facile pour elle que notre Dieu l'est pour nous* (1). Le saint législateur ne faisoit parmi le peuple nulle distinction ni des grands, ni des petits, ni des riches, ni des pauvres; mais il leur donnoit à entendre que le Dieu d'Israël

(1) Deut. 4.

n'avoit acception de personne; et cette admirable condescendance, cette égalité, où paroît-elle davantage que dans le sacrement de l'autel? C'est là que Jésus-Christ nous parle, et qu'il nous parle à tous sans exception : nul n'est exclus de ces salutaires entretiens. Grands du monde, ce seroit, selon les vains sentimens de l'orgueil dont vous êtes enflés, dégénérer de votre grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres. Parce que la Providence les a réduits dans des états au-dessous de vous, et qu'il lui a plu de vous élever sur leurs têtes, à peine daignez-vous les favoriser d'un regard, bien loin de les admettre auprès de vos personnes, et de vous familiariser avec eux. Prenez garde, toutefois, et ne vous y trompez pas : l'entrée de vos palais leur est interdite, mais la maison de Dieu leur est ouverte; ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se tenir, ce n'est point aux derniers rangs que leurs places sont marquées : il leur est libre de s'avancer jusques aux pieds de Jésus-Christ : car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disoit autrefois, il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi* (1). Ce sont des pauvres; mais, ajoute-t-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'évangile* (2). Il les reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éternelle : c'est même avec ces ames simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir. Tellement qu'il semble que moins il les a avantagés selon l'ordre de la nature, plus il se

(1) Marc. 10. — (2) Luc. 4.

montre libéral envers eux, selon l'ordre de la grâce : et que moins il leur a departi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels.

Vous me demandez s'il y a pour cela des heures privilégiées, et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah ! chrétiens, voici dans une dernière circonstance, un nouveau trait de la bonté de notre Dieu et de son amour pour nous : comme Jésus-Christ nous parle à tous, il nous parle en tout temps. Les princes de la terre ont leurs heures et leurs momens qu'il faut étudier avec soin, et souvent attendre avec une patience infatigable. Quelques paroles de leur bouche, voilà tout ce qui vous est accordé : il faut se retirer dans l'instant, pour ne se rendre point importun. Encore ne s'expliquent-ils pas communément par eux-mêmes ; ils emploient des bouches étrangères qui vous parlent en leur nom et vous déclarent leurs volontés. Il n'y a qu'un maître aussi bon que vous, Seigneur, avec qui l'on n'ait point tant de mesures à garder, ni tant d'obstacles à vaincre. Car avant que de s'introduire auprès d'un grand du siècle, ou auprès de ceux qui le représentent par l'autorité dont il les a revêtus, combien y a-t-il de barrières à franchir? Vous seul, aimable Sauveur, êtes toujours prêt à me parler, non-seulement par vos ministres, mais immédiatement et par vous-même. La nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que je me présente à vous, jamais vous ne me refusez de vous communiquer à moi ; ma présence ne vous lasse point, ne vous importune point, ne vous rebute point. Si la piété me

porte à prolonger le temps que je passe devant vous, quelque étendue que je lui donne, non-seulement vous n'en êtes point offensé, mais vous vous en faites un plaisir, et vous m'en faites un mérite. Heureux, si c'étoit là l'unique ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie !

SECOND POINT. Comment nous devons parler à Jésus-Christ dans son sacrement. Parlons-lui, 1. avec respect; 2. avec amour; 3. avec confiance; 4. avec persévérance. Quatre dispositions essentielles pour bien rendre à Jésus-Christ nos devoirs et pour profiter de l'avantage que nous avons de le posséder dans le sacrement de l'autel, et de pouvoir l'y entretenir.

1. Avec respect. Le respect, à l'égard des grands du monde, va jusqu'à nous éloigner d'eux; ou, si l'on peut les approcher, du moins est-il du respect alors de se taire et de ne leur point adresser la parole qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est point là le respect que Jésus-Christ exige de nous, puisqu'au contraire toutes les voies nous sont aplanies pour aller à lui, et qu'il nous est libre de lui parler selon que nos propres intérêts et les sentimens de religion nous y engagent. Mais ce qu'il attend et ce qui lui est bien dû, c'est, outre la composition extérieure du corps, le recueillement intérieur et l'attention de l'esprit : l'un sert à l'édification, l'autre excite et nourrit la dévotion. Car, sans insister précisément sur l'outrage fait à Jésus-Christ, de quelle édification peut-il être, que dis-je ! quel scandale n'est-ce pas

pas de voir des chrétiens, des fidèles, dans des contenances et des postures indécentes au pied de l'autel où ils reconnoissent présent le Dieu qu'ils adorent? Est-ce ainsi qu'on lui parle? est-ce ainsi même qu'on ose parler à un homme, à un prince de la terre? Ce n'est pas assez; et d'ailleurs comment accorder avec cela, comment avoir et conserver ce recueillement, cette attention de l'esprit, cette dévotion si nécessaire dans un commerce aussi étroit que l'est celui de Jésus-Christ et de l'ame chrétienne? On parle à ce Dieu sauveur sans lui parler; c'est-à-dire, qu'on lui parle sans penser à ce qu'on lui dit, et sans le savoir. On prononce des prières, on récite des offices : ces prières en soi, ces offices, sont bons et saints; mais dès que la réflexion y manque, qu'est-ce autre chose que des paroles qui frappent l'air, comme les sons d'une cymbale retentissante? Si l'on se tient dans le silence et dans une espèce de méditation, c'est un silence paresseux, et une méditation vague, où l'esprit ne s'attache à rien, où il s'égare sans cesse, où il reçoit tous les objets qui se présentent, et perd de vue l'unique objet dont il doit être occupé? O que ne sommes-nous pénétrés autant que l'étoit Abraham, de la grandeur et de la majesté du Dieu à qui nous parlons! Je sais, disoit ce père des croyans, je sais à qui je parle; je sais que c'est à mon Seigneur et à mon Dieu; et en présence d'un tel maître, que suis-je, moi, vil insecte, moi, cendre et poussière! Cette idée, fortement et profondémeut gravée dans nos esprits,

nous arrêteroit, nous fixeroit, nous absorberoit en Jésus-Christ.

2. Avec amour. Il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour; et si nous ne sommes absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour, dans un sacrement où il nous parle si affectueusement lui-même? Peut-être cet amour n'est-il pas encore dans nos cœurs assez ardent; mais faisons quelque effort pour l'y allumer. Demandons à Jésus-Christ même qu'il répande sur nous et dans nous quelques étincelles de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre et dont il veut qu'elle soit toute embrasée. Repassons dans notre souvenir tant de motifs capables de toucher les ames les plus indifférentes et d'en amollir toute la dureté. Pensons à la providence toute miséricordieuse, et à la charité d'un Dieu qui habite parmi nous, qui s'associe en quelque manière avec nous, qui se donne à nous, qui n'a en vue que nous dans le sacrement qu'il a institué, et qui n'y est que pour nous. Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions; et dès que le cœur s'émeut et qu'il commence à aimer, combien devient-il éloquent à s'expliquer? On se plaint quelquefois de la sécheresse où l'on se trouve dans les visites du saint sacrement. Que fais-je là, dit-on? à peine y ai-je été quelque temps, que je taris tout d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire. La réponse est prompte et courte : aimez; ce seul mot comprend tout et satisfait à tout. Une ame éprise d'amour pour le divin époux, ne manque point de sentimens qui

l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent. Il n'y a pour elle ni ennui, ni dégoût à craindre. Plus elle parle à son Seigneur et à son bien-aimé, plus elle veut lui parler; et les heures, dans ce saint exercice, passent comme des momens. Tout le mal est donc que nous n'aimons pas. De là l'extrême froideur où nous sommes; mais d'où, avec la grâce de Jésus-Christ, avec plus de résolution et un peu plus de violence, il ne tient qu'à nous de sortir. Du reste, ô mon Dieu! quel renversement, quelle honte qu'il nous faille des violences et des efforts pour vous aimer et pour vous témoigner notre amour!

3. Avec confiance. En qui nous confierons-nous, si ce n'est en celui qui, dans son sacrement, veut être le pasteur de nos ames, notre aliment, notre soutien, notre guide, notre refuge, notre intercesseur auprès de son Père, notre sanctificateur, notre salut? car c'est sous toutes ces qualités que nous devons considérer Jésus-Christ dans les secrets entretiens que nous avons avec lui. Parlons-lui comme à notre pasteur : Je suis de votre troupeau, Seigneur, et c'est à ce troupeau chéri que vous avez dit : *Ne craignez point, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son royaume et de vous le donner* (1). En vertu, Seigneur, de vos mérites, je l'attends, ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi le rayon de votre gloire. Parlons-lui comme à notre guide et notre conducteur : *Enseignez-moi vos voies, dirigez-moi,*

(1) Luc. 12.

Seigneur, dans la route que je dois suivre (1), et qui me doit conduire à vous. Parlons-lui comme à notre soutien et à notre protecteur: *Vous m'avez appelé, Seigneur, à votre Eglise; vous m'y avez placé comme dans un pâturage fertile et abondant. Vous avez préparé pour moi une table, où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles* (2). Parlons-lui comme à notre médiateur: Ah! Seigneur, j'ai péché, je pèche sans cesse; *je suis une brebis égarée: daignez me rechercher* (3) et me remettre en grâce. Parlons-lui comme à notre sanctificateur: C'est votre sacrement, Seigneur, c'est ce calice, *ce vin salutaire qui fait les vierges, qui fait les saints* (4); quand serai-je de ce nombre, quand serai-je de ce *peuple choisi en qui vous mettez vos complaisances?* De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce seroit une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudroit corriger, ce qu'il voudroit obtenir; et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ: lui développant tous les plis et tous les replis de notre cœur; lui confiant tous nos desseins, tous nos projets, tous nos désirs, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, toutes nos peines. Non pas que par lui-même il ne connoisse tout cela; mais il aime que nous lui en parlions comme s'il l'ignoroit, parce qu'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce; souvent la bouche ne dit rien; mais l'ame

(1) Psal. 24. — (2) Psal. 22. — (3) Psal. 118. — (4) Zach. 9.

sent : et qu'est-ce que ce sentiment? qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil! quel repos!

4. Avec persévérance. On n'acquiert pas tout d'un coup une sainte familiarité avec Jésus-Christ. Il y eut pour le peuple d'Israël des déserts à passer, avant que d'arriver à cette terre promise où couloit le lait et le miel : et pour une ame qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu et aux fréquentes visites de son divin sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des aridités et des dégoûts à soutenir. On n'est point encore fait à un exercice si sérieux, et, parce qu'il en coûte pour cela, on se rebute et on quitte tout. Mais si l'on persévéroit; si l'on avoit la même constance que cet ami dont il est dit dans l'évangile, que malgré les refus de son ami, il se tenoit toujours à la porte, il appeloit toujours et continuoit de frapper, alors, par une heureuse habitude, le goût succéderoit à l'ennui. Car l'usage accoutume à tout, et mille expériences nous font voir que les pratiques dont on s'accommodoit le moins, et à quoi l'on ne croyoit pas pouvoir jamais s'assujettir, sont justement celles où l'on se porte dans la suite avec plus d'attrait. Mais, dès les premières difficultés qui se rencontrent, l'esprit se révolte, on demeure sans poursuivre ce qu'on avoit commencé, et l'on ne va pas plus loin. Hé! combien de conversations sou-

tient-on dans le monde qui déplaisent, qui fatiguent? On le fait par honneur; on le fait par une politesse et une bienséance mondaine : autrement, ce seroit détruire la société civile, ce seroit ne pas savoir vivre. Quoi donc! n'y aura-t-il qu'en matière de piété, et qu'à l'égard de Jésus-Christ, qu'on n'apprendra point à se captiver, au moins pendant quelque temps, et qu'on manquera de persévérance ?

C'est à peu près le même reproche que fit le Sauveur du monde à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi* (1). De là, permettez cette expression, de là, dis-je, cette affreuse solitude où nous le laissons. J'entre dans le lieu saint; et qu'est-ce à mes yeux que cette maison de Dieu? je le répète, c'est un désert, et le désert le plus abandonné. Je porte de tous côtés la vue, et nul ne se présente à moi. Personne en la compagnie de Jésus-Christ, personne qui rende ses devoirs à Jésus-Christ, personne qui s'entretienne avec Jésus-Christ. Dans la surprise où cela me jette, je me demande à moi-même : Où est-ce que je suis? est-ce ici le temple du Seigneur? est-ce là l'autel où il réside? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle? Si c'étoit le palais d'un roi, j'y verrois une cour nombreuse; si c'étoit un lieu de spectacle, j'y verrois une foule d'auditeurs et de spectateurs; si c'étoit une académie de jeu, j'y verrois une multitude assemblée et toute occupée d'un vain passe-temps : mais c'est la demeure du Dieu de

(1) Matth. 26.

l'univers, et je l'y trouve seul ! quelle indignité ! quel opprobre !

Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, ne perdons pas un avantage aussi estimable qu'il l'est de pouvoir converser avec Jésus-Christ. C'est un honneur que nous ne pourrions acheter trop cher. Quand donc il nous est accordé si libéralement, combien sommes-nous coupables de le négliger ! Allons écouter ce Dieu sauveur et lui répondre ; il nous sera permis en même temps de lui faire nos demandes, et il ne refusera point de nous honorer lui-même de ses réponses. Alors nous pourrons dire comme l'Apôtre : *Notre conversation est dans le ciel* (1), puisqu'elle est avec le Dieu du ciel.

(1) Phil. 3.

CINQUIÈME JOUR.

Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'Eucharistie, et nourrissant les ames fidèles.

SERMON
SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.

Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. En saint Jean, chap. 6.

De tous les miracles du Fils de Dieu, un des plus éclatans, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains, en faveur d'une multitude de peuple qui l'avoit suivi dans le désert. De cinq pains, il nourrit jusques à cinq mille personnes; et des restes même il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les interprètes et les docteurs, de cet auguste sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à sa sainte table, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos ames. C'est là qu'il se multiplie en quelque sorte, et que ses ministres, sans diviser ni partager son sacré corps, le dispensent, par son ordre, à chacun des fidèles qui le demandent, et qui viennent se présenter pour le

recevoir. Divin et salutaire aliment, où nous participons par la communion, mais dont nous ne profitons point assez, parce que nous n'en savons pas user selon qu'il le faut et que nous le pouvons. Il est donc, mes chers auditeurs, d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage que vous en devez faire, et de vous découvrir deux écueils que vous avez également à éviter : car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi; je prétends, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, ne me laisser prévenir d'aucun des préjugés ordinaires. La vertu consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte à nulle extrémité. Or, examinant avec la balance du sanctuaire et dans un esprit d'équité, notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corriger : l'un de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Usage de la communion trop fréquent quelquefois dans les uns : premier point; usage de la communion trop rare dans les autres : second point. Sujet où je pourrois craindre de refroidir les ames pieuses, et de ralentir leur ardeur pour la communion, si je ne prenois sur cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés, dont l'extrême sévérité ne tend qu'à éloigner des sacremens, et en particulier de l'eucharistie. Ce n'est point là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, et commençons.

Premier point. Usage de la communion trop libre quelquefois dans les uns et trop fréquent. A le considérer en lui-même, il ne peut être trop fréquent, puisque, selon l'expresse doctrine du concile de Trente, il seroit à souhaiter que tous les fidèles, assistant au divin sacrifice, fussent en état d'y participer chaque jour par la communion. Mais les dispositions que la communion demande, et que nous n'y apportons pas ; mais les fruits que la communion doit opérer dans nous, et qu'elle n'y produit pas, voilà par où l'on peut juger si quelques-uns n'en approchent point trop aisément et trop souvent. Je vais développer ma pensée, et il est important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin qu'elle ne devienne pour personne un prétexte dangereux et une occasion de scandale.

1. Dispositions que demande la communion, surtout la communion fréquente, et qu'on n'y apporte pas. Je l'ai dit, et il est vrai : le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relachement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons observer au regard de la fréquente communion, où, par une rigueur sans mesure, on a cru ne devoir admettre que des ames élevées aux degrés les plus éminens de la perfection chrétienne. De là le découragement du grand nombre des fidèles, qui, dans le désespoir d'atteindre, au moins sitôt, à ce point de sainteté, se sont retirés du sacrement de Jésus-Christ, et ont dit, comme les Israélites, au sujet de la terre promise : *Le moyen de parvenir*

là (1) ? Des ames très-régulières du reste, des ames adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paroître une fois à la sainte table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendoient et par les vaines alarmes qu'on leur donnoit. On les a entretenues dans ces terreurs chimériques ; et cet éloignement de la communion, qu'elles devoient craindre comme un mal très-pernicieux, et comme un des plus grands désordres, on le leur a représenté comme une vertu : car voilà de quoi nous avons eu et nous avons tous les jours tant d'exemples ; voilà ce que j'ai cent fois déploré en le voyant, et sur quoi je ne cesserai point de m'expliquer, tant qu'il plaira au Seigneur de me confier le ministère de la divine parole.

Ce n'est donc point là le plan, ce n'est point l'idée que je me forme des dispositions que requiert la communion fréquente. Je veux bien avoir là-dessus quelque égard à la fragilité humaine, et lui remettre quelque chose : mais d'ailleurs je ne dois point oublier la dignité du sacrement, ni la révérence qui lui est due ; et je ne puis approuver de fréquentes communions faites sans la préparation qui convient ; c'est-à-dire, faites précipitamment et à la hâte, faites sans recueillement et sans attention sur soi-même, faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, d'intrigues où l'on aime à s'ingérer, et dont on devroit se retirer ; faites dans un état de tiédeur, où l'on se né-

(1) Num. 13.

glige, où l'on se pardonne bien des fautes à quoi on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience, sous ombre de se garantir des scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenois article par article, et si j'étalois ce fonds de morale dans toute son étendue! Ce n'est pas tout; et que n'aurois-je point encore à dire de ces communions faites par un vil intérêt? Ministres mercenaires, c'est à vous là-dessus que je pourrois m'adresser. Je ne condamne point un juste honoraire que l'Eglise vous accorde; et je sais, selon la maxime de saint Paul et la pratique de tous les temps, que celui qui sert à l'autel, doit vivre de l'autel; mais de n'y aller que pour cela, mais de ne consacrer le corps de Jésus-Christ que pour cela, mais de n'y participer tous les jours et de ne communier qu'en vue de cela, si bien que cet avantage temporel ne s'y trouvant plus, on seroit prêt d'abandonner et l'autel et le ministère, je demande si l'on est ainsi disposé à la fréquentation du sacrement.

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu qu'elle soit réglée. Or, la première et l'une des règles la plus essentielle, c'est celle de saint Paul: *Que l'homme s'éprouve* (1). Faisons, avant toutes choses, un retour sur nous-mêmes; sondons

(1) 1. Cor. 11.

notre cœur ; voyons, sans nous flatter, quel en est l'état, quelles en sont les vues, les intentions, les affections ; considérons, selon le langage de l'Ecriture, toutes nos voies ; quelle est notre manière de penser, de converser, d'agir ; comment nous nous comportons envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de nous-mêmes ; en un mot, comment nous remplissons tous nos devoirs : et sur cela jugeons de nos dispositions à la communion. Que dis-je! n'en soyons pas juges nous-mêmes, parce que nous serions toujours exposés, ou à nous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en notre faveur par une aveugle présomption ; mais ayons recours à un directeur éclairé, ne lui cachons rien de nos foiblesses, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en nous ; prenons ses conseils, soumettons-nous à ses décisions, et suivons-les avec confiance.

2. Fruits que la communion fréquente doit opérer dans nous, et qu'elle n'y opère pas. *Vous les connoîtrez par leurs œuvres* (1), disoit le Fils de Dieu parlant des faux prophètes ; et selon la même règle, je dis que nous-mêmes nous connoîtrons si nous devons communier plus ou moins souvent, par le profit que nous tirons de la communion. Qu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également foible, que concluons-nous? ce n'est point aux alimens que nous attribuons le mal ; mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux

(1) Matth. 7.

qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend. De là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche; on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Appliquons cette figure : l'aliment de votre ame le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement, quel amendement, quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues dont on ne voit que très-peu d'exemples : plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs! On communie souvent; mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent; mais en est on plus rempli de Dieu, plus détaché des intérêts ou des vains amusemens du monde, plus zélé pour sa perfection, et moins négligent dans tous ses exercices? On communie souvent, mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitable dans ses sentimens, moins délicat sur les plus légères offenses, et plus facile à les pardonner? On communie souvent; mais quelles violences apprend-on à se faire, en quoi se renonce-t-on, sur quoi se mortifie-t-on, que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences? Je passe cent autres points que

je pourrois marquer, et où l'on ne voit pas que la fréquente communion opère beaucoup, ni qu'elle fructifie autant qu'elle devroit.

Les premiers chrétiens communioient souvent, ils communioient même tous les jours; mais, par la grâce du sacrement, qui les dégageoit de tous les intérêts temporels, ils se depouilloient de leurs biens, vendoient leurs héritages, en partageoient le prix avec leurs frères, ne vouloient rien posséder en propre, et pratiquoient toute la pauvreté évangélique. Ils communioient souvent; mais, attirés à Dieu par l'efficace du sacrement qui les embrasoit d'une ardeur toujours nouvelle, ils s'assembloient dans le temple, ils redoubloient leurs prières, ils persévéroient dans l'oraison, ils s'exerçoient dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme. Ils communioient souvent; mais, soutenus de ce pain céleste qui les fortifioit, ils étoient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la table du Sauveur, ils alloient se présenter aux tyrans, affronter les tourmens, répandre leur sang, et sacrifier leur vie. Cependant, où m'emporte mon zèle, et ne vais-je pas trop loin? Arrêtons-nous là, et pour ne point décourager les ames par de si grands exemples, convenons, 1. que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilans; 2. que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettte que des ames, d'ailleurs très-élevées et très-agréables à ses yeux,

soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3. que les progrès d'une ame sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît sans qu'on le remarque d'un jour à un autre, et que ces progrès qui tout d'un coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels; 4. enfin que sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connoît et qui nous gouverne. Principes solides et certains; principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion.

SECOND POINT. Usage de la communion trop rare dans les autres. Ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitens, ou ce sont des justes. Or ce que j'ai dit autrefois de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion; elle est utile aux uns et aux autres, et par conséquent, ni les uns ni les autres ne doivent se tenir trop long-temps éloignés du sacrement.

1. Fréquente communion, utile aux pécheurs. Je parle de ces pécheurs qui se sont reconnus et sont retournés à Dieu. Ce sont des morts ressuscités : car ils étoient morts selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie; mais quoique vivans, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avoient reçues; elles ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste

reste une foiblesse extrême. Cependant, tout foibles qu'ils sont, ils ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre et bien des efforts à faire. Ils ont de leur part des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, de malheureuses concupiscences qui les attirent. Ils ont, de la part du monde, des railleries à essuyer, des respects humains à surmonter, des exemples à quoi résister; combien ont-ils de tentations à repousser de la part de cet esprit de ténèbres, qui les sollicite, qui les presse, qui tourne sans cesse autour d'eux, comme un lion rugissant, pour les dévorer! Ah! Seigneur, au milieu de tout cela, que feront-ils? où iront-ils? Que deviendront toutes leurs résolutions? et sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or ce secours, c'est vous-même, Seigneur, c'est votre sacrement. Ainsi l'Eglise nous le déclare-t-elle formellement dans le concile de Trente : car ce sacrement de salut, dit le saint concile, est comme un antidote le plus excellent, par où nous sommes tout à la fois, et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes grièves. C'est donc pour le pénitent un préservatif contre les rechutes. La grâce attachée au sacrement est pour lui une grâce de combat; et l'effet propre de cette grâce, disent saint Cyrille et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché; elle réprime les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la cupidité, elle éteint les traits enflammés de l'ange de satan; elle le met en fuite, et, suivant

la pensée de saint Chrysostôme, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer.

De là, il est aisé de voir si c'est une bonne conduite à l'égard du pécheur nouvellement converti, de lui interdire l'usage de la communion jusqu'à ce qu'il ait rempli toute la mesure des œuvres satisfactoires qui lui sont imposées comme le juste châtiment de ses désordres. Est-il raisonnable, dit-on, et paroît-il convenir qu'un homme, une femme, à peine sortis du péché, osent entrer dans la salle du festin, et qu'ils viennent prendre place à une table toute sainte ? Où est la bienséance chrétienne ? où est l'honneur dû au sacrement le plus vénérable ? Enfin, conclut-on, cette séparation même du corps du Seigneur est une pénitence. Mais je réponds, moi : Quelle pénitence, qui prive ce pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de sa pénitence ! Hé quoi ! l'on veut qu'il demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il détruise ses habitudes vicieuses, qu'il résiste à toutes les attaques, qu'il pare à tous les coups, qu'il remporte mille victoires, tout cela par la grâce divine; et on l'éloigne de la source des grâces ! et au milieu des plus rudes combats, on le désarme ! et lorsqu'il est plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, on lui soustrait le pain qui doit les réparer et le conforter ! Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, c'est un pécheur : mais on n'entendit autrefois que les pharisiens murmurer et se plaindre que Jésus-Christ reçût les pécheurs et qu'il mangeât avec eux.

C'est un pécheur; mais ami de Dieu comme pénitent; mais rétabli dans la maison paternelle et remis au nombre des enfans, comme le prodigue pour qui l'on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve. Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentimens que je parle, et vous ne m'en désavouerez point. Gardons-nous toutefois de confondre les états; distinguons le pécheur marchant encore dans la voie de la pénitence, et le juste depuis long-temps confirmé dans les voies de Dieu : ce que nous donnons à l'un, ne l'accordons pas indifféremment à l'autre; mais faisons-en le discernement, pour distribuer à chacun sa portion. Le fidèle économe de l'évangile que *le maître a établi sur ses domestiques*, ne laisse manquer personne, mais il leur donne à tous *la mesure de blé qu'il faut, et dans le temps qu'il faut* (1).

2. Fréquente communion utile aux justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès et pour s'avancer. Pour se soutenir et ne pas reculer en tombant dans un état de tiédeur; pour faire de nouveaux progrès et pour s'avancer, en s'élevant toujours jusqu'à ce qu'ils parviennent au point de perfection où Dieu les appelle. Reprenons : Utile pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme, que le poids de la nature corrompue assujettit à tant de vicissitudes ! L'ame aujourd'hui la plus fervente, sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins, et s'être

(1) Matth. 24.

déterminée à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue; les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement, et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortoit tant les fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand apôtre savoit que sans cela il n'y a point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vîte qu'on ne s'en relève.

Or, ce qui doit plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la communion fréquente. Pour peu qu'on ait quelque fonds et de crainte, et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible, qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentimens qui remuent une ame, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en danger de faire; qui lui découvrent les piéges où elle pourroit s'engager, et dont elle doit se préserver; qui lui reprochent divers manquemens, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire par degrés à un attiédissement entier, et de la dérouter; qui lui suggèrent

les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne se point écarter de son chemin ; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela ; mais celle qui la suit, achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement, et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'ame, de même que de bons alimens pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parce que ces troupes qui marchoient à la suite de Jésus-Christ, n'avoient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avoit passé trois jours sans manger ; le Sauveur du monde craignit, ou parut craindre, que dans l'affoiblissement où ils se trouvoient, ils ne vinssent tout à fait à tomber, et qu'ils ne restassent en chemin. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyoit du ciel, l'Ecriture nous dit qu'ils furent sur le point de périr tous, et qu'ils allèrent jusques aux portes de la mort. Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare et qu'on est trop long-temps privé de la vertu du sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'émousse ; on se ralentit, on se dérange à l'égard de tous les autres exercices, et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi est-ce par là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacremens les gênoit ; c'étoit un frein qui les captivoit et les retenoit. Elles ont peu à peu secoué le joug, et s'émancipant là-dessus, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute : fréquente communion utile aux justes, non-seulement pour se soutenir et ne pas reculer, mais pour faire plus de progrès et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu, le juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire : C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser; c'est une vaste carrière où il y a toujours à courir pour emporter le prix ; et voilà pourquoi le Docteur des gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandoit si expressément, tantôt de *rechercher les dons les plus sublimes* (1), tantôt de prendre *une voie plus excellente encore* (2) que celle où ils avoient marché, tantôt *de croître* incessamment et *de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes faits* (3). Or, comment l'ame juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la participation de son corps et de son sang? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous : et puisqu'il demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui ; qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient. Je ne puis donc mieux finir ce discours, qu'en adressant à tout ce qu'il y a ici

(1) 1. Cor. 12. — (2) *Ibid.* — (3) Ephes. 4.

d'ames justes et fidèles, les paroles de l'ange au prophète Elie : Ne vous trompez pas, ne pensez pas que vous soyez déjà au terme ; *il vous reste bien du chemin à faire* (1). Mais, afin de ne vous point lasser dans la route, et de la poursuivre heureusement, *prenez et mangez* (2). Le pain que je vous présente, est le pain des forts. Elie obéit à l'ange ; il mangea, et, remis de toutes ses fatigues, il ne cessa point de marcher qu'il ne fût arrivé à la montagne d'Horeb. Puissions-nous, munis du divin aliment qui nous est offert, avancer nous-mêmes dans les sentiers de la justice chrétienne, et atteindre jusques au sommet de la montagne du Seigneur ! Ainsi soit-il.

(1) 3. Reg. 19. — (2) *Ibid.*

SIXIÈME JOUR.

Jésus-Christ outragé dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT SACREMENT.

Saturabitur opprobriis.

Il sera rassasié d'opprobres. En Jérém. Thren., chap. 3.

ETOIT-CE donc là le partage du Messie, de cet envoyé du ciel, le désiré des nations, et le Sauveur promis au monde ? Est-ce à cela qu'étoit destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père et Dieu lui-même ? N'étoit-ce pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il se fût revêtu de toutes nos misères ; et falloit-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres de la part de ces mêmes hommes, pour qui il avoit quitté le séjour de sa gloire, et étoit descendu sur la terre ? Nous n'en pouvons douter, chrétiens auditeurs, puisque le Prophète l'avoit ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer dans Jérusalem, il leur dit : *Voici que nous allons à Jérusalem ; et là tout ce qui est écrit du Fils de l'homme, s'accomplira. Il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies* (1). J'ose dire néanmoins

(1) Matth. 20.

que la prédiction ne fut pas alors tellement accomplie, qu'elle ne se soit vérifiée tout de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous et au milieu de nous, ce divin médiateur. En nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable sacrement. Mais qui jamais pourroit se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits? c'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère, qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la passion de Jésus-Christ, et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent tous les jours? Que d'excès! que d'attentats! que d'irrévérences! que d'outrages! A qui viens-je adresser cette plainte, et à qui dois-je reprocher de telles abominations? Est-ce à ces déserteurs de la foi, que l'hérésie a suscités contre le sacrement de nos autels? est-ce à ces fidèles prétendus, qui, dans la pratique et par la plus monstrueuse contradiction, démentant leur foi, déshonorent le sacrement qu'ils font profession d'adorer? C'est aux uns et aux autres : ennemis de l'Eglise, enfans de l'Eglise, hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Outrages éclatans et pleins de violence de la part des uns, ennemis déclarés de l'Eglise : premier point. Outrages, quoique moins violens, plus sensibles encore et plus piquans de la part des autres, indignes enfans de l'Eglise : second point.

Voilà, mes frères, ce que j'ai à vous mettre devant les yeux. Ce sont des horreurs que je devrois,

ce semble, s'il étoit possible, tenir cachées sous le voile, et dérober à votre connoissance ; mais d'ailleurs il ne sera pas inutile de vous en retracer le souvenir : pourquoi ? non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation : non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes ; mais afin que vous compreniez toute la charité d'un Dieu, laquelle ne put être éteinte par la vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du sacrement de son corps ; mais afin que vous admiriez son invincible patience à souffrir tout cela et à le dissimuler, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvoit et que la justice le demandoit ; mais afin que vous preniez la généreuse résolution du Prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple rebelle, il s'écrioit, dans un saint transport de zèle : Ah ! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez et ne les pas ressentir jusques au fond de l'ame ? *Dans l'ardeur du ressentiment qui me dévore, elles me deviennent comme personnelles, et elles retombent sur moi* (1). Si je n'ai pu les arrêter, du moins je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, les réparer, et c'est le dessein que je forme. Je me promets de votre piété, chrétiens, que ce sera là pour vous-mêmes le fruit de ce discours.

PREMIER POINT. Outrages éclatans et pleins de violence de la part des hérétiques, ennemis décla-

(1) Psal. 68.

rés de l'Eglise. *Nous prêchons Jésus-Christ* (1), écrivoit saint Paul aux chrétiens de Corinthe ; cet oint du Seigneur, ce Christ, *est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu* pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui : mais pour les Juifs, ç'a été *un sujet de scandale*, et il a paru aux gentils *une folie.* Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ présens sous les espèces du pain et du vin.

Nous prêchons cet ineffable mystère, nous en démontrons l'incontestable vérité, et les ames dociles à la foi nous écoutent, se soumettent, reconnoissent dans ce sacrement leur Sauveur et leur Dieu ; mais qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie a infectés de son souffle empoisonné ? qu'en ont-ils dit ? Le sacrement le plus redoutable et devant qui les puissances même du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision : ç'a été une folie. Comment surtout en ont parlé les Wiclef, les Calvin, les OEcolampade, tant d'autres suppôts de l'enfer et ministres du mensonge ? Ils ont, pour m'exprimer avec le Prophète, ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic. Oserois-je rapporter ici leurs blasphèmes ? leurs livres en sont remplis. Car pour contenter l'aigreur dont ils étoient animés, il ne leur suffisoit pas de parler, il falloit que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère, il

(1) 1. Cor. 1.

falloit que la main traçât sur le papier tout ce que le cœur avoit conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là tant d'ouvrages qu'ils ont répandus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des monumens durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est-là, c'est dans ces ouvrages écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspiroit l'esprit d'erreur, c'est-là, dis-je, qu'ils se sont spécialement élevés contre le plus salutaire et le plus grand sacrifice, qui est celui de la messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'anéantir et l'abolir? Et quels termes y ont-ils employés? sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ne descendons point à un détail d'expressions qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviroient qu'à blesser les oreilles pieuses et à révolter les esprits.

Cependant l'Eglise a-t-elle abandonné son divin époux, traité de la sorte, et livré à de telles insultes? Dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée comme un mur d'airain à des rebelles et à des audacieux que nulle considération, nul égard ne retenoit. Elle les a frappés de ses anathèmes; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé, et les anathèmes et l'Eglise; elle les a retranchés de sa communion, elle les a séparés, et ils se sont séparés eux-mêmes. Si bien que, par un renversement le plus injurieux

au Fils de Dieu, et le plus contraire à ses desseins, le sacrement qu'il avoit institué pour être le sacré lien d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre ses disciples, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions et des guerres les plus sanglantes.

Où me conduit mon sujet? à quelles fureurs? Que d'effrayantes peintures j'aurois à vous faire, si le temps me le permettoit! Vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, et les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine; vous verriez les temples pillés, souillés, changés en des places d'armes ou habités par de vils animaux et leur tenant lieu de retraite; vous verriez des troupes de satellites attaquer le Seigneur dans sa sainte maison, et porter sur lui leurs mains parricides. Quand les soldats envoyés des Juifs, vinrent l'investir dans le jardin et le prendre : *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés de bâtons et d'épées* (1). Ah! Seigneur! qui l'eût alors imaginé, que dans le cours des siècles il y auroit encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche? Qui l'eût pensé, que, dans l'avenir, il y auroit d'autres temps, de malheureux temps où vos tabernacles seroient brisés et enfoncés, où vos autels seroient renversés, où votre corps adorable seroit tiré des vases sacrés qui le renferment et jeté sur le fumier, foulé aux pieds, livré aux flammes? des temps où le sang de vos prê-

(1) Matth. 26.

tres, en haine du sacrement dont ils étoient les ministres, couleroit devant vos yeux; où ils seroient poursuivis, tourmentés, immolés comme des victimes? Or, on les a vus, ces temps; toute l'Eglise en a gémi, tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la confusion. Les partis se sont formés, les schismes ont rompu l'unité; la robe du Sauveur, qu'épargnèrent les soldats mêmes, en le crucifiant, cette robe a été déchirée; le troupeau s'est dispersé : et quelle espérance y a-t-il de le rassembler sous le même pasteur et à la même table? Que dis-je! le bras du Seigneur n'est point raccourci : cette réunion, qui ne peut être l'œuvre que du Très-haut, nous la voyons heureusement commencée. Les serviteurs du père de famille ramènent des troupes entières et en remplissent la salle du festin; le nombre des conviés se multiplie à la table de Jésus-Christ, il croît de jour en jour, et le présent efface en quelque manière le souvenir du passé ou du moins nous en console.

Qu'étoit-il donc nécessaire, me direz-vous, de le rappeler, ce souvenir si odieux, et pourquoi le retracer par des images plus capables de scandaliser que d'édifier? Pourquoi? il le falloit pour affermir la foi peut-être encore chancelante de tant de prosélytes nouvellement réconciliés à l'Eglise. Car la grande réflexion qu'ils ont à faire sur tout cela, c'est de se demander à eux-mêmes s'il est à croire que leurs pères, en se portant à des excès dont on ne peut entendre le récit sans frémir, fussent conduits par l'esprit de vérité. L'évangile de Jésus-

Christ est un évangile de paix. Il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées; ils ne l'ont point annoncé le feu et le fer à la main; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, de la société, et même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé, étoit un glaive tout spirituel: c'étoit le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage.

Tout ceci, mes très-chers frères, nouvel héritage acquis à Jésus-Christ et à son Eglise; tout ceci, je le dis, non pour vous confondre, mais pour vous instruire. En reconnoissant l'esprit de passion et de rebellion dont vos pères se laissèrent transporter, et ne reconnoissant point dans ces caractères l'esprit de Dieu, vous conclurez sans peine qu'ils ne marchoient pas dans les voies du Seigneur; que l'esprit de ténèbres les aveugloit et les égaroit; qu'il leur avoit fasciné les yeux, et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle étoit volontaire, les empêchoit de connoître le Dieu qu'ils outrageoient, et la dignité du sacrement qu'ils rejetoient; vous rendrez au ciel mille actions de grâces, et mille fois vous le bénirez de vous avoir découvert un mystère qui leur fut caché, et qui l'est encore à tant d'autres, dont les plus puissans motifs n'ont pu vaincre jusques à présent l'obstination; vous ne penserez désormais qu'à dédommager l'Eglise de Jésus-Christ de toutes les douleurs que vous lui avez fait ressentir, et Jésus-

Christ lui-même, de tous les honneurs que vous lui avez trop long-temps refusés. Enfin, comme le Fils de Dieu disoit que des étrangers viendroient de l'Orient et de l'Occident, et que, par préférence aux enfans du royaume, ils seroient assis dans le banquet céleste, avec Abraham, Isaac et Jacob; vous vous efforcerez, entre les vrais adorateurs de la très-sainte eucharistie et à la table où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervens.

SECOND POINT. Outrages, quoique moins violens, plus sensibles toutefois et en quelque manière plus piquans de la part des catholiques indignes enfans de l'Eglise. C'est une plainte bien commune, et que vous avez cent fois entendue, que celle de David, lorsque, ses propres amis l'ayant délaissé, et s'étant même tournés contre lui, il s'adressoit à l'un d'eux et lui faisoit ce reproche : *Si c'étoit un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paroîtroit moins surprenante, et j'en serois moins touché; mais vous, uni avec moi d'esprit et de cœur, vous, le confident de mon ame* et pour qui je n'avois rien de secret; *vous, avec qui je vivois*, je m'entretenois, *je mangeois* (1), que vous m'ayez oublié et méconnu, que vous m'ayez insulté et déshonoré, voilà ce qui ne m'est pas supportable; voilà pour moi le trait le plus vif et ce qui doit me blesser plus sensiblement. Reproche que les interprètes appliquent à Jésus-Christ, par rap-

(1) Psal. 54.

port

port à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs après avoir fait avec lui la cène.

Or, ce reproche, mes chers auditeurs, ne vous regarde-t-il pas vous-mêmes, et ne peut-il pas bien vous convenir? Je parle à vous que l'Eglise a formés, qu'elle a élevés, qu'elle a nourris du lait de la plus saine doctrine; à vous qui la reconnoissez pour mère, et qui, sauvés du naufrage où tant d'autres ont péri, avez heureusement conservé le don de la foi; à vous, catholiques de nom, catholiques de profession, qui, par l'engagement le plus étroit et le plus inviolable attachement, deviez être pour Jésus-Christ ce qu'étoient les apôtres pour ce divin maître, quand il leur dit, en les félicitant: *Vous êtes demeurés auprès de moi, et vous m'avez été fidèles dans les épreuves que j'ai eu à soutenir* (1); encore une fois, c'est à vous que je parle. Vous ne pouvez ignorer quelle est la sainteté et la dignité de ces temples que la piété de nos pères a construits et consacrés à Dieu. Lieux saints, parce que Dieu, qui d'ailleurs remplit tout l'univers, en a fait spécialement sa maison, et que c'est là qu'il doit recevoir notre encens et notre culte; mais lieux doublement et plus particulièrement saints, parce que c'est le sanctuaire destiné à l'adorable eucharistie, et qu'elle y est tout ensemble, et comme sacrement et comme sacrifice: comme sacrement, où l'homme-Dieu est présent en personne, et nous donne sa chair à manger; comme sacrifice, où ce même Dieu-homme

(1) Luc. 22.

est immolé pour nous, ainsi qu'il le fut sur la croix, et devient notre hostie et notre rédemption.

Quand donc nous entrons dans le temple, où allons-nous; et tant que nous y restons, où sommes-nous? Nous allons nous présenter à Jésus-Christ, nous sommes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ. De son autel il nous voit, il connoît toutes nos pensées, il démêle tous nos sentimens, il entend toutes nos paroles, il est témoin de toutes nos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut; c'est-à-dire qu'il exige que toutes nos pensées se portent vers lui, que tous nos sentimens n'aient pour objet que lui, que toutes nos paroles ne soient, ou que des demandes, ou que des actions de grâces, ou que des louanges qui s'adressent à lui; que toutes nos démarches, tous nos exercices ne tendent qu'à l'honorer et à nous humilier devant lui. Partout ailleurs, il consent que, sans rien penser, ni rien désirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit contre la raison et la religion, du reste nous nous occupions des choses humaines, selon qu'il convient à notre état; mais dans le lieu saint et au pied de l'autel où il a établi son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de nous, que nous bannissions de notre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues du siècle, et que rien de profane n'interrompe l'attention que nous devons à son auguste sacrement. Ainsi Jacob, après avoir vu seulement en songe le Seigneur, et cette échelle mystérieuse où les anges montoient et

descendoient : *Que ce lieu est terrible !* s'écria-t-il, tout éperdu et saisi de crainte ; *c'est la porte du ciel, c'est la demeure de Dieu* (1) ! Ce n'est ni en songe, ni en figure, que nous voyons le sacrement de Jésus-Christ. Rien de plus réel que sa présence, et de là jugeons à quoi elle nous engage, et ce qu'elle doit nous inspirer.

Voilà, mes frères, ce que nous savons assez dans une stérile et sèche spéculation ; mais comment y répond la pratique ? Le dirai-je, et faut-il que je révèle ce qui fait l'opprobre, bien plus des fidèles ou prétendus fidèles, que du sacré mystère qu'ils outragent? Mais en vain voudrois-je déguiser ce qui n'est que trop connu, ce qui se produit au plus grand jour, ce qui scandalise le peuple de Dieu, ce qui avilit nos assemblées et nos cérémonies les plus religieuses, ce qui change le temple du Dieu vivant et la maison du Seigneur en des places publiques et des rendez-vous où l'on vient se distraire, se dissiper, couler le temps, et le perdre en d'inutiles amusemens.

Là, quels sujets appliquent l'esprit, et de quelles idées, de quelles imaginations se repaît-il ? Pensées frivoles, pensées vagues et sans arrêt, égaremens continuels, mille réflexions confuses, mille raisonnemens, ou plutôt mille rêveries. Là, quels sentimens forme le cœur ? souvent les plus vains, les plus mondains, et même les plus corrompus et les plus sensuels : tantôt envie de paroître et de se montrer, envie de se distinguer et d'attirer sur soi les regards,

(1) Genes. 28.

envie de plaire ; et pour cela les ajustemens, les parures immodestes, les airs étudiés, les retours perpétuels sur sa personne : tantôt complaisances secrètes, désirs criminels, inclinations naissantes, selon que les yeux se promènent avec moins de retenue, ou qu'ils se fixent sur ce qui les frappe plus fortement, et qui peut allumer le feu de la passion. Là, quelle est la matière des entretiens ? on laisse les ministres de l'Eglise s'acquitter de leurs fonctions ; on les laisse parler à Dieu, chanter les louanges de Dieu, célébrer les offices divins, consacrer le corps de Jésus-Christ, l'offrir en sacrifice, soit pour eux-mêmes, soit pour tous les assistans : mais ces mêmes assistans, que font-ils? ils lient ensemble d'oisives conversations, tiennent même les discours les plus dissolus, s'attroupent quelquefois comme dans un cercle, et mêlent leurs voix à celles des prêtres, non pour prier, mais pour se réjouir et pour plaisanter. Là, de quelle manière agit-on, et comment se comporte-t-on ? Quelles contenances négligées et peu séantes ! quels mouvemens de la tête pour observer tout ce qui se passe autour de soi, et jamais ce qui se passse à l'autel et devant soi ! Daigne-t-on fléchir quelques momens le genou, on se lève bientôt, on s'assied, on se tourne de tous les côtés, selon que le caprice l'inspire, ou que la commodité le demande.

Je dis ce qui paroît : mais que seroit-ce, si je venois à percer le mur ? Que seroit-ce, si, donnant à cette morale toute son étendue, je venois à découvrir ces œuvres d'iniquité, ces œuvres de ténèbres, qui se dérobent à la vue des hommes, mais

qui ne peuvent échapper à la vue de Dieu ! Car vous voyez tout, Seigneur : vos yeux, suivant la comparaison de votre Apôtre, sont plus pénétrans que le glaive le mieux affilé. Et qu'aperçoivent-ils, ô Dieu de pureté, et la pureté même ! Je n'oserois y penser : comment oserois-je m'en expliquer ? Tirons le rideau sur toutes ces abominations, et déplorons l'affreuse décadence, non pas de l'Eglise de Jésus-Christ, puisqu'elle est toujours la même, toujours pure et sans tache ; mais des enfans de l'Eglise, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà donc ce cher troupeau ; voilà ces disciples qu'il s'étoit réservés, et dont il vouloit faire sa joie, sa gloire, sa couronne (1). Il se proposoit d'en être spécialement honoré : sont-ce là les marques d'honneur qu'il devoit attendre ? Il est vrai, l'on ne va pas toujours jusqu'à lui refuser certains témoignages d'un respect apparent et à ne pas avoir certains égards. Il y a quelques dehors, à quoi ne permettent guère de manquer, ou un reste de foi, ou plus souvent une considération tout humaine. On se tient devant l'autel et en présence du sacrement, la tête nue ; on s'incline à certains temps, on se prosterne même : mais qu'est-ce que ces démonstrations extérieures ? N'est-ce pas un jeu ? ne sont-ce pas des insultes, plutôt que des actes de religion ?

Quoi qu'il en soit, je finis par où j'ai commencé, en marquant le fruit que nous devons retirer de ce discours. 1. Apprenons quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il

(1) *Gaudium meum et corona mea.*

voulut demeurer avec les hommes, et qu'il nous laissa le sacré dépôt de son corps. Il voyoit à quels outrages il s'exposoit dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui étoit présent : mais l'amour d'un Dieu surmonte tous les obstacles ; et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme ingratitude des hommes, ne pouvoit aller à tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il en reçût quelque atteinte. 2. Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu tant de fois et si outrageusement insulté, n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait en quelque sorte violence à sa justice, laquelle ne cessoit point de lui crier : *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause* (1). Les Samaritains n'avoient pas voulu donner chez eux entrée à Jésus-Christ ; et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel et de réduire en cendre toute une ville. Qu'eussent-ils dit, s'ils l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies où je vous l'ai dépeint ? Cet aimable Sauveur, n'écouta point le juste ressentiment des disciples ; il n'écouta et n'écoute tous les jours que cette douceur inaltérable, que cet esprit de la loi de grâce qu'il est venu annoncer au monde. 3. Concevons un nouveau zèle pour l'honneur de la maison de Dieu et du sacrement de Jésus-Christ. Au souvenir de tant d'irrévérences passées, faisons-lui toute la réparation qui dépend de nous. S'il ne nous est pas possible de lui rendre toute la

(1) Psal. 73.

gloire qu'il mérite et qui lui a été ravie, du moins glorifions-le autant que nous le pouvons. Ah! Seigneur! que tous les peuples vous révèrent : et que ne tient-il à moi de conduire à vos pieds tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, pour vous faire hommage et vous honorer! Ce ne sont là que des souhaits, peu efficaces, mais sincères, mais du cœur, et au défaut de l'exécution, qui n'est pas toujours en notre pouvoir, vous vous contentez, Seigneur, du désir, et vous l'acceptez.

SEPTIÈME JOUR.

Jésus-Christ crucifié dans l'Eucharistie.

SERMON
SUR LA COMMUNION INDIGNE.

Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.

Ils crucifient tout de nouveau le Fils de Dieu dans leurs personnes. Aux Hébreux, chap. 6.

En quels termes plus énergiques le grand Apôtre pouvoit-il s'exprimer, pour nous donner à connoître le crime de ces apostats qui renonçoient la foi qu'ils avoient embrassée, et retournoient au judaïsme après s'être soumis à l'évangile de Jésus-Christ? C'étoit une infidélité pour l'expiation de laquelle, dans la pensée du Maître des gentils, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subît de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang,

ce Rédempteur des hommes n'eût pas également satisfait, et pour tous les péchés déjà commis, et pour tous ceux qui devoient se commettre. Mais de quelque manière que les interprètes entendent les paroles de saint Paul, elles ne vous conviennent que trop, sacriléges profanateurs, qui, sans respect du sacrement où vous venez participer, apportez à la plus sainte table une conscience criminelle, et vous rendez, par une communion indigne, coupables du corps et du sang d'un Dieu. N'est-ce pas là en effet crucifier le Fils de Dieu : non plus comme les Juifs, sur un bois inanimé et sans sentiment, mais dans nos personnes, mais dans nos ames? et voilà, mes frères, l'affreux attentat dont je voudrois aujourd'hui vous donner toute l'horreur qu'il mérite. Matière d'autant plus importante, qu'il est plus à craindre qu'à ces temps de l'année où la solennité des fêtes, la coutume des fidèles et une bienséance chrétienne, nous appellent à l'autel du Seigneur, et nous engagent à y recevoir le pain de vie, bien des mondains s'y présentent sans la robe de noces, je veux dire, sans l'innocence absolument requise, et avec le péché dans le cœur. Or, pour entrer d'abord dans mon dessein, observez avec moi, s'il vous plaît, que quelque douloureux que fût le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut après tout une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur, et la voici : c'est que ce supplice lui fut volontaire. Prenez garde : volontaire, pourquoi? parce qu'il y trouvoit tout à la fois deux grands

biens, qui devoient être l'accomplissement de sa mission, comme ils en étoient la fin, savoir : la gloire de son Père et le salut de l'homme ; la gloire de son Père qui avoit été blessée, et qu'il vouloit réparer ; le salut de l'homme qui s'étoit perdu, et qu'il vouloit relever de sa chute et sauver. Mais, dans une opposition dont on ne peut assez gémir, nous allons voir quelle violence fait à Jésus-Christ le pécheur par une communion sacrilége, puisque c'est tout ensemble, et l'offense de Dieu la plus griève : premier point; et la ruine du pécheur la plus funeste : second point. Plaise au ciel que ce discours vous inspire une crainte salutaire, et que, dans cette juste crainte, vous n'approchiez jamais du sacrement le plus vénérable, sans un sérieux retour sur vous-mêmes, et sans toute la préparation qui convient !

Premier point. Offense de Dieu la plus grièvе : d'où nous devons d'abord juger quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Il faut convenir que les Juifs se portèrent à d'étranges extrémités contre le Fils de Dieu, lorsqu'après l'avoir comblé d'ignominie, déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin, et le firent expirer dans les douleurs et la honte d'une mort aussi infâme qu'elle fut cruelle : mais ce Dieu sauveur s'étoit soumis à tout cela, avoit consenti à tout cela, avoit accepté tout cela. La gloire de son Père, qu'il s'agissoit de rétablir, y étoit intéressée. Il le savoit, et il étoit touché de ce grand intérêt par préférence à

tout autre. Cette seule vue devoit donc lui rendre toutes les souffrances de sa passion, non-seulement plus supportables, mais désirables.

Il est vrai que dans le jardin, livrant son humanité sainte à la tristesse, à la frayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoigna une extrême répugnance pour la croix qui lui étoit préparée, et qu'il demanda de ne point boire un calice si amer : mais c'étoit l'homme qui parloit ; c'étoit, dans le langage commun, ce que nous appelons l'appétit sensitif et la partie inférieure de l'ame, tandis que la raison supérieure et la volonté agréoit tout et se résignoit à tout. L'événement le montra bien. Dès que ses ennemis vinrent l'arrêter et se saisir de sa personne, avec quelle ardeur alla-t-il au-devant d'eux ! avec quelle fermeté et quel courage se présenta-t-il à eux ! Rien ne l'étonna, parce qu'il vouloit effacer ainsi l'injure faite à Dieu par le péché, et satisfaire à la justice du ciel. Mais il en va tout autrement dans une communion sacrilége. C'est là, pour user toujours de la figure et de l'expression de l'Apôtre, c'est là que Jésus-Christ est crucifié, puisque le pécheur est une croix pour lui et la plus rude croix. Mais bien loin de rien apercevoir dans cette croix, qui puisse tourner à l'honneur de la majesté divine, il n'y voit qu'un crime, et le crime le plus énorme. Car qu'est-ce de communier indignement ? quel abus du Saint même des saints ! quelle audace ! quelle perfidie ! quelle hypocrisie ! Je reprends, et suivez-moi.

1. Quel abus ! Il n'est rien que Dieu nous ait ordonné plus expressément que le respect des choses

saintes. C'est pour cela que, dans l'ancienne loi, le peuple étoit exclus du sanctuaire, et qu'il n'étoit permis qu'au souverain pontife d'y entrer. C'est pour cela que le même peuple d'Israël eut défense d'approcher seulement de la montagne où le Seigneur devoit descendre et converser avec Moïse. C'est pour cela que, du moment qu'Osa eut porté la main sur l'arche, et que, par un zèle indiscret, il se fut avancé pour la soutenir, il tomba mort à la vue d'une nombreuse multitude, et, par un châtiment si sévère et si prompt, répandit la terreur dans tous les esprits. Et n'est-ce pas pour cela même encore que l'usage des pains de proposition étoit interdit à quiconque n'avoit pas eu soin de se purifier, et ne s'étoit pas abstenu des plaisirs les plus légitimes? Or, je demande : Qu'étoit-ce que ce sanctuaire? qu'étoit-ce que cette montagne? qu'étoit-ce que cette arche d'alliance? qu'étoit-ce que ces pains de proposition? et jamais en tout cela y eut-il, ou put-il y avoir rien de plus saint, ni même d'aussi saint, que le sacrement de Jésus-Christ, que le corps de Jésus-Christ, que le sang de Jésus-Christ? Voilà néanmoins ce que profane le pécheur sacrilége par une communion indigne. Dans une même ame, il allie ensemble le péché et la sainteté même. Union la plus monstrueuse et la plus abominable.

2. Quelle audace! Saint Jean-Chrysostôme prêchant au peuple d'Antioche sur le même sujet que moi, leur disoit: Prenez garde, mes frères, et donnez-y toute votre attention; comprenez de quel pain vous allez vous nourrir, et soyez-en saisis de frayeur.

Il le disoit à tous, sans exception, aux plus justes comme aux autres; et les plus justes en effet trembloient, s'examinoient, osoient à peine se présenter à l'autel : mais le pécheur sait s'affermir contre toute crainte, et d'un pas ferme, d'un visage assuré, il s'ingère dans la troupe des fidèles. En vain lui fait-on entendre ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Vous ne pouvez boire tout ensemble le calice du Seigneur et le calice des démons ; vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie ? êtes-vous plus forts que lui* (1) ? En vain soulevée malgré lui et contre lui, sa conscience lui crie-t-elle avec l'ange de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'agneau : mais loin d'ici, loin de ce saint lieu, enchanteurs, impudiques, homicides, idolâtres, fourbes et imposteurs, vous tous qui aimez le péché et qui le commettez* (2). Nulle considération ne l'arrête, tant il est résolu de ne rien écouter, et de franchir toute barrière. A la face du Dieu vivant, sans égard à la présence de Jésus-Christ, et sans hésiter, il se montre, il marche, il va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux ames innocentes et pures.

3. Quelle perfidie ! Judas trahit son maître par un baiser ; et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infâme disciple, eut-il rien de plus perfide qu'une communion où le pécheur, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ en ami, pour se dévouer

(1) 1. Cor. 10. — (2) Apoc. 22.

et s'attacher à lui du nœud le plus étroit et le plus intime, mais dans le fond en ennemi, pour le vendre et pour le livrer ? A qui le livrer ? aux plus criminelles habitudes, aux plus sales passions, aux plus sensuelles et aux plus brutales convoitises, à tous les vices d'un cœur corrompu, où il descend et où il est dans une espèce d'esclavage. Qu'est-ce que cet état pour un Dieu, et qu'est-ce que de l'y réduire !

4. Quelle hypocrisie ! Ah ! chrétiens, ne sont-ce pas souvent ces profanateurs, qui affectent les plus beaux dehors ? Comme ce n'est point un principe de religion qui les fait participer au sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à quoi ils veulent satisfaire, mais un certain exemple qu'ils veulent donner, tout leur soin est, non pas de préparer leur ame, mais de se masquer et de se déguiser. Ils se prosternent, ils s'humilient, ils prient. Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur apprit qu'un d'entre eux avoit conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui témoigner là-dessus sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle. *Est-ce moi*, s'écria-t-il, *est-ce moi, Seigneur* (1) ? C'étoit en effet ce malheureux ; mais il craignoit d'être connu, et pour cela il pallioit ses sentimens et se contrefaisoit. Plût au ciel, qu'entre les ministres de Jésus-Christ, il fût le seul à qui l'on pût reprocher une si damnable dissimulation ! Mais, hélas ! puis-je sans horreur le prononcer ! le ministère même le plus sacré n'a pas

(1) Matth. 26.

toujours été exempt des plus sacriléges profanations : il ne l'est pas encore. Le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des faux prophètes, qui viennent à nous sous des toisons de brebis, et qui sont au-dedans d'eux-mêmes des loups ravissans. Daigne le Seigneur préserver son Eglise de ces indignes sacrificateurs qui, couverts des saints vêtemens, montent à l'autel, y opèrent le divin mystère, le consomment dans leur sein, le dispensent de leurs mains, et cependant recèlent au fond de leurs ames des mystères d'iniquité qu'ils tiennent ensevelis, autant qu'il leur est possible, en de profondes ténèbres ; mais que Dieu voit, et que Jésus-Christ, juste vengeur de son sacrement, saura produire à la plus éclatante lumière dans le grand jour de la révélation.

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci, il est aisé de conclure que ce ne peut être sans une sorte de violence, que Jésus-Christ voit à sa table un pécheur sacrilége, et qu'il souffre que le pain des anges lui soit administré. Aussi, selon la remarque des évangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des apôtres, mangeant avec eux l'agneau pascal, et recevant comme eux le pain consacré, il en fut ému. Tout maître qu'il étoit de lui-même, il suivit le mouvement de son cœur ; il se plaignit, il s'expliqua. Nous ne pouvons nous en étonner pour peu que nous concevions ce que c'est, dans son estime et par rapport à lui, qu'une communion où toutes ses vues sont renversées, et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposoit, ne sert qu'à l'offenser plus griè-

vement, ce Père céleste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la vérité la plus exacte, et j'ajoute sans hésiter, que si ce Sauveur étoit encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui ses bourreaux, ni de tous les tourmens qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui seroit plus odieux, et en ce sens plus douloureux que le crime d'un chrétien qui, par un sacrilége, profane le sacrement de son corps et de son sang. Voilà, Seigneur, ce que la malice des hommes vous réservoit. Vous ne fûtes crucifié qu'une fois au Calvaire : combien de fois l'avez-vous été, et l'êtes-vous dans vos temples et jusque dans votre sanctuaire !

SECOND POINT. Condamnation et ruine du pécheur la plus funeste : autre conjecture qui nous donne à connoître quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité et nous ayant aimés, il est venu parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non-seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais comme rédempteur des hommes et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre ; c'est pour cela qu'il étoit envoyé, et c'est à quoi il a tra-

vaillé sans interruption jusques au dernier moment de sa vie. Or ce salut qu'il avoit en vue, et qui lui fut si cher, c'étoit le prix de sa croix et de toutes les ignominies, de toutes les douleurs de sa passion : c'étoit là la fin où il aspiroit ; et souhaitant la fin avec tant d'ardeur, ce désir si vif et si empressé devoit lui faire prendre avec moins de peine le moyen nécessaire pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilége ? à quoi se termine-t-elle ? Je l'ai dit : à la plus terrible condamnation du pécheur et à sa ruine.

Car, prenez garde, il devient coupable devant Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ : c'est l'expression de lApôtre. De là, selon les termes formels du même apôtre, en mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et boit son propre jugement. Pour comble de malheur, il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu : d'où suit enfin une mortelle indifférence pour les choses de Dieu et pour le salut, qui le conduit à la perte entière de son ame. Que dis-je, à la perte de son ame ! de cette ame si précieuse à Jésus-Christ, de cette ame, la conquête de Jésus-Christ et comme son héritage, de cette ame que Jésus-Christ vouloit nourrir, conserver, avancer, élever à la gloire et à la béatitude éternelle, par l'efficace et la vertu de ce sacrement. Hé quoi ! ce même sacrement qui devoit lui donner la vie, c'est ce qui lui donne la mort ! ce même corps, ce même sang de son Sauveur qui devoit la sanctifier, c'est, par l'abus qu'il en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abo-

minable

minable devant Dieu, ce qui lui imprime un caractère de réprobation, et qui la damne ! Dieu de miséricorde, Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentimens? Jamais vîtes-vous avec plus d'horreur la croix où vous fûtes attaché, et tout le fiel dont on vous abreuva eut-il rien pour vous de si amer? Mettons ceci dans un nouveau jour, et expliquons-nous.

1. Il devient coupable devant Dieu, et par conséquent responsable à Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ. Il en devient coupable, dit le Docteur des nations, puisqu'il profane l'un et l'autre, puisqu'il traite indignement l'un et l'autre, puisqu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent par tant de titres. Et dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu, puisque l'offense remonte jusques à Dieu même, puisque c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, puisque Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ, et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour la justification du pécheur, retombe sur lui pour sa damnation. Ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle du sang d'Abel, s'élevoit pour lui vers le ciel et crioit miséricorde, crie vengeance contre lui. Quel changement! quel renversement! Qu'il se l'impute à soi-même. C'est toujours le même sang qui devoit être sa rançon; mais à son égard (je puis le dire, et les Pères l'ont dit avant moi) il en fait le plus contagieux et le plus subtil poison. C'est toujours le

même Sauveur qui vouloit le défendre et lui servir d'avocat; mais il en fait son témoin le plus irréprochable et son plus dangereux accusateur.

2. En mangeant le corps et buvant le sang de JésusChrist, il mange et il boit son propre jugement. Et en effet, ce témoin, cet accusateur que le pécheur reçoit au-dedans de lui-même, et qu'il suscite contre lui-même, c'est en même temps son juge, mais un juge ennemi, mais un juge irrité, parce que c'est un juge outragé. Il n'est point besoin d'un autre tribunal que la table du Seigneur; il ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet : il est sans excuse, il est constant et avéré. C'est donc là que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure contre le criminel, le même anathème qu'il prononça dans une pareille conjoncture contre ce disciple qui le trahissoit : *Malheur à cet homme* (1) ! Malheur, parce que plus le sacrement qu'il viole est saint, plus il se rend coupable; et que, plus il est coupable, plus le châtiment qu'on lui prépare sera rigoureux. *Il vaudroit mieux pour cet homme de n'être jamais né* (2). Jugement ratifié dans le ciel à l'instant même qu'il est porté sur la terre.

3. Il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu. De n'avoir pas profité d'une grâce et de l'avoir reçue en vain, c'est assez pour arrêter le cours de certaines grâces que Dieu nous destinoit, et pour l'engager à les retirer : que sera-ce de recevoir l'auteur de la grâce, le principe et la source de toutes

(1) Matth. 26. — (2) *Ibid.*

les grâces, je ne dis pas inutilement et sans fruit, mais criminellement, mais sacrilégement? Car il ne s'agit pas seulement ici d'une simple omission, d'une simple résistance à la grâce, en ne faisant pas ce que la grâce inspire : mais d'un sacrilége actuel et formel, mais de l'attentat le plus noir, en profanant le divin mystère. Je dis de l'attentat le plus noir, parce que c'est souvent un attentat médité, prévu, concerté, fait avec connoissance et d'un sens rassis, malgré mille remords, malgré mille reproches intérieurs de l'ame qui répugne, qui hésite, qui voit à quel excès elle se laisse emporter et à quoi elle s'expose. Après cela, nous paroîtra-t-il étrange qu'elle soit délaissée de Dieu et livrée à elle-même? Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde, au moment qu'il eut communié, lui dit : *Ce que vous avez résolu de faire, faites-le au plus tôt* (1). Comme s'il lui eût dit : Je vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé; rien n'a pu vaincre votre obstination : allez donc, et agissez; périssez puisque vous voulez périr.

4. De là, indifférence mortelle pour les choses de Dieu et pour le salut. Abandonné de Dieu et privé des grâces qui lui étoient réservées, comment seroit-il touché de quelque chose par rapport à Dieu et au salut de son ame? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or, il en va

(1) Joan. 13.

de même, ou à peu près de même, à l'égard du crime. Il y en a d'une telle nature, qu'il suffit de de les commettre une fois, pour rompre tous les liens qui nous retenoient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité; on secoue le joug : on ne ménage plus rien. C'étoit en effet un joug pour plusieurs, que l'obligation d'approcher du sacrement de Jésus-Christ à certains temps de l'année ou l'on ne pouvoit guère s'en dispenser : c'étoit un frein qui gênoit et qui incommodoit. La vue d'une communion prochaine troubloit, inquiétoit, engageoit à prendre quelques mesures pour calmer une conscience encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir. Mais quand, fatigué de ces inquiétudes et de ces troubles, on a pris le plus court moyen de s'en affranchir en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement, affermit contre la crainte d'une seconde, et en diminue l'horreur. De cette sorte, on vit tranquille dans ses désordres; on se sert même de la communion comme d'un voile pour les couvrir et les tenir cachés. Ils se multiplient sans obstacle et presque à l'infini. Quel fonds de corruption, où, de jour en jour, on se plonge plus avant et on s'abîme ! Quelle impénitence, commencée dans la vie, pour être, hélas! par le plus redoutable châtiment, consommée à la mort !

Voilà donc, chrétiens auditeurs, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de ce discours,

et pour vous en retracer l'idée, voilà l'extrême violence que le pécheur sacrilége fait à Jésus-Christ; voilà l'essentielle différence que j'ai marquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parce qu'il y envisageoit l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme; mais il déteste l'autre, il l'abhorre parce qu'il y voit tout à la fois, et Dieu déshonoré, et l'homme perdu. Dans le fort de sa douleur, aux approches de sa passion, il disoit à son Père, en se résignant: *Que votre volonté soit faite, et non la mienne* (1), qui doit se conformer à la vôtre; mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilége ne peut être de la volonté du Père, ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste que de renouveler la plainte de son Prophète : *C'est en vain que j'ai travaillé; en vain*, ame criminelle, *que j'ai consumé pour vous toute ma force* (2). Je vous avois sauvée par la croix; mais le fruit de cette croix, où j'avois opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur. Plainte accompagnée d'une menace formidable : car, ajoute le Prophète, ou Jésus-Christ même dans la personne du Prophète : *Le Seigneur*, ce Père tout-puissant, *me fera justice.* S'il tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper, et son bras doit s'appe-

(1) Luc. 22. — (2) Isaï. 46.

santir sur vous d'autant plus rudement, que c'est le sang de son Fils qu'il vengera.

Pensons-y, mes frères, et tremblons. Les jugemens de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, mais surtout pour les pécheurs sacriléges. Nous savons à quel désespoir Judas fut abandonné de Dieu, et à quelle fin malheureuse il s'abandonna lui-même, après avoir profané le sacré mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée; mais de s'y exposer, mais de se mettre là-dessus dans un danger évident et prochain par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui n'arrive que trop fréquemment, et de quoi nous ne pouvons nous préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les Apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'ame qu'ils devoient avoir et qu'ils avoient en effet, toutefois, lorsque, sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je l'ai dit, qu'il y avoit un traître parmi eux et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse. Aucun ne présuma de lui-même ni de son état; mais ils s'écrièrent tous en général et chacun pour soi : *Seroit-ce, moi Seigneur ?* Prenons ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne. Nettoyons, lavons, purifions notre cœur; effaçons, autant qu'il dépend de nous avec le secours du ciel, jusques aux moindres taches; et du

reste, malgré toutes nos précautions, défions-nous encore de nous-mêmes, et ne comptons point sur nous-mêmes. Je vais à vous, Seigneur, je vais à votre autel où vous m'invitez et où vous voulez vous donner à moi : mais comment y vais-je, et en quelle disposition? Vous le voyez mieux que moi, puisque vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Ah! mon Dieu! n'y a-t-il point dans mon ame quelque venin secret qui la corrompe? suis-je dans votre grâce? Je n'en ai point de certitude; mais du moins ce que je sais, c'est que je souhaite d'y être, c'est que je veux y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être. Voilà, Seigneur, tout ce que je puis de ma part; et vous, par votre miséricorde, vous suppléerez, comme je l'espère, à tout ce qui me manque.

HUITIÈME JOUR.

Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LES PROCESSIONS DU SAINT SACREMENT.

David et omnis domus Israël ducebant arcam testamenti Domini in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisoient l'arche du Seigneur au milieu des cris de joie et au son des trompettes. Au 2.e livre des Rois, chap. 6.

Jamais le saint roi d'Israël et l'innombrable multitude du peuple qui l'accompagnoit, ne furent remplis d'une joie plus pure, ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsqu'avec l'appareil le plus pompeux et parmi les acclamations publiques, ils conduisirent l'arche du testament et la placèrent dans la capitale de l'empire. Ce fut pour cette arche, après avoir renversé l'idole de Dagon, après avoir mis en déroute l'armée des Philistins, après avoir attiré sur le pieux Obédédom et sur toute sa famille, les bénédictions du ciel, ce fut, dis-je, pour cette arche victorieuse comme un triomphe. Tout Israël y applaudit; tout l'air retentit de chants d'allégresse, et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, mes chers auditeurs, qui, dans une comparaison très-naturelle, nous représente ce

qui se passe en ces saints jours à l'égard du sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce sacrement adorable ? Dans la pensée des Péres et des interprètes, c'est l'arche de la nouvelle alliance. Et comment l'Eglise veut-elle surtout que ce sacrement soit honoré dans cette octave qu'elle a établie et qu'elle lui consacre ? On le porte publiquement et processionnellement ; tout le peuple fidèle s'assemble autour du char où il est élevé ; le concours est universel, et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions et augustes cérémonies dont je me suis proposé de vous entretenir ; car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les évangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici en trois mots le partage de ce discours : triomphe de Jésus-Christ dans l'eucharistie, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité : premier point ; triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions de l'Eglise et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer : second point ; triomphe le plus capable d'exciter le zèle des fidèles et de réveiller les sentimens de leur piété : troisième point. J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière :

d'autant plus que c'est une matière qu'on ne vous a jamais peut-être suffisamment développée dans la chaire, et dont il est bon que vous ayez une pleine connoissance.

PREMIER POINT. Triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des maîtres de la vie chrétienne et spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ, par la communion, dans une ame, surtout dans une ame pénitente, comme un triomphe. Cette ame, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle étoit esclave et qui la tyrannisoit, devient pour son libérateur comme une terre conquise. Il en prend possession, il y établit son empire et l'y affermit. Point d'inclination vicieuse qu'il ne réprime, point de passion qu'il ne tienne sous le joug. Ses volontés règlent tout, tout obéit à sa loi, tout suit les mouvemens de sa grâce; et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier : de sorte que les efforts même qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Puissiez-vous, adorable maître, régner ainsi dans nous et sur nous; puissions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination !

Cependant, chrétiens, ce triomphe est tout intérieur, et n'a rien qui frappe les yeux. Dieu seul et l'ame en sont témoins. Or, il falloit à Jésus-Christ un triomphe plus éclatant, il falloit qu'une fois au moins, chaque année, il y eût un temps où il se

produisît au grand jour, et il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien. Oui, *Seigneur, levez-vous, vous dis-je, et l'arche que vous avez sanctifiée* (1), qui est votre sacré corps. Sortez des ténèbres où vous vous tenez enfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois vous traîniez après vous les quatre, les cinq mille hommes qui vous suivoient et vous bénissoient. Ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et passible, vous convient encore mieux dans cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, *filles de Sion, venez au-devant de l'époux céleste* (2); nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et de compagnie venez prendre part à cette pompeuse et dévote solennité. Venez voir, non plus *le roi Salomon ceint du diadême* (3), mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'Eglise ordonne, et ce qui s'exécute selon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts on se rend au lieu désigné pour la marche; on se dispose, on se range; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour, se forme de tous les états et de toutes les conditions, depuis le plus petit et le plus pauvre, jusques au plus puissant et au plus grand, jusques au prince, jusques au monarque. A l'aspect de la divinité présente, toute dignité disparoît, et chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects.

(1) Psal. 131. — (2) Cant. 3. — (3) *Ibid.*

J'ai vu le Seigneur, disoit le Prophète, *il étoit assis sur un trône élevé. Des séraphins étoient autour du trône et se couvroient de leurs aîles ; ils répétoient sans cesse et se crioient l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa majesté* (1). Ainsi les prêtres, comme ces anges qui dans le ciel assistent autour du trône et devant la majesté du Très-haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. Les rues sont jonchées de fleurs, les maisons parées et ornées, les autels dressés sur la route, d'espace en espace, pour recevoir le Seigneur et pour lui servir en quelque manière de repos. Enfin, le signal est donné, et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant, et qu'il commence à se produire.

Il est au milieu de ses ministres comme grand-prêtre et pontife souverain; il est sous le dais comme roi du ciel et de la terre. On lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu et Dieu lui-même. Le bruit même des armes se fait entendre et l'honore comme vainqueur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom et pour l'exalter ! Que de cantiques de louanges ! que d'harmonieux concerts ! que de bénédictions ! que d'adorations ! Tout s'humilie, tout se prosterne. Il me semble que je pourrois bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du Prophète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paroît avec la même grâce qu'un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il a*

(1) Isaï. 6.

pris son essor comme un géant pour fournir sa course, et sur son passage il répand le feu de tous côtés et les rayons de sa lumière (1).

Ah ! chrétiens, que dis-je ? et quel autre état tout opposé, quelle autre vue vient me frapper l'esprit ! quel parallèle ! Que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem la veille de sa passion ! Là, il fut livré entre les mains des impies et traîné avec violence de tribunal en tribunal comme un criminel : ici il est dans les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent avec révérence d'autel en autel, et l'y placent comme le Saint par excellence et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi d'une populace animée, abandonné aux plus indignes traitemens d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspire la haine et une aveugle fureur : ici, révéré jusques à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend, et pour lui-même, et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux que d'humbles actions de grâces et de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérode, il comparut devant toute sa cour, et il y fut méprisé, moqué, traité de fou ; de là, renvoyé honteusement, il comparut pour une seconde fois devant Pilate et son conseil, et il y fut accusé, jugé, condamné : ici, dans les plus superbes cours comme dans les campagnes et les bourgades, dans les ordres les plus élevés par la

(1) Psal. 18.

supériorité du rang et par l'autorité, comme dans les dernières conditions, partout on s'acquitte envers lui du même devoir de religion, et l'on publie également ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs eux-mêmes lui déférèrent les honneurs du triomphe. Ils le reconnurent pour fils de David, ils le proclamèrent roi d'Israël, ils coururent en foule l'accueillir avec des branches d'olivier et des palmes à la main, ils se dépouillèrent de leurs vêtemens et les étendirent sous ses pieds. Quelle inspiration les saisit tout à coup, quel subit mouvement les emporta? c'est ce que je n'examine point. Mais du reste, ce ne fut là qu'un triomphe particulier, et renfermé dans la seule capitale de la Judée; ce ne fut qu'un triomphe passager, à quoi bientôt succéda toute la confusion et toute l'infamie de la croix. C'est dans votre sacrement, Seigneur, que votre triomphe est universel et perpétuel. De l'Orient à l'Occident, chez toutes les nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage? où chaque année ne se renouvelle-t-elle pas, et depuis son institution où ne subsiste-t-elle pas? Soutenons-la, chrétiens auditeurs, autant que nous y pouvons concourir, et reprochons-nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse, quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles, on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines, on ambitionne d'y avoir place et d'y être remarqué: ayons, du moins à l'égard de celle-ci, la même assiduité et la même

ardeur. Entre tous les motifs qui nous y engagent, la raison de l'édification et de l'exemple peut nous suffire.

SECOND POINT. Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû selon les vues et les intentions de l'Eglise en l'instituant. Que se propose l'Eglise dans cette cérémonie ? que prétend-elle ? 1. Reconnoître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang ; 2. répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi, et sanctifier spécialement tous les lieux où il passe et qu'il honore de sa présence ; 3. Confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du sacrement de Jésus-Christ ; et même, ce qui n'est pas sans exemple, faire naître dans leurs esprits des réflexions qui les touchent, qui leur dessillent les yeux, et leur découvrent enfin la vérité ; 4. réveiller et affermir la foi des fidèles, souvent endormie, et par là même, ou chancelante, ou moins vive et moins agissante. Je me borne là, et je demande s'il est rien de plus raisonnable que ces intentions de l'Eglise, et rien de plus conforme à l'esprit de Dieu. Exposons-les par ordre, et appliquez-vous.

1. Reconnoître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang. Que ce soit le don le plus excellent, on n'en peut avoir le moindre doute, puisque c'est le corps et le sang d'un Dieu ; don d'autant plus estimable, qu'il est pleinement gratuit, et que rien de notre

part ne nous l'a pu mériter. Or une partie de la reconnoissance est de publier le bien qu'on a reçu, d'en marquer une haute idée, et de l'employer à la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi l'Eglise, redevable à Jésus-Christ d'un sacrement où sont contenues toutes les richesses de la miséricorde, et où réside corporellement la plénitude de la divinité même, ne veut pas que ce soit un trésor caché. Sensible à l'amour et à l'infinie libéralité du divin époux qui l'en a gratifié, elle veut lui en faire honneur; et pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les places publiques et le présente à la vue de tout le peuple, comme si elle nous adressoit ces paroles du Prophète royal : *Venez, et voyez combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses* (1). Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier. D'où elle conclut, avec le même prophète : *Allons donc, réjouissons-nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le : car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau* (2).

2. Répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi. Dans les entrées des princes, ils dispensent plus abondamment leurs dons; il est de la majesté et de la grandeur royale, que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue, non-seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y

(1) Psal. 65. — (2) Psal. 94.

étalent,

étalent, mais par les largesses qu'ils accordent. Je sais que pour opérer ses merveilles et pour exercer sa toute-puissante vertu, la présence de Jésus-Christ n'est point absolument nécessaire. Ce qu'il faisoit autrefois, il le peut encore. Absent comme présent, il voyoit le fond des cœurs, il gagnoit des ames, il chassoit des démons, il rendoit la santé aux malades, il ressuscitoit les morts; et quand il dit à ce centenier qui lui demandoit la guérison de son serviteur : *J'irai chez vous et je le guérirai* (1), cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle étoit humble : *Seigneur : je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*, et il n'en est pas besoin. *Prononcez une parole*, c'est assez; *mon serviteur sera guéri*. Tout cela, chrétiens, est incontestable : mais d'ailleurs, je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rapporte toute à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir tous les trésors, et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendoit de la montagne où il s'étoit retiré pour prier; il s'arrêta dans la plaine; et là, de toute la Judée, une grande multitude le vint trouver, peuples, scribes, pharisiens, docteurs; chacun s'empressoit autour de lui : pourquoi, remarque l'Evangéliste? *Parce qu'il sortoit de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante* (2). Cette vertu est toujours la même; la source en est intarissable, et c'est dans les saintes visites du Seigneur qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle. Il n'attend pas pour cela que nous allions à lui; mais il vient lui-même à

(1) Matth. 8. — (2) Luc. 6.

nous, mais il paroît au milieu de nous, et, nous tendant les bras, il ne cesse point de nous dire: *Puisez avec joie dans les sources de votre Sauveur* (1).

3. Confondre l'incrédulité des hérétiques. Ils ont tant déclamé contre le sacrement de l'autel; ils se sont tant efforcés d'en affoiblir la créance, et ont tant blasphémé cet adorable mystère, que l'Eglise, après avoir employé pour les convaincre les plus solides raisonnemens, à cru devoir encore opposer à leurs clameurs le magnifique appareil de cette fête. C'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui des yeux se communique à l'esprit, et peut faire impression sur leurs cœurs. Car le dessein de l'Eglise n'est pas de les confondre, précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissé préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près, comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que saint Paul écrivoit au Corinthiens : *Je ne cherche point à vous insulter; mais je vous avertis comme mes enfans bien-aimés* (2); car vous l'êtes, en vertu de votre baptême. Si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous cause de la confusion, *je me réjouis, non de votre confusion, mais du bon effet qu'elle peut avoir en contribuant à votre retour et à votre pénitence* (3). Tels sont, dis-je, les souhaits de l'Eglise, et plus d'une fois ses espérances là-dessus ont été remplies. A ce triomphe de Jésus-Christ dont ils ont été témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles et indociles ont été

(1) Isaï. 21. — (2) 1. Cor. 4. — (3) 2. Cor. 7.

touchés; le charme qui les aveugloit et qui les retenoit est tombé. Foudroyés, non point au dehors ni avec éclat comme saint Paul, mais intérieurement et dans le fond de l'ame, ils ont répondu comme lui à la voix qui les appeloit : *Seigneur*, *que voulez-vous que je fasse?* (1) Je suis à vous. La victoire a été aussi complète qu'elle étoit subite; ils se sont déclarés, ils se sont joints à la multitude, et sans différer, se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de grâce et de ces miracles dont nous ne pouvons présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu. Son bras n'est point raccourci. N'entreprenons point de pénétrer ce secret de prédestination : contentons-nous d'adorer et d'espérer.

4. Réveiller et affermir la foi des fidèles. Ils sont fidèles, ils croient; mais du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affoiblit et devient toute langissante ; elle n'est pas tout à fait éteinte ; elle subsiste dans le fond : mais elle n'a pas ce degré de fermeté, de vivacité, qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parce que plusieurs n'ont, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, qu'une foi foible et vague, de là viennent tant d'irrévérences qui se commettent devant les autels, et cette tiédeur avec laquelle on assiste au sacrifice, ou l'on approche de la sainte table. Mais est-il rien de plus propre à l'exciter, à la fortifier, cette foi lente et comme assoupie, que la célébrité de ces saints jours? Qu'est-ce que cette auguste

(1) Act. 9.

cérémonie où se rassemble tout le corps des fidèles? c'est une nouvelle profession de foi que fait l'Eglise; profession authentique et publique, profession commune et par là même plus efficace. Cet exemple mutuel qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité forme une conviction qui, dans un moment, lève toutes les difficultés et résout tous les doutes. On voit et on croit: non pas contre la parole du Fils de Dieu, qui nous dit: *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.* (1); mais en ce sens, que ce qu'on voit dispose à croire d'une foi plus vive et plus ferme que jamais, ce qu'on ne voit pas. Concluons et disons, que ce n'est donc pas sans de puissans motifs, que l'Eglise a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela ses vues ont été les plus raisonnables, et que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus nous devons nous y conformer et les seconder.

Troisième point. Triomphe le plus capable d'allumer le zèle des fidèles et de renouveler les sentimens de leur piété. Trois sentimens que cette solennité doit inspirer aux ames fidèles envers le sacrement de Jésus-Christ : vénération, dévotion, consolation.

1. Vénération. Partout où est présente la sacrée personne de Jésus-Christ, il mérite également nos respects, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre donc la chose absolument et en elle-même, il n'est pas moins digne de notre culte dans un lieu ni dans un temps, que dans un autre; mais il faut

(1) Joan. 20.

d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est plus vivement touché et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence. Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique; quand on voit tout un peuple humilié et prosterné, ou qu'on est témoin des mouvemens, des saints empressemens d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages; quand on n'entend autour de soi que des acclamations, que des éloges, que des chants de piété, tout sert à recueillir l'ame et porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier et à se prosterner soi-même.

Et en effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit plus fortement que jamais, ces hautes idées qu'on a conçues du sacrement que l'Eglise honore : de la présence réelle d'un homme-Dieu dans ce sacrement, de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce sacrement, de toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce sacrement, de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce sacrement; de ce sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudroit en quelque manière s'abîmer et s'anéantir. Que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-on; et que tout le ciel ne vient-il ici se joindre à la terre pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère! Car qu'est-ce que les adorations d'un homme comme moi? Du moins, mon Dieu, vous voyez mon désir, et vous l'agréerez; vous suppléerez à ma foiblesse, et vous

aurez égard, non point tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrois faire. Ainsi pense-t-on, quand c'est un esprit de religion qui conduit à cette cérémonie. Mais si c'est un esprit de curiosité, un esprit d'amusement, le même esprit qui mène au théâtre et à des spectacles tout profanes, il n'est pas surprenant alors qu'on fasse d'une si auguste solennité un passe-temps inutile où l'on ne cherche qu'à repaître ses yeux, qu'à voir et à être vu. De là même ce tumulte et cette confusion, ces allées et ces venues, ces immodesties dont cette fête est troublée : nulle réflexion, nulle retenue. On promène de tous côtés ses regards, sans les tourner peut-être une fois vers Jésus-Christ. Tandis que ses ministres prient à haute voix, afin que tous les assistans s'unissent à eux, du moins d'esprit et de cœur; on s'entretient de bagatelles, on converse, on agit, on se comporte en tout avec autant de liberté et aussi peu de circonspection que si c'étoit une partie de plaisir et un divertissement mondain.

2. Dévotion. De ce sentiment de respect et de vénération qu'inspire la cérémonie de ce jour, naissent des sentimens de dévotion. Sentimens prompts et subits, vifs et ardens. Le cœur tout à coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu. Soit amour plus tendre, soit reconnoissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue, et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grâce intérieure qui produit ces sentimens; mais il n'est pas moins vrai que certain extérieur de religion qu'on aperçoit de toutes parts autour de soi, ne contribue

pas peu à les former. Car je parle d'une dévotion sensible ; je veux dire, d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens ont eux-mêmes servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'ame, et de l'ame rejaillit en quelque sorte jusque sur le corps, selon cette parole du Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli, et se sont réjouis dans le Dieu vivant* (1).

3. Consolation. De quel transport de joie Magdeleine fut-elle saisie, quand elle vit son aimable maître ressuscité? Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds, et sans tarder un moment, elle alla, selon l'ordre qu'elle en reçut, porter aux apôtres une si heureuse nouvelle. Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une ame qui aime Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son époux ; je veux dire, à ses humiliations et à son élévation ; à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter, ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir ; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits ; mais maintenant que l'Eglise les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce, que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissemens plus amers. Chaque pas qu'elle fait à la suite de son bien-aimé, est une réparation de

(1) Psal. 83.

tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence d'un Dieu. Elle se reproche une distration la plus légère, un regard, une parole; il n'y a rien sur cela de petit pour elle.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, nous voici à la fin d'une octave où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans la très-sainte eucharistie. Profitons de ce sacrement pour vivre nous-mêmes d'une vie chrétienne et toute pure; car voilà le fruit que nous en devons retirer; il nous soutiendra jusques à la mort. A cette dernière heure, ce sera notre grande ressource: non point précisément pour prolonger sur la terre et dans cette vallée de larmes des jours sujets à tant de vicissitudes et tant de misères; mais pour nous garantir des surprises de l'ennemi, qui redouble alors contre nous ses attaques; mais pour nous adoucir les rigueurs d'une séparation toujours contraire aux sens et à la nature; enfin, pour nous servir de viatique et nous faire passer à une vie éternelle et bienheureuse. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

